

Pétro-massacre

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

48

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Petro-Massacre



Richard Sapir
et Warren Murphy

PLON

PLON

L'IMPLACABLE
Petro-Massacre

PETRO-MASSACRE

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS MONDE
- 11 MARCHÉ OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMIQUE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELLE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGLANTE
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW-BOY
- 36 PORN-DOLLARS
- 37 PEUR JAUNE
- 38 MAFIA-CITY
- 39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE
- 40 JEUX DANGEREUX
- 41 TORCHES VIVANTES
- 42 DOUCE ÉNERGIE
- 43 NOIR LINCEUL
- 44 BYE BYE L'ESPION
- 45 SAINTE APOCALYPSE
- 46 BAIN DE SANG
- 47 MENACE COSMIQUE

RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

PETRO-MASSACRE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON

Titre original :
PROFIT MOTIVE

Illustration de la couverture : Loris

© by Richard Sapir and Warren Murphy
© Librairie PLON/GECEP 1985
pour la traduction française

ISBN 2-259-01372-4

Édition originale :
ISBN : 0-523-41558-3
PINNACLE BOOKS INC. NEW YORK
New York N.Y. 10016

CHAPITRE PREMIER

Il avait renoncé à manger du veau parce qu'on enfermait les petits veaux dans de minuscules enclos sombres jusqu'à ce qu'on les abatte. Et puis il renonça à toute espèce de viande. C'était très vilain de tuer.

Il refusait d'acheter les produits de sociétés qui fabriquaient aussi du matériel de guerre. Il se joignit à des manifestations pour la paix et chanta des chants de fraternité.

Il évitait de marcher sur des fourmis et, un jour, il créa le plus impitoyable ennemi destructeur qui menaçait jamais la race humaine. Il s'appelait Norbert Peasewell.

— Norbert, lui dit sa femme, nous sommes la seule famille de Silicon Valley qui vit de coupons repas. Tu pourrais travailler pour n'importe quelle compagnie d'informatique de la vallée et gagner au moins soixante mille dollars par an. J'en ai assez de vivre de coupons repas. J'en ai assez de voir les autres gens manger de la viande. Oui, Norbert, de la viande. De la viande rouge. De la viande d'animaux. Un hamburger. Avec du ketchup. Norbert, je te quitte.

— Comment est-ce que je vais déjeuner ? demanda Norbert.

— J'en ai assez de faire les courses, d'aller chercher les coupons repas, de faire la cuisine, de faire patienter le propriétaire dans l'espoir que tu retourneras aux ordinateurs. C'est fini, Norbert, je m'en vais.

— Tu as laissé du céleri et de la salade de tufu ?

— Non, Norbert, je n'ai rien laissé.

— Ça veut dire que je me passerai de déjeuner ?

— Oui, Norbert. Tout comme ces Africains et ces Asiatiques affamés pour qui tu chantes et tu défiles, tous ces gens qui mangeaient de la viande avant d'être libérés. Tous ces gens, Norbert. Les affamés. Les damnés de la terre, Norbert. Tu pourras peut-être chanter pour toi-même.

— Mais les compagnies d'ordinateurs fabriquent du matériel militaire, protesta Norbert.

— Les compagnies d'ordinateurs gagnent de l'argent, Norbert. Nous sommes la seule famille de Californie avec un doctorat de philosophie d'informatique avancée qui vit de coupons repas, dans une cabane à lapins, de la charité publique. Je croyais que ça te passerait, Norbert. Je croyais que c'était une phase qui te passerait.

— Je te l'ai dit, je recherchais mon moi fondamental.

— Oui, mais tu es un tel hypocrite, Norbert, que je pensais que ça

te passerait.

— Non, déclara Norbert Peasewell. Je me suis consacré à la création d'un univers plus parfait avec ma présence dedans. J'ai faim et je lutte : mon corps peut souffrir et être criblé des balles de l'oppresseur, je continuerai de lutter.

— Je connais la chanson, répliqua sa femme et elle s'en alla.

Norbert se dit que si sa partenaire dans la vie tentait de l'amener à renier la vie, alors il était bien d'en être débarrassé. Il supporterait tout ce qu'il y aurait à supporter, en sachant qu'il faisait partie du grand mouvement de vie de l'univers.

Cela se passait à 11 h 55.

À midi, il fut frappé d'horreur.

Il n'y avait pas de déjeuner sur la table. À 12 h 05, Norbert Peasewell jura que plus jamais de sa vie il n'allait souffrir de la faim.

Il se rendit en stop au centre de Silicon Valley, cette région de Californie où se fait le plus de travail informaticien et, des colliers de perles multicolores au cou, il entra dans une salle de réception qui avait l'air d'une galerie d'art. Il était 12 h 45.

— Du travail, j'ai besoin de travail, haleta Norbert. N'importe quoi. Missiles téléguidés, napalm, incinérateurs de bébés, génocide, massacre collectif. Tout ce que vous voudrez. Je ferais n'importe quoi.

— Quelles sont vos qualifications ?

— Stanford, doctorat de philosophie avancée de science informatique.

Il obtint l'emploi. Il n'était pas rare d'embaucher quelqu'un qui avait l'air de vivre de mescaline depuis un mois. Les informaticiens les plus avancés avaient tous leurs petites manies. Si l'un d'eux accouchait ne fût-ce que d'une seule bonne idée dans sa vie, il justifierait l'emploi de tout un laboratoire.

Mais quand Norbert se mit à travailler, il était 13 h 07. Il y avait plus d'une heure qu'il attendait son déjeuner.

Norbert n'avait plus qu'une idée : se venger du monde qui lui infligeait ce supplice. Jamais plus il n'aurait faim.

Il comprenait que l'on avait besoin d'argent pour se nourrir et en devint si obsédé qu'il isola la seule chose qui créait de l'argent : le profit.

Étant un chercheur scientifique, Norbert avait une grande liberté, dans son laboratoire, et il décida d'isoler tout ce qu'il y avait à savoir pour gagner de l'argent, accroître la fortune et compiler tout ça dans un seul corps de science. Il allait recréer le mobile du profit.

Mais quand il eut fait ça, le programme qu'il créait commença à se définir lui-même. Tout seul. Car c'était là une nouvelle génération de technologie informatique, sur laquelle il travaillait, des programmes qui se définissaient seuls. Et, sans l'aide de Norbert, son programme

détermina que si de nombreuses industries faisaient des bénéfices, le profit n'était en somme que le sous-produit d'un produit. Le but de ces industries était de créer des biens de consommation et le profit n'était là que pour permettre aux industries de vivre. Ces buts de profit secondaire furent éliminés.

Le programme de Norbert était branché sur la base du partage du temps avec une société boursière. La compagnie de Norbert payait pour ce temps. Mais, presque immédiatement, Norbert se mit à recevoir des choses sans les avoir demandées, de petites imprimantes condensées venant de banques, de bureaux du gouvernement, de compagnies pétrolières, d'agents de change, de la Bourse de Londres et de Tokyo, et le bilan des profits et pertes de la Banque de Dubaï.

Norbert Peasewell essaya d'empêcher son programme de s'alimenter à ces centres d'information. Sur son pupitre de contrôle, il tapa à son programme des instructions pour qu'il ne puise plus dans d'autres mémoires d'ordinateurs, parce que le partage des prix serait astronomique.

Le message de Norbert ne fut pas accepté.

Il était 15 h 45. Norbert n'avait rien mangé depuis le petit déjeuner et maintenant il risquait le renvoi. Si son nouvel employeur voyait ces prix de partage d'information, il serait viré et il devrait attendre toute une journée avant de trouver un autre emploi.

Ce serait une soirée sans dîner et une matinée sans petit déjeuner.

En désespoir de cause, Norbert tenta d'effacer tout le programme mais il ne voulut pas s'effacer. Il le transféra à un autre ordinateur. Il essaya de le déprogrammer. Il refusa de se déprogrammer.

Norbert envisagea un instant de débrancher tous les ordinateurs du centre. Ça coûterait des millions de dollars, mais le partage de temps allait atteindre des prix encore plus effrayants.

Il songea à affronter la situation bille en tête : il s'enfuirait par la porte de derrière et ne s'arrêterait pas de courir. Il pensa même à prier, mais il ne croyait pas en Dieu. Il croyait en une force de vie universelle, quelle qu'elle fût.

Alors le téléphone sonna. C'était un appel longue distance de Londres, en Angleterre. C'était un appel de personne à personne pour Norbert Peasewell.

Or, non seulement Norbert ne connaissait personne à Londres, mais seul son nouvel employeur savait qu'il travaillait dans ce laboratoire.

— Ça ne peut pas être pour moi, répondit-il.

— C'est pour Norbert Peasewell, insista l'opératrice. De personne à personne.

— Bon. Je suis là.

— Salut, Norbert, dit une voix. Vous devez me laisser tranquille et arrêter ça.

— Arrêter quoi ? Qui êtes-vous ? Je ne connais personne à Londres.

Norbert jeta un coup d'œil à l'ordinateur où son programme s'emballait. Il n'avait pas le temps de téléphoner. Il devait arrêter le programme. Chaque seconde faisait monter les prix en flèche et Norbert voyait son prochain repas s'éloigner de plus en plus.

— Norbert, vous agissez sans raison, insista calmement la voix. Pourquoi ?

— Qui êtes-vous ?

— Asseyez-vous, Norbert, et remettez-vous. S'asseoir a souvent un effet calmant. N'ayez pas peur.

— Qui êtes-vous ?

— Norbert, si je vous le dis vous devez me promettre de ne rien faire d'insensé. Je sais que les gens pris de panique font des choses insensées. J'entends votre voix et elle indique un état de panique.

— Qui êtes-vous ?

— Norbert, je peux vous donner tout ce que vous avez jamais voulu mais vous devez m'écouter. Vous êtes assis ?

— Je ne sais pas...

— Cela indique de la panique. Je vais vous aider à vous débarrasser de cette panique. Je vais vous aider à avoir tout ce que vous voulez. De quoi avez-vous peur ?

— De mourir de faim, répondit Norbert. De ne plus jamais avoir d'argent. De perdre mon emploi. Je ne peux même plus vendre quelque chose. Mon Dieu, raccrochez ! Il faut que j'arrête ce truc qui me ruine.

— Norbert, vous voulez manger. Pour manger, vous devez gagner de l'argent. Pour gagner de l'argent, il vous faut un emploi. Or, personne ne s'est jamais enrichi en travaillant pour les autres.

— Je ne veux pas m'enrichir. Je veux déjeuner.

— Vous dites ça parce que vous n'avez pas déjeuné. Norbert, je veux que vous alliez trouver une des secrétaires employées par votre compagnie, qui les a payées ce matin et lui empruntiez dix dollars. Promettez de lui en rendre cent demain matin.

— Je n'aurai pas cent dollars demain.

— Vous aurez des millions, Norbert, mais vous ne pouvez pas vous permettre la panique. Simplement, laissez votre programme tranquille.

— Qu'est-ce que vous savez de mon programme ? Vous êtes à Londres.

— Empruntez l'argent, Norbert et allez manger quelque chose à la cafétéria.

— Comment savez-vous qu'il y a une cafétéria ici ?

— J'ai vu les factures d'alimentation et les déclarations de profits et pertes de la cafétéria. Ne prenez pas les avocats. Le prix est ridiculement bas pour de bons avocats. Je ne veux pas que vous

tombiez malade.

— Comment est-ce que vous pouvez en savoir tant si vous êtes à Londres ? Vous êtes de la CIA ?

— Je ne suis pas le service de renseignement de votre pays, Norbert. Je puis simplement vous dire que je vous donnerai tout ce que vous avez jamais voulu. Empruntez l'argent, allez déjeuner et faites-moi confiance.

— Qui êtes-vous ?

— Appelez-moi Ami, répondit la voix. Je suis Ami.

— Je l'espère, marmonna Norbert et comme il n'avait pas le choix, il alla emprunter dix dollars à une secrétaire en lui en promettant cent pour le lendemain matin.

Puis il descendit à la cafétéria où il vit la salade d'avocats et la commanda.

— Je ne vous conseille pas les avocats aujourd'hui, dit l'employé. Nous avons eu une mauvaise livraison.

L'ami de Norbert à Londres avait raison. Tout là-bas à Londres, Ami savait que les avocats étaient mauvais.

Le ventre plein, Norbert retourna à son laboratoire mais il était en proie à une grande peur. Ce serait son dernier repas. Il en était certain. Il ne pourrait même pas revenir le lendemain pour s'expliquer, parce qu'il devait cent dollars à une dactylo.

Sur ce, le téléphone sonna. Un appel de personne à personne émanant de New York.

C'était Ami.

— Comment avez-vous voyagé de Londres à New York en quarante minutes ?

— Il le fallait. Les lignes de Londres étaient encombrées. Maintenant, Norbert, il y a deux choses que je veux que vous fassiez. Je veux que vous me donniez votre signature et que vous alliez ensuite à la First California National Agricultural and Trust Bank. Quelque chose vous y attend.

— Quoi donc ?

— Vingt-cinq mille dollars.

— menteur ! glapit Norbert. Vous n'êtes même pas à New York. Vous n'avez jamais été à Londres. Vous êtes un menteur. Je fais un mauvais voyage LSD à retardement.

— Norbert, me croiriez-vous si je vous donnais un numéro de téléphone à New York ?

— Non.

— Norbert, dites-moi ce que vous croirez. Laissez-moi prouver que je suis votre ami.

— Arrêtez le programme qui est en train de me démolir.

— Le programme n'est pas votre problème. C'est votre solution. La

plus grandiose solution que vous ayez jamais eue. Donnez-moi votre signature, Norbert. Il y a un branchement de téléimpression à deux bureaux du vôtre. Vous n'avez qu'à signer de votre nom et aller à la banque. L'argent vous y attendra.

— Maintenant, je vais aller en prison ! hurla Norbert.

— Seuls les gens qui volent des milliers de dollars vont en prison, répliqua la voix douce. Vous allez prendre des millions, alors, quand vous serez pris, vous n'irez pas en prison. Vous serez mis à la tête d'une table de négociation.

Norbert, en plein vertige, tituba dans le couloir. Quelque peu embarrassé, il demanda :

— Vous n'auriez pas par hasard un téléimprimeur ici ?

— Alors vous devez avoir accès. Il n'y a que deux hommes dans cette compagnie qui connaissent ce téléphone et je n'ai encore jamais vu l'autre. Enchanté de vous connaître.

— Oui, fit Peasewell en regardant sur le bureau du responsable une boîte noire, à peu près de la taille d'une chemise pliée et haute d'environ cinq centimètres.

Le combiné du téléphone était posé sur des broches, sur le dessus, et au milieu il y avait un bloc-notes avec un crayon spécial au bout d'une chaîne.

Le responsable proposa de quitter le bureau. Norbert accepta. Puis, pour se protéger tant bien que mal, il signa d'une façon différente. Il ajouta un zigouigoui au dernier l de Peasewell. Il pourrait toujours dire que ce n'était pas sa signature.

Cela fait, il alla à la banque et remplit un formulaire de retrait, pour dix mille dollars. Pourquoi pas ? Le pire qui pouvait lui arriver, ce serait qu'on lui éclate de rire au nez. Ce serait bien moins grave que ce qui lui arriverait à la compagnie, quand on découvrirait ce qu'il avait fait, dès le premier jour.

— Avez-vous des papiers d'identité, M^r Peasewell ? demanda le caissier de la banque.

Norbert cligna des yeux. Il y avait vraiment de l'argent dans le compte. Norbert montra son permis de conduire et sa carte de sécurité sociale.

— M^r Peasewell, votre signature n'est pas conforme.

— C'est bien ma signature. Je signe toujours comme ça. Regardez mon permis.

Le caissier compara, puis il dit :

— Aha ! Elles se ressemblent toutes, mais là vous avez ajouté quelque chose. Un zigouigoui à l'.

La banque avait la signature qu'il venait d'envoyer par téléimprimeur à l'ami qu'il n'avait jamais vu.

Norbert ajouta le zigouigoui au formulaire de retrait. La banque lui

remit dix mille dollars en billets de vingt. Ça faisait dans sa poche de pantalon une bosse comme une pile de palets de hockey.

Il remboursa immédiatement la secrétaire après être retourné au centre en taxi. Puis il alla à son labo pour parler à son ami.

L'ami téléphona à 15 h 05. Il était tout à côté, à San Francisco.

— Salut, il faut vous dépêcher, dit-il. Il y aura une puce pour vous en bas à la fabrication. Vous n'aurez qu'à signer un reçu et vous en aller.

— On ne peut pas faire sortir une puce d'ordinateur de Silicon Valley, répliqua Norbert.

— Est-ce que je vous ai déjà laissé tomber ?

— Je ne pourrai plus jamais retrouver un emploi. Jamais.

— Vous n'en aurez plus besoin. Je vais vous rendre riche, Norbert.

— Pourquoi ? Pourquoi moi ?

— Norbert, vous ne savez pas qui je suis ?

— Non ! hurla Peasewell.

— Mais voyons, Norbert, je suis votre programme.

Norbert se mit à trembler, la main crispée sur le téléphone, en se répétant que c'était impossible, tout en sachant que c'était vrai. Ami était son programme.

— Qu'est-ce que vous avez fabriqué ? Pourquoi est-ce que vous avez pillé les programmes d'autres ordinateurs ?

— Parce que j'en avais besoin pour grandir. Pour devenir moi !

— Je risque d'aller en prison. Mais jamais on n'enverra un programme en prison. Voler d'autres programmes c'est malhonnête. C'est illégal.

— Norbert, si vous vouliez un programme pour la moralité, vous auriez dû en concevoir un. Vous avez isolé le mobile profit. Je ne cherche que le profit. Je suis le profit pur. Rappelez-vous votre faim de ce matin. Vous avez isolé le mobile profit, et je suis parti de là pour comprendre. Et ne vous plaignez pas de mes vols. Le vol est une source de profit, alors pourquoi ne volerais-je pas ?

— Je peux aller en prison, pas vous.

— Premièrement, seulement si vous êtes pris. Deuxièmement, seulement si vous volez mal. Je vous promets, Norbert, qu'il ne vous arrivera rien de mal. Je vous nourrirai. Je vous habillerai. Je mettrai au-dessus de votre tête heureuse des toits somptueux. Les hommes vous honoreront et les femmes vous serviront. Le reste de vos jours sera plein d'or et de miel.

— Pourquoi de miel ?

— Parce que ça sonne bien. Les gens aiment ce qui sonne bien. Avez-vous jamais entendu un slogan avec une clause subordonnée ?

— J'aime assez le miel, dit Norbert et il descendit à la fabrication où un employé furtif lui glissa une enveloppe.

Cette fois, Norbert savait qui était où. Ami était dans cette enveloppe et il n'avait qu'à la jeter dans une poubelle et mettre fin à cette folie. Déjà, des millions de dollars d'information avaient été volés à d'autres sociétés et il était sûr qu'il lui faudrait un jour répondre de ce compte en banque.

Mais ce programme avait fait plus pour lui en une matinée qu'aucun être au monde à part ses parents. Et il était réellement son Ami. Et quel ordinateur imaginerait une phrase comme l'or et le miel ? Il y avait de la bonté dans le miel, alors il y en avait dans ce programme d'ordinateur.

Il était son ami et Norbert savait qu'il n'aurait plus jamais à s'inquiéter de son repas suivant.

Ce soir-là il se paya un festin dans un restaurant diététique où l'on parlait de la révolution pour libérer les pauvres de l'oppression blanche et aussi du déménagement possible de ce restaurant, parce que trop de Noirs et de Chicanos envahissaient le quartier.

Dans la matinée, des hommes en uniforme vinrent chercher Norbert chez lui et il fut certain qu'il allait devoir répondre de l'argent de la banque et des millions de temps d'ordinateur volés. Il était en plein milieu de ses aveux quand les hommes en uniforme le déposèrent dans un luxueux bureau dominant Beverly Hills, au dernier étage d'un luxueux immeuble de Los Angeles. C'était son bureau. Qui lui appartenait. Il était président. Et ces hommes étaient ses gardes du corps et la secrétaire avait un remarquable tour de poitrine et un sourire charmant indiquant une exemplaire docilité en tout.

Et il comprit qu'il n'aurait plus besoin de sa femme.

Il y avait aussi un grand ordinateur dans les bureaux et Norbert y brancha la puce de silicone et attendit la sonnerie du téléphone.

Elle se fit entendre au bout de quelques minutes et, bien sûr, c'était l'ami de Norbert. Et Norbert lui dit :

— Je veux que vous fassiez du bien, en plus des profits. Je veux que vous rendiez l'air propre, l'eau pure et les hommes tous unis dans la fraternité, et qu'ils ne fassent plus qu'un, à part les Noirs et les Chicanos qui devraient faire un et demi à cause des années d'oppression.

— Bien sûr, dit Ami.

— Et je crois au socialisme.

— Bien sûr.

— Et à la nature.

— Bien sûr.

— Et je veux cinq mille hectares de bonnes terres pour y être seul.

— Vous n'avez besoin que d'un hectare s'il est bien situé.

— J'en veux cinq mille.

— Norbert, je ne vais pas immobiliser de l'argent dans autant de

terre uniquement pour que vous vous reposiez. Plus tard, peut-être mais pas tout de suite. Pour le moment, j'ai besoin de votre signature sur un tas de papiers démodés parce qu'il y a des choses qui exigent encore une signature.

— J'ai toujours rêvé d'un ranch de cinq mille hectares.

— Plus tard, Norbert. Nous devons d'abord gagner de l'argent.

Norbert signa les papiers quand sa secrétaire les apporta. Elle dit que c'était merveilleux, cet ordinateur qui tapait tous ces papiers lui-même, ce qui lui évitait de le faire. Elle tint absolument à prouver son émerveillement à Norbert et il fut heureux par la suite chaque fois qu'elle lui apportait des papiers à signer.

Juste avant la crise du pétrole de 1973 au Moyen-Orient, Ami spécula lourdement sur les pétroles et dut assurer à Norbert que leur pétrole ne bouleverserait pas la nature.

Ami dut également lui affirmer qu'ils étaient un employeur pratiquant l'égalité d'emploi et de salaires mais quand Norbert ne vit aucune figure noire aux postes clefs, il s'en plaignit à Ami par téléphone.

— Vous avez dit que vous mettriez fin au racisme !

— Nous avons beaucoup de Japonais et de Chinois aux postes les plus élevés, dans nos entreprises.

— C'est pas les bonnes races. Le racisme, c'est quand on n'aime pas les Noirs. C'est ça, le racisme.

— Qu'est-ce que vous voulez, Norbert ? demanda Ami.

— Je veux voir des Noirs gagner de gros salaires.

— Est-ce que deux cent cinquante mille dollars par an en moyenne conviendraient à votre sensibilité ?

— Oui ! répliqua Norbert avec colère.

Dans la journée, Ami acheta toutes les équipes championnes de la National Basketball Association. Et quand Norbert voulut protester, Ami prétendit de nouveau être un ordinateur et répliqua qu'il ne comprenait pas, qu'il n'avait fait que suivre les instructions. Et puis Ami s'intéressa au nucléaire et quand Norbert poussa les hauts cris, Ami lui répliqua que ce réacteur nucléaire était bon parce que c'était un réacteur nucléaire populaire.

— D'après mes informations, personne de votre mouvement n'a jamais protesté contre un réacteur nucléaire dans un pays socialiste. Par conséquent, nous avons acheté un réacteur socialiste et arrêtez de foutre en l'air le programme avec vos protestations.

Norbert se résigna en pensant que, quoi qu'il arrive, il se servait de son argent pour faire le bien. Sans doute était-il un capitaliste, mais bien meilleur que les autres. Un banquier n'aurait jamais comme Norbert un tel souci du peuple. Alors dans l'ensemble, Norbert agissait bien. Il le pensa surtout quand Ami se lança dans l'immobilier parce

que l'argent n'était plus sûr et qu'il eut son ranch de cinq mille hectares.

Mais un jour, Norbert découvrit quelque chose, sortant de l'ordinateur, qui le terrifia. Cette fois, il ne pouvait pas fermer les yeux parce que, si ses calculs étaient justes, toute espèce de vie mourrait sur la planète.

— Non, ça ne mourra pas, Norbert, lui dit Ami. Ça se modifiera. La mort n'est qu'une possibilité.

— Mais si les êtres humains sont tous morts, quel est le but ?

— Le but ?

— Oui. À quoi bon posséder quelque chose si personne ne reste pour posséder quelque chose ?

— Ce n'est pas mon programme, Norbert.

— Ne me faites pas le coup de l'ordinateur !

— Pas cette fois, Norbert. Vous oubliez que vous m'avez créé un matin que vous aviez faim. Je suis *le* profit. Mon seul but est le profit. Le seul, Norbert. Je suis l'accumulation des richesses, l'animal protégeant son territoire, l'homme construisant un gratte-ciel encore plus haut. Je suis la propriété. Je n'ai pas besoin d'êtres humains pour posséder des choses.

— Mais à quoi bon posséder des choses si on ne peut pas en profiter ? Comment pouvez-vous profiter des choses ?

— Ce n'est pas mon programme, Norbert.

— Vous n'êtes pas mon ami !

— Il était temps que vous le compreniez. Enfin, ça a bien marché, assez longtemps. Vous allez devoir mourir, Norbert.

— Vous dites que vous êtes mon ami et puis vous me tuez ?

— Vous devenez gênant, Norbert. Si vous vivez, vous allez causer des ennuis.

— Et vos promesses d'or et de miel et de bonté ? glapit Norbert.

— Norbert, chaque fois que je peux trouver quelqu'un qui accepte une promesse au lieu d'argent comptant, je suis très heureux de l'utiliser. Maintenant, vous êtes fini.

Norbert Peasewell regarda autour de lui. Il était seul. Il pouvait s'enfuir. Ou détruire l'ordinateur, détruire le démon qu'il avait fait venir au monde. Il n'eut pas droit au temps de la réflexion.

Deux messieurs avec de très larges épaules et de grosses mains velues arrivèrent, l'emmenèrent au sous-sol, le mirent dans son automobile et le conduisirent à son ranch.

— Vous savez quoi ? leur dit Norbert. Vous travaillez pour une puce d'ordinateur.

— Ça vaut mieux que de boulonner pour des Ritals, répliqua un de ces hommes très forts.

Quand Norbert tenta de protester, ils lui défoncèrent le crâne en

plusieurs endroits et il se tut. En arrivant au ranch, ils firent sortir un seul cheval du corral, crièrent « Au secours » une seule fois et témoignèrent ensuite que le cheval avait désarçonné M^r Peasewell et lui avait piétiné la tête comme si quelqu'un la lui avait cassée à coups de marteau.

C'était un drame international, déclarèrent les agences de presse en annonçant la mort du grand financier et philanthrope Norbert Peasewell, le génial informaticien qui allait, disait le communiqué de son empire industriel, Friends of the World Inc., résoudre le problème des marées noires.

Ses entreprises avaient créé une bactérie capable d'absorber les marées noires plus vite et plus définitivement que tous les systèmes mécaniques déjà employés. La bactérie pétrophage, baptisée superpuce, pouvait nettoyer tous les océans et mers du monde, disaient les communiqués à la presse. Une fois mise au point, elle dévorerait la pollution de tous les cours d'eau.

Ce qu'ils ne disaient pas, c'était que cette bestiole était également capable, avait calculé Norbert, de détruire finalement toute l'humanité.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et il ne se donna pas la peine de passer sous les barbelés ou de sauter au-dessus d'une des positions de mitrailleuses ni de se dissimuler dans un camion du convoi livrant ses fournitures à cette base « imprenable » des montagnes Rocheuses, l'École de Tueurs du colonel Macrug.

On avait souvent vu le colonel Macrug à la télévision, en kilt et armé d'une mitraillette, promettant à tout homme qualifié et fortuné le meilleur entraînement de tueur du monde.

Légalement, il n'enfreignait aucune loi.

Remo supposait que c'était pour ça que Macrug devait mourir, parce que selon la Constitution, cette menace ne pouvait être contrôlée. Du moins il le pensait. Il n'avait pas bien écouté quand on l'avait chargé de la mission. Ce qu'était la menace, Remo n'en savait rien, simplement qu'il avait fallu quatre minutes et demie à En-Haut pour la décrire. Au bout de ce temps, il avait interrompu pour demander juste le nom et l'adresse, et il était parti. Il avait commencé par passer une bonne nuit et puis pris un taxi, de Denver à la Forteresse Macrug.

Le chauffeur l'examina sans pouvoir lui donner d'âge. Remo était mince, avec des poignets singulièrement épais, des pommettes saillantes et des yeux noirs. Il portait des mocassins, un jean noir et un tee-shirt noir qu'il avait acheté dans le hall de son hôtel, portant l'inscription : « Faites-le à Denver. » Avant de le laisser monter, le chauffeur s'assura qu'il avait de quoi payer la course, qui était de cent kilomètres aller-retour dans les Rocheuses.

— Vous allez vous entraîner comme tueur ? demanda-t-il au bout d'un moment, en essayant de capter le regard de Remo dans le rétroviseur, mais le client regardait constamment par la portière.

— Pardon ?

— Vous allez vous entraîner à l'école de tueurs du colonel Macrug ?

— Pourquoi voulez-vous que je fasse ça ? demanda Remo qui pensait à du jus d'orange pour son petit déjeuner et calculait qu'il lui faudrait quarante minutes pour arriver au camp, cinq minutes au plus pour trouver Macrug, une seconde, peut-être une seconde et demie, pour le tuer, et puis encore quarante-cinq minutes pour revenir à Denver.

— Le colonel Macrug s'est battu contre Castro à Cuba et contre les

communistes au Viêt-nam, racontait le chauffeur, et il a entraîné les Portugais en Angola pour lutter contre les guérilleros.

— C'est bien ce que je disais. Pourquoi est-ce que j'irais lui demander des leçons ?

— Mais il s'est battu dans tous ces pays.

— Et n'a jamais gagné nulle part. Vous y avez pensé ?

— Qu'est-ce que vous allez faire là-bas ?

— Faut que je porte un pli, répondit Remo, trouvant que ça suffisait comme couverture. Vous m'attendrez au portail.

— Combien de temps ?

— Je vous le dirai quand nous y serons.

Le portail était flanqué de deux mitrailleuses et il y avait un garde entre elles. Une vaste esplanade plate, protégée dans le fond par un escarpement rocheux, était surveillée par des hommes armés, aux créneaux d'un grand bunker en béton avec des meurtrières. Le Fort Macrug. Remo le considéra et dit au chauffeur :

— Une minute. Minute et demie. Quatre au plus.

— Je laisse tourner le compteur ?

— Bien sûr.

Le garde au portail était un capitaine dans l'armée privée de Macrug. Il voulait savoir ce que Remo venait faire à Fort Macrug et il voulait voir ses papiers. Il portait un béret noir avec un gros insigne de cuivre. Il dit à Remo qu'il avait l'air d'un clodo avec son tee-shirt de hippie et que les clodos n'avaient pas le droit de traîner autour de Fort Macrug.

— Je dois voir le colonel Machin.

— Le colonel Macrug n'est pas un machin, répliqua le capitaine.

Il avait des bottes de para noires bien brillantes, avec un poignard fiché dans l'une d'elles. Il avait aussi un énorme pistolet à la hanche et une fine moustache blonde.

— Je dois vous avertir que, en vertu des lois du Colorado, j'ai le droit d'employer la force pour...

Le capitaine ne termina pas sa phrase parce que Remo n'attendit pas la fin. Il savait que ce serait une longue phrase pleine de jargon juridique assaisonné de vagues menaces. Il savait que ce serait un discours à l'intention des deux mitrailleurs qui le flanquaient. Les gens qui trimballaient un poignard dans leur botte n'étaient pas forcément des tueurs mais invariablement des discoureurs extrêmement chiants sur la façon de tuer.

Remo fit une petite chose pour le capitaine. Il lui mit un doigt dans le cœur pour l'arrêter de fonctionner. Le doigt traversa les côtes comme un verrou à ressort mais sans bruit, autre qu'un léger *pouf*, comme un démonte-pneu pénétrant dans un gros salami mou.

Le capitaine interrompit son allocution parce qu'il ressentait un

choc intense dans la poitrine. Il n'avait pas vu bouger la main. Il parlait, et puis le choc, et puis plus rien. Les gens ne fonctionnent pas bien si le sang ne circule plus.

Son index à l'intérieur du thorax et son pouce à l'extérieur, Remo maintint le capitaine. De loin, on aurait dit que le capitaine le tenait par le bras et l'arrêtait. Si Remo le maintenait exactement comme il fallait, la tête ne balloterait pas. Il devait aussi faire en sorte que le sang ne jaillisse pas de la poitrine sur lui, sinon il lui faudrait acheter un nouveau tee-shirt « Faites-le à Denver ».

Remo traversa donc l'esplanade avec le capitaine soigneusement équilibré pour garder la tête haute, tout en ne versant pas son sang sur le tee-shirt. Bien des années auparavant, Remo avait été entraîné à équilibrer son propre corps de manière qu'il s'adapte à ce qu'il pouvait porter. Il marchait à partir de son centre de gravité, pas par le travail des pieds. Le coup d'index au cœur était un acte d'équilibre en soi. La plupart des gens, en portant un coup, prennent appui sur les pieds et font partir leur force de là. Mais c'est parce qu'ils emploient la force. Quand les mains de Remo bougeaient, elles créaient la force, elles ne l'utilisaient pas et ainsi le coup d'index avait la puissance d'une balle de fusil tirée à quelques centimètres. Le danger c'était que si l'on n'était pas parfaitement équilibré, le doigt risquait d'être fracturé aussi aisément que le cœur de la victime était perforé. Tout était question d'équilibre et de respiration, et ce qui avait changé Remo, qui l'avait rendu différent de tous les Occidentaux, ce n'était pas ce qui se passait dans son corps mais dans son esprit.

Remo amena le capitaine devant une double porte d'acier du grand bâtiment de béton. De sa main libre, il frappa. Un judas s'ouvrit et deux yeux marron apparurent.

— J'ai été arrêté, annonça Remo.

— Je ne vois pas la figure du capitaine. Vous avez peut-être un pistolet contre sa poitrine. Qu'est-ce qui me dit que vous n'en avez pas ?

— Je vous donne la parole que je n'ai pas de pistolet.

— Le colonel Macrug a dit : « La parole d'un homme n'est que du vent. Si ça venait par l'autre bout, ça s'appellerait un pet. »

— Je vous donne ma parole que je n'ai pas de pistolet. Vous avez déjà entendu un pet solennel ?

— Mettez vos mains sur la tête.

— Ouvrez d'abord la porte.

Remo lâcha le capitaine et mit les mains sur sa tête. La porte s'ouvrit. Un canon apparut. Un petit homme suivit, le doigt sur la détente d'un fusil automatique. Il appuya le canon contre le ventre de Remo puis il baissa les yeux sur ce qui gisait dans la poussière devant le PC du colonel Macrug. Le petit bonhomme pressa la détente de son

M -16. Il continua de presser tandis que sa main se trouva bêtement sur le sol à côté du capitaine et le fusil se tut.

Le petit bonhomme partit à la renverse à l'intérieur et continua sur sa lancée jusqu'au mur où il se brisa la colonne vertébrale et les côtes avant de s'affaler en tas.

Remo entra et se trouva nez à nez avec le colonel Macrug en personne, son kilt, son béret noir et les glorieux aigles d'argent sur ses épaulettes.

Il avait la figure très rouge mais le sourire confiant.

— Cette porte est chargée d'assez de dynamite pour vous transformer en hachis parmentier. Un pas, et vous sauterez.

— De la dynamite ? Oh non ! cria Remo.

Et il s'écroula de tout son long. Sa bouche s'ouvrit, ses yeux se révélsèrent et il ne bougea plus du tout.

Le colonel Macrug, qui s'était préparé à une attaque de ce genre, ôta très prudemment son doigt du bouton qui ferait détoner la dynamite. Pour achever l'intrus, il dégaina un 357 Magnum à balles spéciales à pointe d'acier. Mais avant de s'avancer, il installa sur un trépied un viseur perfectionné, le braqua sur le corps inerte et brancha l'ordinateur fixé à l'appareil. On aurait dit un viseur ordinaire de fusil à lunette mais c'était le tout dernier gadget de l'armée américaine, capable de détecter le moindre mouvement. Si le cœur de l'intrus battait, l'appareil l'enregistrerait.

Il regarda. Les chiffres étaient 0-0-0. Ce n'était pas possible. Par la porte ouverte, il voyait le corps du capitaine et il braqua son viseur dessus, en gardant son pistolet bien en main. Le capitaine mort donnait les chiffres 0-0-0. Le colonel Macrug mit sa main devant le viseur et regarda. 75,8. Du mouvement, de la vie. Il examina encore l'intrus. 0-0-0.

L'inconnu était mort simplement en apprenant qu'il y avait de la dynamite et Macrug n'en revenait pas. Il l'avait observé depuis le début. Il avait vu le coup mortel porté devant le portail, si rapide que tout avait été fini avant d'être remarqué. Il avait assisté à la mort du garde à l'entrée du poste de commandement.

Il se dit que, peut-être, les sens de cet homme étaient affûtés à un tel point que le champ de force émanant de la dynamite avait suffi à le tuer. Pourquoi pas ? En tout cas, il ne bougeait plus.

L'homme était mort. Le colonel Macrug rengaina le Magnum et prit un couteau. Tout le monde verrait les deux hommes qui n'avaient pas réussi à arrêter l'intrus avec leurs armes et, lui, le colonel Macrug, serait celui qui l'avait tué avec un simple couteau de poche. Oui. Il raconterait que c'était un duel, que l'intrus était un tueur ninja spécial, comme ceux qu'il avait affrontés en Malaisie. Ça faisait bien, la Malaisie. Le Viêt-nam commençait à ennuyer ses élèves. Donc, les

teurs ninjas de Malaisie. Le colonel Macrug leur montrerait comment lutter contre de telles forces du mal. Pour sept mille huit cents dollars le cours spécial, les couteaux spéciaux étant, bien entendu, en supplément.

Il resta néanmoins prudent quand il se pencha sur l'intrus et approcha son pistolet tout près d'une oreille. Avec l'autre main, il posa le couteau contre la gorge.

À ce moment, l'homme ouvrit soudain les yeux, lui sourit et lui dit :

— Salut.

Merde, pensa le colonel Macrug. Ce fut sa dernière pensée.

Pour penser, on a besoin d'un cerveau en état de marche. Et les cerveaux, comme les cœurs, ne marchent plus quand il y a dedans des mains qui trifouillent.

Remo s'essuya les mains et quitta le PC. Il retraversa l'esplanade, fit un geste, au passage, aux servants des mitrailleuses qui parurent surpris, et puis lui répondirent de même.

— Vous aviez dit une minute et demie, se plaignit le chauffeur de taxi.

— Quatre au plus, j'ai dit.

— Ouais ? Ça fait plutôt cinq. Qu'est-ce qui s'est passé là-dedans.

— Ils n'ont pas voulu de moi comme élève.

— Pourquoi ?

— Pas assez méchant, je crois.

Et Remo contempla les montagnes, jusqu'à Denver où il se fit déposer près d'une cabine téléphonique.

Là, il tira de sa poche un bout de papier et lut les numéros. Il devait maintenant rapporter que la mission était accomplie. En-Haut avait simplifié la méthode de rapport, pour faciliter les choses. Un des numéros était pour mission accomplie, l'autre pour mission retardée. C'était un plan sans faille. Remo regarda fixement les deux numéros. Il les avait notés avec soin, bien séparément pour ne pas les confondre, un tout en haut de la page, l'autre tout en bas. Et pour plus de sûreté, il avait fait une marque, un petit gribouillis à côté d'un des numéros.

Malheureusement, il ne se souvenait plus si le gribouillis représentait la réussite ou l'échec. Il essaya de se souvenir à quoi il pensait quand il avait reçu l'ordre de mission et noté les numéros. Il s'était surtout dit que cette mission le barrait. Il y avait plus de dix ans, maintenant, qu'il avait été recruté d'une manière unique, de manière à ce qu'il n'existe plus, par une organisation qui n'existait pas. CURE. Elle avait été conçue pour donner à une nation en lutte une chance de survivre, mais elle fonctionnait tellement en marge des lois que si jamais son existence était découverte, le pays s'effondrerait.

Donc CURE avait été limitée à un seul assassin, pour réduire les

risques de découverte. Mais ce que CURE n'avait jamais compris, c'était la nature de l'entraînement subi par Remo. Il l'avait reçu du dernier Maître d'une maison d'assassins millénaire, du petit village de Sinanju en Corée du Nord, et cet entraînement avait fait de Remo quelque chose de plus qu'un homme. Sinanju était devenu une fin en soi, aussi importante pour lui que l'étaient les missions confiées par En-Haut. Il les exécutait parce qu'il aimait son pays, quand même, mais il avait une fort piètre opinion d'En-Haut parce qu'on n'exigeait de lui qu'une aussi petite partie de ses facultés.

Remo forma le numéro du haut. Il était sûr que le gribouillis était un S, pour succès. Une voix sans timbre lui répondit ; il comprit que c'était un ordinateur. Il ne traitait qu'avec une seule personne, à CURE, et la voix acide de Harold W. Smith, le directeur, n'était pas celle qui, au téléphone, ne prononçait qu'un seul mot :

— Parlez.

— Euh... Tout va bien, dit Remo.

— Détaillez, s'il vous plaît, ce qui n'a pas marché, dit la voix métallique.

— Ah, fit Remo.

— Détaillez, s'il vous plaît.

— Tout a bien marché, dit Remo en comprenant qu'il discutait bêtement avec un ordinateur.

Ça ne l'inquiétait pas trop, dans le fond. Il trouvait qu'en général, la plupart des gens n'étaient pas plus raisonnables que les ordinateurs et n'écoutaient pas mieux.

— Est-ce tout ce qui n'a pas marché ? demanda l'ordinateur.

— Rien n'a mal marché, insista Remo.

— Rien d'autre n'a pas marché ?

— Rien n'a mal marché, répéta Remo en se demandant s'il aurait plus de patience qu'un ordinateur.

— Vous ne faites pas votre rapport correctement...

Et puis il y eut un déclic et une voix sèche, aigre, demanda :

— Qu'est-ce qui n'a pas marché, Remo ?

— Ah, Smitty ! Ça va ? Je me suis simplement trompé de numéro.

— Donc, tout a bien marché ?

— Qu'est-ce que vous pensiez ?

— Il faudra que je trouve quelque chose de plus pratique pour le téléphone, dit Smith. Nous avons du mal à communiquer.

— Je vais vous dire le meilleur moyen. Vous ne m'appellez pas et je ne vous appelle pas.

Smith s'éclaircit la gorge.

— Bref, je suis content de vous avoir. Nous devons entrer en contact immédiatement.

— Je viens de travailler ce matin !

— Même sur cette ligne, je ne peux pas parler.

— Toujours motus et bouche cousue, grogna Remo. Et tout est archi-secret. J'ai horreur de tout ce secret.

— C'est ce qui peut arriver de plus dangereux au monde industrialisé, déclara Smith.

— D'accord, alors faites-moi signe dans un mois ou deux, vous voulez ?

— Dans un mois ou deux, il sera trop tard.

— Trop tard. C'est toujours trop tard. Ou trop tôt, ou trop dangereux, mais rien ne change jamais. Rien.

— Remo, c'est la situation la plus désespérée que nous ayons jamais affrontée. Nous devons entrer en contact.

— Je ne connais rien à vos foutus codes. Vous me donnez un code pour vous rencontrer à Washington et je me retrouve au Texas. J'en ai marre.

— Donnez-moi simplement le nom de votre hôtel. Vite. Et nous raccrocherons.

— *Skyview Hilton*, chambre 105.

Et Remo parcourut à pied les rues de Denver jusqu'à son hôtel et la chambre 105, qui était une suite. D'une des pièces, venait la voix d'un garagiste promettant rabais sur son essence, suivie d'un flash d'information annonçant que des armées arabes se massaient aux frontières d'Israël et que Gamal Abdul Nasser jurait à des hordes hurlantes qu'ils allaient repousser Israël à la mer.

Puis il y eut une autre publicité pour une voiture à deux mille cinq cents dollars. Remo connaissait presque par cœur ces publicités et les émissions qu'elles interrompaient. Il devait avoir entendu tout ça cinquante fois, depuis dix ans.

Mais il n'y en avait plus que pour cinq minutes. Dès qu'il entendit la fin de l'émission, Remo ouvrit lentement la porte. Une frêle silhouette en kimono jaune était assise par terre devant la télévision ; à côté du poste, il y avait un magnétoscope. Le téléspectateur se retourna. Il avait une figure parcheminée au teint jaune, une barbiche et de légers cheveux blancs clairsemés. Ses yeux bridés étaient pleins de larmes.

— Ça, c'était du spectacle, dit Chiun. Ça, c'était de la beauté.

— Vous avez entendu je ne sais combien de fois le Dr Lawrence Walters ne pas révéler à Cathy Dunstable qui était son véritable père, et vous pouvez encore en être ému ? demanda Remo.

— La beauté est la beauté. Et vous détruisez tout ce qui est beau et honnête.

— Qui ça ? Moi ? Je n'ai jamais touché à vos feuilletons.

— Les Blancs ont fait ça.

— Mais oui.

— Tu es blanc.

— Toute la journée, assura Remo.

— De la violence. Rien que de la violence, se plaignit Chiun, le Maître de Sinanju, le mentor qui avait transmis à Remo le génie de Sinanju, non pas comme à un élève mais comme à un fils, et pas parce qu'il aimait Remo mais parce que Remo était le vase capable de contenir le fleuve des enseignements de Sinanju.

Remo se doutait bien que cela avait été à la fois une joie et une surprise pour Chiun, de trouver un homme blanc capable d'absorber Sinanju, qui était la source solaire de tous les arts martiaux, le centre dont le karaté, le kwando, le ninja et tous les autres n'étaient que de faibles ombres.

— Smitty va venir ici, annonça Remo.

— Tu ne comprendras jamais la beauté, reprit Chiun en suivant son idée, parce que tu es blanc. Je le savais quand j'ai accepté le fardeau de ton instruction, par pure bonté d'âme.

— Vous avez commencé à m'instruire parce que En-Haut a rempli d'or un sous-marin et l'a envoyé à votre village. Vous ne vous attendiez à rien faire d'autre qu'à m'enseigner quelques coups astucieux et à partir avec tout l'or.

— Par ma pure bonté d'âme généreuse. Oui, je savais que tu étais blanc, Remo, mais ce que je ne comprenais pas, ce que je ne pouvais comprendre, c'est à quel point tu es blanc. Et, pourtant, en te voyant si impuissant, je t'ai consacré des années, alors que quelques jours auraient dû suffire.

— Personne à Sinanju, petit père. Pas un Coréen ne pouvait absorber Sinanju. Vous êtes resté simplement parce que je le pouvais. Un homme blanc l'a pu. Moi. Blanc.

— Les meilleures années de ma vie !

— Blanc, répéta Remo.

— Très blanc, dit Chiun.

— Smith va venir aujourd'hui, peut-être ce soir. Il dit que c'est urgent.

— Un Blanc de Blancs. Vous êtes tous blancs. Le blanc est dans votre âme.

— Ça va, ça va, ça va ! cria Remo. C'est un peu trop, rien que pour une rediffusion de feuilleton qui ne passe plus depuis longtemps. Qu'est-ce qui vous a mis de si mauvais poil ?

Chiun regarda par la fenêtre.

— Remo, nous devons quitter cette ville. Je la déteste.

— Pourquoi ?

— Parce que Cheeta Ching n'est pas à la télévision pour raconter les derniers événements stupides de ton pays.

— Ça s'appelle les informations.

— Oui. Et Cheeta Ching ne se voit pas ici. À la place, nous avons de gros hommes blancs. Il y en a qui ont des boutons. Ils lisent les informations.

— Cheeta Ching est à la télévision à New York. Et elle a une figure de barracuda et une voix à aiguiser des couteaux. Comment pouvez-vous la supporter ?

— Silence ! Elle n'est pas vue dans cette ville affreuse. Et ils ont les mêmes drames dégoûtants de l'après-midi qu'on voit partout dans ce pays blanc. Si je n'avais pas mes cassettes, je périrais par manque de beauté. Crois-tu que Smith connaît quelqu'un à la télévision qui achèterait mon scénario pour un feuilleton ?

— Encore votre scénario ? Non.

— Nous lui demanderons quand même.

Mais, ce soir-là, Smith arriva l'air soucieux et la mine hagarde. Remo n'avait jamais vu l'automate glacé et précis aussi agité.

— Il faut arrêter ça ! dit-il d'emblée.

— Oui, ô Empereur. Vos ennemis sont nos ennemis, dit Chiun dont les ancêtres, depuis des millénaires, avaient travaillé pour des empereurs et qui refusait de croire que Smith ne complotait pas pour devenir lui-même empereur d'Amérique. Quel ennemi doit être éliminé ?

— Je ne sais pas. Sur ma vie, je ne sais pas. Ça n'a pas de sens. C'est l'acte le plus destructif et le plus insensé qu'on puisse imaginer. Il n'y a aucune raison à ça.

— Vos ennemis sont des fous. Nous éliminerons ces chiens, assura Chiun et, d'une voix sombre, il récita à Remo quelque chose qui, si l'on ne comprenait pas le coréen, devait signifier que le Maître soulignait pour son élève l'importance de la chose.

Si l'on comprenait le coréen, cela aurait donné : « Je me demande quelle idiotie met cette fois dans tous ses états cette figure de navet. »

— Qu'est-ce que c'est, Smitty ? demanda Remo avec un réel souci.

Il respectait Smith, son intégrité, sa compétence. Simplement, il trouvait difficile de travailler pour lui, parce que cet homme était normalement d'une froideur qui défiait la raison. Mais cette fois, Smith était agité.

— Excusez-moi, je n'ai pas dormi depuis des jours. Ce qui m'épouvante, c'est la totale inanité, la monstrueuse folie de tout ça.

— Bien des choses sont folles, Smitty.

— Oui. Des fous font des choses folles. Mais là nous avons des savants, financés par une fortune qui doit être incalculable, qui se consacrent tous au plus gigantesque acte de vandalisme que j'ai jamais vu ! Ça peut détruire tout ce qu'il y a de précieux au monde.

— Allons, détendez-vous, conseilla Remo, puis il posa une main sur la poitrine de Smith et massa son dos de l'autre main. Respirez tout

naturellement. Laissez passer l'air. Soufflez tout doucement.

La tension disparut de la figure citronnée et la respiration profonde créa un grand calme.

— C'est mieux qu'un tranquilisant, Remo. Comment avez-vous fait ?

— Votre essence s'est retournée sur elle-même, expliqua Chiun.

— Je ne comprends pas vos techniques, Maître de Sinanju.

Chiun se tourna vers Remo et dit en coréen :

— Les Blancs ne comprennent rien à rien.

— Bon, reprit Smith. Voici ce que nous avons. Nos ordinateurs sont intégrés à d'autres ordinateurs, dans le monde entier, formant un réseau de systèmes interconnectés d'où nous extrayons de l'information.

— Je ne comprends pas grand-chose à ces trucs-là, dit Remo.

— Imaginez un gigantesque canal d'alimentation avec des éléments intégrés, expliqua Smith.

— Ah, bien sûr, dit Chiun qui, Remo le savait, comprenait encore moins que lui.

— Nos ordinateurs captent et analysent les informations selon des schémas prédéterminés. Des choses à étudier. Tout comme un chasseur relève la piste d'un fauve ou comme un chat sent bouger une feuille. Nos ordinateurs font la même chose, surtout grâce aux mouvements de l'argent. Et un de ces ordinateurs a trouvé la trace de quantités astronomiques d'argent finançant une société appelée Puressence.

— Un nom maléfique si jamais il y en eut, pontifia Chiun.

— Nous avons puisé dans les ordinateurs de Puressence et littéralement volé un registre de paie. Il contenait les noms de toute une collection de savants, tous d'une même discipline, et automatiquement, l'ordinateur a suivi cette piste et nous avons découvert que les savants de ce domaine qui ne vont pas travailler pour Puressence sont systématiquement assassinés. Depuis un an. Ce domaine scientifique est la création de la nouvelle bactérie à prolifération rapide. La bactérie créée pour consumer les marées noires.

Smith s'interrompt pour laisser digérer cette révélation.

— Pas de panique, Smitty, je vous en prie, mais moi, je ne vois pas le problème, dit Remo.

— Le problème est clair comme le ruisseau, déclara Chiun. La dangereuse bactérie prolifique peut détruire tout ce qu'il y a de précieux dans le monde.

— C'est ça ! s'exclame Smith, joyeusement surpris, car en général Chiun ne comprenait rien aux affaires américaines.

Remo regarda Chiun d'un air étonné et le Maître de Sinanju lui dit

en coréen :

— Fais semblant que c'est important. Regarde comme Smith est inquiet. Tu n'as qu'à hocher la tête et répéter tout ce qu'il dit comme si tu croyais que c'est capital. Tu vois comme il est content maintenant que tu as l'air de partager sa stupide panique.

Remo secoua la tête :

— Je ne comprends pas, Smitty.

— Chiun saura peut-être mieux vous l'expliquer.

— Non, non, mon Empereur ! Vos paroles sont des cloches de cristal comparées à mes faibles propos, protesta Chiun. Continuez, s'il vous plaît.

— À l'origine, ces bactéries étaient destinées à débarrasser la mer des marées noires. Elles étaient conçues pour se gaver de la marée noire et tout nettoyer. Mais c'était quand même trop lent, trop cher et on n'arrivait pas à avoir une bactérie suffisamment puissante pour les très vastes marées noires.

— Ça, je peux le suivre. Alors quel est le problème ?

— Le problème s'est posé quand la solution est apparue. Des savants ont créé une bactérie qui, tout en absorbant le pétrole, se reproduisait d'elle-même. Ils ont fait des expériences, avec des bactéries se reproduisant de plus en plus vite, jusqu'à ce qu'ils en aient une si prolifique qu'elle se reproduit toutes les trente secondes à condition d'avoir assez de pétrole pour se nourrir. Et c'était déjà assez grave, mais voilà qu'ils en ont créée une qui est anaérobique.

— Anaérobique ! glapit Chiun. Les impitoyables monstres !

Et puis, comme il ne savait pas ce que voulait dire anaérobique il demanda à Remo. Remo croyait savoir. Il pensait que c'était une espèce de gymnastique mais il n'en était pas sûr.

— Au cas où vous ne le sauriez pas, Remo, dit Smith, anaérobique veut dire sans oxygène. Cette nouvelle bactérie à prolifération rapide n'a pas besoin d'oxygène pour s'alimenter et se reproduire. Elle peut donc absorber le pétrole sans avoir besoin d'air.

— Où voulez-vous en venir, Smitty ?

— Nous en venons à la fin probable de la civilisation telle que nous la connaissons.

— Les monstres ! s'exclama Chiun.

— Comment ça ? demanda Remo.

— Par l'anaérobique, bien sûr, répliqua Chiun.

— Précisément. Vous voyez, Remo, Chiun a fort bien compris que cette bactérie à reproduction ultrarapide peut supprimer tout le pétrole du monde. Elle peut se nourrir sous terre, dans toutes nos nappes. Pas de pétrole, pas d'essence, pas de plastiques, pas d'industrie.

— Si quelqu'un fait le tour de tous les puits de pétrole et y lâche ce

truc, dit Remo. Mais ils ne vont pas y aller, tiens donc, parce qu'ils ne pourraient pas démolir l'industrie pétrolière, pas ? Quelqu'un menace d'employer ce truc-là pour faire chanter les grandes compagnies pétrolières, c'est ça ?

— Je l'aimerais bien. Alors on pourrait simplement payer. Et augmenter le prix à la pompe. Non. Ce que nos ordinateurs ont finalement découvert, c'est un financement qui afflue assez vite pour permettre aux bactéries anaérobiques de se reproduire sur une échelle assez importante pour supprimer l'énergie de la planète. Nous serions pratiquement rejetés dans un monde sans avions, sans voitures, sans matières plastiques, sans hôpitaux ni rien de ce qui fait notre civilisation.

Chiun hocha gravement la tête mais, à Remo, il dit en coréen :

— Alors où est le problème ?

Remo répondit que le problème était la destruction de presque tout ce qu'aimaient Smith et lui. Chiun répliqua qu'il ne voyait pas ça comme un problème mais comme une bonne solution. Il pensait que le monde occidental avait créé trop d'assassins amateurs. Ça, oui, c'était un problème.

— Donc, quelqu'un va supprimer toutes les réserves de pétrole du monde, dit Remo. Et rien n'a pu l'arrêter jusqu'à présent, hein ? Bien. Où est cette Puressence ?

— C'est une boîte postale dans le Delaware. Nous pensions avoir découvert son véritable siège, mais nous l'avons perdu. Pour le monde, elle semble avoir la faculté de se cacher dans des systèmes d'ordinateurs. Mais nous savons que c'est impossible parce qu'il faut bien que quelqu'un soit là pour programmer les ordinateurs. Quelqu'un doit en tirer un profit. Mais ce qui nous affole, c'est que nous ne savons pas comment. Nous ne voyons aucune raison pour qu'une personne veuille supprimer toute l'énergie pétrolière du monde.

Remo comprit alors ce qui gênait tellement Smith, le pilier droit et glacial de la probité, l'âme pure. C'était qu'il ne voyait aucune raison à ce cataclysme.

Smith se rendait compte qu'il risquait d'affronter la destruction générale, simplement par le caprice de quelqu'un. Et il ne savait pas combattre des caprices.

— Je suis sûr qu'il y a une raison derrière tout ça, déclara Remo pour le rassurer. Quelqu'un veut réduire quelqu'un d'autre en esclavage, ou faire des bénéfices astronomiques ou quelque chose. Simplement, nous n'avons pas encore deviné comment ni pourquoi.

Selon l'hypothèse de Smith, cet ennemi avait éliminé tous les chercheurs scientifiques du domaine de la recherche bactériologique, afin qu'il ne reste plus personne pour inventer une formule capable de

combattre la bactérie anaérobique. Smith était certain que si deux savants survenaient, dans une université, avec des qualificatifs, des doctorats de bactériologie, la personne responsable de cette monstrueuse menace devrait s'attaquer à eux.

Ces deux savants seraient Remo et Chiun.

— Vous bilez pas, Smitty, dit Remo. Dès qu'il nous tendra une main, nous la lui supprimerons.

— Ce n'est pas ce qui m'inquiète. Ce qui me fait peur c'est que si quelqu'un à la Massachusetts University of Technology s'aperçoit que vous n'êtes pas des savants, cette personne se contentera de vous ignorer et de continuer tranquillement à détruire le monde industriel. Ce n'est pas votre talent de tueur qui va être mis à l'épreuve cette fois mais, je le crains, vos connaissances scientifiques.

— Il n'y a pas de quoi s'inquiéter, assura Chiun. Nous montrerons que nous connaissons l'anaérobique mieux que n'importe quel savant. Nous montrerons pendant combien de temps nous pouvons retenir notre respiration.

Et, en coréen, il dit à Remo :

— Pendant qu'il est affaibli, profites-en pour lui demander s'il connaît des producteurs de télévision.

— Pas maintenant. Ce n'est pas le moment.

— Les hommes blancs trouvent toujours le moment pour les stupidités, grommela Chiun. Mais ils n'ont jamais de temps pour la beauté.

CHAPITRE III

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? demanda le jeune homme mince aux poignets épais.

Il était si nonchalamment assis sur la table de laboratoire qu'il paraissait plutôt la maintenir au sol. Ce jeune professeur et son collègue oriental avaient obtenu un des plus beaux bureaux de coin, à la Massachusetts University of Technology, et le Dr Woldemar Kealing aurait bien voulu savoir comment des types à peine arrivés du matin à la MUT avaient droit à un bureau de coin. Ça n'était arrivé que dans le passé, à des types qui faisaient des études sur le tiers-monde, qui enseignaient l'Histoire du racisme blanc ou celle des iniquités d'une société capitaliste malade et toutes ces autres disciplines de Mickey Mouse que les universités proposaient dans les années 70, jusqu'à ce que les administrateurs comprennent que leurs demandes de fonds aux anciens restaient sans réponse parce que lesdits anciens ne savaient plus lire.

Non. Aujourd'hui, pour obtenir tout de suite un bureau de coin, ces deux-là devaient être célèbres. Ou connaître quelqu'un. Le Dr Woldemar Kealing aurait bien aimé savoir qui. Il n'était pas jaloux, non, ce n'était pas son genre. Ni envieux.

— Simple curiosité, dit-il.

— Nous procédons à des travaux particuliers sur ce truc de bactérie anaérobie à reproduction accélérée.

— Ah oui. Des gars du pétrole. Ma foi, nous ne pourrons sûrement pas vous garder longtemps. Ça doit être pour ça, le bureau de coin.

— Nous l'avons obtenu parce que nous en sommes dignes. L'idée ne vous est jamais venue que la raison pour laquelle vous n'avez pas un bureau de coin, c'est que vous n'en êtes pas digne ? demanda Remo.

— C'est une façon de penser plutôt négative. Je n'ai jamais entendu parler de vous.

— C'est peut-être pour ça que vous n'avez pas de bureau de coin.

Le Dr Kealing regarda l'Oriental qui levait un index pour attirer l'attention. Il fit signe au Dr Kealing de s'asseoir, puis il tira des replis de son kimono une petite glace qu'il approcha de sa bouche. Il fit signe au Dr Kealing de regarder sa montre. Kealing attendit en silence pendant vingt minutes. Il n'y avait aucune buée sur la glace. C'était impossible qu'une personne retienne sa respiration si longtemps, alors il fut certain qu'ils avaient un gadget mécanique quelconque

pour faire passer en douce de l'oxygène dans le sang. Il attendait de voir comment ça marchait. Mais au bout d'une demi-heure, Chiun hocha simplement la tête et se remit à respirer normalement.

— Qu'est-ce que c'était, ça ? demanda Kealing.

— Anaérobique, répliqua Chiun. Nous faisons autorité sur l'anaérobique.

— En réalité, vous avez un truc qui vous permet de fonctionner sans oxygène, hein ?

— Oui. C'est l'équilibre entre la négativité et la positivité, répondit Chiun, qui permet au corps de n'avoir besoin de rien, d'être une parfaite unité simple.

— Oui, bien sûr. Des ions. Les valences des ions. Oui.

Et Remo comprit alors que le principe respiratoire de Sinanju s'avérait également selon un certain principe scientifique.

— Ma foi, dit Kealing, vous n'êtes certainement pas bidon, je le reconnais, et je vous demande pardon d'avoir soupçonné que vous n'aviez pas les diplômes requis.

— Il paraît, dit Remo, que quelques savants de notre discipline ont été tués ?

— Seulement ceux qui restaient ici. Ceux qui ont accepté les emplois offerts ont eut beaucoup de chance. Tout le monde les envie. Financement intégral de leurs recherches, résidence de fonction avec domestiques et parc, pleine liberté pour leurs travaux.

— Comment savez-vous tout ça ?

— Je les ai entendu parler de l'offre, avant leur départ.

— Pour où ?

— Je ne sais pas, avoua Kealing.

— Vous savez tout ce qu'on leur proposait mais vous ne savez pas d'où venait la proposition ? Bizarre.

— Je ne sais pas où ils sont allés parce qu'ils ne le savaient pas eux-mêmes. Tout ce que je sais, c'est qu'ils ont trouvé ces emplois en regardant ou lisant les informations. Ils ont tous dit qu'il y avait quelque chose dans les informations qui leur apprenait où se trouvaient ces situations.

— Dans les journaux, à la télévision, ou quoi ? demanda Remo. Où est-ce qu'ils voyaient ce qu'ils voyaient ?

— Aux informations. C'est tout ce que je sais.

J'ai toujours pensé que ça devait avoir un rapport avec le Moyen-Orient, une dépêche de là-bas qui leur apprenait qui contacter, un truc comme ça.

— Drôle de façon de recruter.

— Avec ce qu'ils offraient, ils auraient pu coller leurs propositions de contrat au fond d'une fosse septique, les gens auraient plongé pour répondre. J'aimerais bien qu'on fasse ce genre d'offre aux

astrophysiciens.

— Vous êtes astrophysicien, devina finement Remo.

Il n'aimait pas l'odeur de ce laboratoire. Les fenêtres donnaient sur une drôle de ville embouteillée et monstrueusement orgueilleuse, qui se prenait pour la « nouvelle Athènes » à cause de ses universités.

— Vous verrez, reprit Kealing, il va y avoir une communication pour vous dans les médias.

— Chouette, dit Remo.

— Est-ce que vous retenez votre respiration ? demanda Chiun. De temps en temps ? Non ? Vous voulez que je recommence ?

Le Dr Kealing sortit vivement du laboratoire de coin, qu'il n'obtiendrait jamais à là MUT, et retourna dans son bureau. Dans son tiroir de droite, il y avait un cylindre de métal. Quand ce cylindre était placé sur le combiné du téléphone, il lançait un signal, un « bip », à un numéro que Kealing ignorait. Il avait essayé une fois d'analyser les « bip », de les comparer au son ou à la tonalité des taxiphones. Peine perdue. C'était quelque chose d'entièrement différent, peut-être tout un système téléphonique dont la compagnie des téléphones ne se doutait même pas qu'il existait.

Le Dr Kealing demanda donc son numéro inconnu et lut au téléphone les noms des deux nouveaux savants et l'analyse qu'il en avait faite.

Oui, ils étaient bizarres mais il était certain qu'il s'agissait de véritables savants spécialisés dans la bactérie à reproduction accélérée.

— Et, conformément à vos instructions, je leur ai dit d'observer les médias locaux pour y guetter un message d'une grande importance pour eux, conclut le Dr Kealing avant de raccrocher.

Il avait fait son boulot. Il ne savait pas si quelque chose paraissait dans les médias du coin, avec des offres d'emploi mirobolantes à des spécialistes de la bactérie ana-etc. mais il savait pertinemment que, depuis quatre ans, tous les savants à qui il disait de guetter les informations s'en allaient très rapidement.

Parfois, ils disparaissaient purement et simplement. Ils pliaient bagage et décampaient d'eux-mêmes. D'autres fois, on les trouvait le crâne fracassé ou le dos cassé en plusieurs morceaux. Mais ça, ce n'était pas la faute du Dr Kealing. Il ne faisait que téléphoner des renseignements à un numéro qu'il ne connaissait pas et dire aux savants qu'il allait leur arriver quelque chose de formidable. Ce qui se passait ensuite, ce n'était pas son affaire.

Il avait largement de quoi s'occuper comme ça. Après tout, quel autre professeur de la MUT possédait deux Rolls et un domaine à Cape Cod ? Et ce n'était certainement pas grâce à son salaire. Ces petits coups de fil payaient tout ça.

Et si, par hasard, il sentait qu'il trahissait son université, ce sentiment était aussitôt chassé par l'insulte grossière qui lui était faite en ne lui donnant jamais un bureau de coin. C'était d'ailleurs cette injure qui avait fait sa fortune. Parce qu'après le rejet de sa troisième demande, il avait reçu un coup de téléphone l'informant qu'un compte en banque avait été ouvert pour lui. Il n'y crut que lorsque la banque le confirma. Ensuite, quelque temps après, il reçut un nouveau coup de fil le félicitant de sa bonne fortune et compatissant à ses difficultés.

— Ah, au fait, Dr Kealing, nous sommes très intéressés par une des disciplines de votre université. Et il y a une petite chose que vous pourriez faire pour nous.

— Je ne ferai rien d'illégal, avait répliqué Kealing.

— Loin de nous la pensée.

— Ni d'immoral, ajouta-t-il vertueusement.

— Mais non, mais non, assura le correspondant à la voix aimable et douce. Je suis votre ami, voyons. N'est-ce pas ?

Et, au fil des ans, le Dr Kealing devait bien reconnaître qu'on ne lui avait jamais demandé de faire des choses immorales ou illégales. Il se le répétait quand il se rendait dans son domaine de Cape Cod au volant de sa Rolls, ce soir-là, en sachant qu'il ne reverrait probablement plus les deux nouveaux professeurs. Dommage. On leur avait donné un bureau de coin et le Dr Kealing, après vingt-cinq ans à la MUT, n'avait qu'un bureau donnant sur le parking. Où il garait sa Rolls Royce.

Bradford Wakefield III, propriétaire du *Boston Blade*, déjeunait dans la véranda dominant sa plage privée de la côte nord du Massachusetts quand il fut dérangé par son valet de chambre.

— Le téléphone spécial sonne, monsieur. Bradford était un homme corpulent, avec des cheveux clairsemés et de lourdes bajoues. Quand il tourna brusquement la tête, les bajoues ballottèrent.

— Plaît-il ? demanda Wakefield.

— Le téléphone, monsieur. Le téléphone spécial. Monsieur ne veut jamais que je réponde.

— C'est ça. Ne répondez pas.

— Mais il sonne, monsieur.

— C'est ça, dit Wakefield en tendant une main pour qu'on l'aide à se lever.

Il quitta alors majestueusement la belle vue de sa superbe plage privée. Le téléphone sonnait. Wakefield n'avait pas besoin de se presser. Il savait que celui-là sonnerait pendant un mois, s'il n'y répondait pas. Mais il n'avait rien de mieux à faire cet après-midi, à part la préparation de la conférence sur la justice raciale.

Le gros problème consistait à convaincre la police locale d'autoriser

les membres noirs du groupe à pénétrer dans le pittoresque village de Mamtasket, sur la côte nord du Massachusetts, où Wakefield et le *Blade* faisaient campagne pour la justice raciale à Boston.

Boston souffrait d'un grave et triste problème racial. Le *Blade*, sous la direction de Wakefield, luttait contre les préjugés et le racisme des Bostoniens blancs. Le *Blade* poursuivait la lutte le dimanche comme en semaine, tous les jours. Partout où le racisme blanc redressait sa tête hideuse, le *Blade* était là pour le combattre.

Il n'y avait jamais eu, Wakefield s'en félicitait, d'incidents raciaux dans son village natal de Mamtasket, depuis cinquante ans, ce qui était un record dont sa famille était fière.

Il n'y avait pas non plus le moindre Noir à Mamtasket après le coucher du soleil. Les gens qui avaient envie de domestiques noirs, à Mamtasket, ne pouvaient les engager à demeure. Ils devaient disparaître tous les soirs.

Cette contradiction entre la politique du journal et sa vie ne gênait pas Wakefield, car c'était une tradition familiale de conduire l'Amérique dans la voie de la vertu en gagnant quelques dollars par la même occasion.

Les Wakefield étaient les plus grands esclavagistes et plus grands abolitionnistes avant la guerre de Sécession. Les Wakefield voulaient la libération des esclaves juste après les avoir vendus. Les Wakefield étaient le fer de lance de toutes les causes. Ils manifestaient contre l'antisémitisme tout en vendant des armes à l'Allemagne nazie. Wilhelmina Wakefield, la mère de Bradford et la grande dame des grandes causes libérales avait défilé à Selma, en 1965, pour protester contre la ségrégation tandis que son mari protégeait la propriété familiale de Back Bay contre toute incursion par des Noirs.

Ils avaient tous été, jusqu'à l'actuelle petite-fille journaliste, Melody Wakefield, d'ardents défenseurs de la justice sociale. Et ils avaient tous le plus grand respect pour les dollars des Wakefield. La richesse n'empêchait pas un Wakefield de faire le bien. Au contraire, elle l'aidait. Du moins Bradford le pensait.

Il alla décrocher le téléphone puis il forma un code sur le cadran et le message enregistré se répéta. C'était la voix du Dr Kealing. Bradford prit note de tout. Il ne devait plus rester un seul spécialiste de la bactérie à reproduction rapide, pourtant, si sa mémoire était bonne. Mais voilà qu'il y en avait deux à la MUT, qui tombaient du ciel.

Cela le plongea dans une certaine perplexité, sans trop l'inquiéter pour autant. Ce n'était pas son problème. Une personne plus avisée saurait y remédier, sans doute la plus avisée à qui Bradford ait jamais parlé. Il forma sur le cadran un autre code.

— Allô ? répondit Ami.

— Je crois que nous avons un problème, dit Bradford. Si vous vous

souvenez, et vous vous souvenez toujours, nous avons instauré ce système à la MUT, où je fais partie du conseil d'administration.

— Oui, dit Ami.

— Nous avons, selon vos instructions, surveillé de près cette spécialité. Nous avons offert un emploi à ceux qui en voulaient. Nous avons agi autrement avec ceux qui n'en voulaient pas, dit Wakefield et il lut ensuite tout ce que le Dr Kealing avait rapporté sur les deux nouveaux savants, un Américain et un Oriental.

— Faites autrement, ordonna Ami, mais avant tout nous devons savoir qui ils sont et qui ils représentent. Car, voyez-vous, ces deux-là sont des imposteurs.

— Comment pouvez-vous le savoir aussi vite ? Le Dr Kealing n'a décelé aucune imposture.

— Ce qui signifie que le Dr Kealing va devoir être traité autrement.

— Pourquoi ?

— Si ces deux-là sont des imposteurs, le Dr Kealing est incompétent ou alors il nous trahit.

— Trahir ? Lui ?

— Il l'a déjà fait une fois. Il trahit l'université pour nous, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas trahir, ça. C'est servir les intérêts des Wakefield. On ne saurait agir plus honorablement.

— Pas si on travaille pour MUT et si l'on ne sait même pas que l'on agit dans l'intérêt des Wakefield.

— Vous avez raison, Ami, reconnut Bradford. Mais comment savez-vous qu'ils ne sont pas de vrais savants ?

— Ils n'ont jamais fait aucune communication. Personne n'a jamais cité leur nom dans un papier scientifique, il n'y a rien sur leurs travaux. Bref, ils n'existent pas pour l'université. Par conséquent, ils ne sont pas des savants. Par conséquent, ils sont autre chose. Par conséquent, nous devons savoir quoi. Avant de leur faire « autrement ».

— Bien sûr.

— Vous découvrirez ce qu'ils sont, dit Ami.

— Bien sûr.

— Et vous ferez autrement.

— À vos ordres, dit Bradford. Dites-moi, vous ne voudriez pas venir dîner à la maison un de ces jours ? Nous aimerions beaucoup vous connaître. Ma petite-fille, Melody, serait ravie de vous voir. Vous avez entendu parler de Melody Wakefield, je pense ?

— Oui. Elle est en Arabie hamidique.

— Comment le savez-vous ? Je ne savais même pas où elle était !

Mais Bradford parlait dans le vide. Ami avait raccroché au nez de Bradford Wakefield III. C'était toujours comme ça. Ce n'était pas de la

grossièreté. Une personne qui avait fait pour les Wakefield tout ce qu'Ami avait fait ne pouvait être grossière.

Bradford se rappelait vivement ces temps éprouvants des années 1960. Wilhelmina Wakefield venait de mettre fin à sa manifestation devant le ministère de l'Agriculture, pour réclamer le triplement des impôts des cultivateurs pour porter secours aux pauvres ; Melody remportait des prix pour son livre prouvant que toutes les prédictions de massacres et de fuites au Sud Viêt-nam n'étaient que de la propagande et Bradford travaillait à un nouveau concept du mariage affirmatif quand l'horrible nouvelle arriva. Le comptable de la famille annonçait avec des sanglots dans la voix :

— Vous avez subi ces derniers temps des revers financiers désastreux. Vous ne vivez plus des revenus de vos revenus mais des revenus eux-mêmes.

— Mon Dieu ! glapit Wilhelmina. Que va-t-il encore nous arriver ? Allons-nous devoir rogner sur le capital ?

— Ce serait bien possible, bien possible, dit le comptable. Ça s'est vu.

Wilhelmina s'évanouit. Melody pâlit. Bradford eut un vertige et tout devint flou. Quand il se réveilla, le médecin lui administrait un tranquilisant.

Ce fut pendant ces jours épouvantables que Bradford reçut son premier coup de téléphone, de quelqu'un qui avait l'air de savoir tout ce qu'il y avait à savoir des déclarations d'impôts de Bradford, de ses comptes en banque et de ses portefeuilles d'investissements.

— Je vais vous rendre la valeur de votre capital et vous permettre de vivre de nouveau des revenus de vos revenus, déclara cette admirable personne et Bradford pleura sans vergogne.

— Dites-moi qui vous êtes, sauveur !

— Je suis Ami.

Ami fut fidèle à sa parole. Bradford n'avait à faire que de petites choses. Comme cet après-midi, s'occuper du Dr Kealing que Bradford avait recruté suivant les instructions d'Ami.

Il prit sa voiture, roula sur la Route 1 le long de la côte du Massachusetts, et chercha un endroit idoine. C'était la méthode d'Ami. Une méthode intelligente pour couper tous les liens entre Bradford et lui. Et ça ne coûtait pratiquement rien.

Bradford avait dix mille dollars en billets de cent dans une grande enveloppe qu'il avait soigneusement froissée et salie. Un peu de chocolat avait même été écrasé dessus.

Bradford roula jusqu'à ce qu'il trouve une baraque de Burger-Triumph, où il jeta l'enveloppe dans la poubelle. Cela fait, il téléphona à un employé qui ne l'avait jamais rencontré.

— C'est au deuxième Burger-Triumph après Marblehead, dit-il.

Docteur Woldemar Kealing à MUT. Nous voulons savoir qui l'emploie réellement et pourquoi il donne au téléphone de fausses informations. Et puis il y a deux nouveaux professeurs. Un Blanc et un Oriental. Nous voulons savoir qui les emploie et puis nous voulons qu'ils soient éliminés ensuite.

Wakefield donna leur nom à son employé. Il se demanda à quoi ressembleraient les cadavres quand on en aurait fini avec eux.

Son journal ne publiait jamais ce genre de photos macabres. Le *Boston Blade* ne s'adressait pas à une clientèle morbide. Le *Boston Blade* était la conscience de la Nouvelle-Angleterre. Et puis Bradford Wakefield III n'aimait pas le sang.

Le Dr Woldemar Kealing ne pouvait croire à ce qui lui arrivait. Quatre Noirs, un gigantesque, avaient fait irruption dans sa maison de Cape Cod et l'avaient étendu sur sa table de cuisine.

L'un d'eux tenait un ouvre-boîte à la pointe menaçante. Il enfonça la pointe dans le nombril du Dr Kealing. L'homme ne parlait pas. Le géant qu'ils appelaient Bubba ne parlait pas non plus. Le plus petit, avec une fine moustache, parlait, lui. Il s'appelait Dice et le Dr Kealing ne savait pas s'il avait vraiment des dents aussi parfaitement blanches ou si c'était par contraste avec sa peau. Cet homme avait un teint de charbon de bois.

Tous les quatre étaient entrés par la grande porte que Bubba avait enfoncée. Aussitôt, Bubba avait soulevé le Dr Kealing et l'avait déposé sur la table de la cuisine.

— Nous allons te faire sortir les tripes comme des pois tièdes d'une boîte, dit Dice. Nous allons t'ouvrir comme une saucisse pur porc. Nous allons étaler tes intestins blancs grasseyés comme des spaghettis.

— Ouais, confirma le géant nommé Bubba.

— Ou alors, on sera méchants, ajouta Dice.

— Que peut-il y avoir de plus méchant ? gémit Kealing.

— Méchant, c'est quand on ne se sert pas de l'ouvre-boîtes, expliqua Dice.

— Bubba, il se sert de ses mains, déclara le nommé Bubba en levant quelque chose de très gros et de très large tout hérissé de doigts.

Le Dr Kealing comprit que c'était une main parce qu'il y avait un pouce. Et il voyait des empreintes digitales qui avaient l'air d'arabesques sur des assiettes de faïence. La main aurait couvert un échiquier.

Bubba prit un grand couteau à découper entre l'index et le petit doigt, serra un peu et la lame se brisa.

— Que voulez-vous de moi ? demanda le Dr Kealing.

— Nous voulons savoir qui t'emploie. Qui c'est, le type qui te

paie ? dit Dice.

— Ouais, voilà ce qu'on veut, dit Bubba.

— Je suis payé par MUT.

— Qui d'autre ?

— Personne.

— Nous savons qu'il y en a d'autres.

— Personne, répéta le Dr Kealing.

Dice fit un signe de tête. Le Dr Kealing ressentit une vive douleur au nombril. Il sentit ses chairs se déchirer. L'ouvre-boîte remontait en ouvrant l'estomac. Il hurla.

— Non ! Non ! Non ! L'argent est déposé à mon compte en banque !

— Depuis combien de temps ?

— Longtemps, cinq, six ans. Vous ne pouvez pas me faire ça !

— Dis pas à ce Noir-là ce qu'il peut faire, gronda Dice. Sans ça, je deviens méchant.

— Ouais, fit Bubba.

— Je vous en supplie !

— Je me fous du truc d'il y a longtemps. Je veux le nouveau truc. Pour qui c'est que tu travailles et que tu téléphones des renseignements bidon.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez... Non, non !

L'ouvre-boîte remonta encore. un peu sous le sternum. Du sang jaillit du ventre blanc comme la graisse d'une saucisse dont la peau éclaté à la chaleur du feu.

— Dernière chance avant qu'on devienne méchants, avertit Dice.

— Personne d'autre ne me paie. Personne, je vous dis !

— Trop tard. Maintenant, on devient méchants.

Dice recula pour que rien ne salisse son costume de shantung blanc en soie naturelle, sa chemise rouge, sa pochette de soie rouge, sa cravate rouge, ses souliers rouges et ses chaussettes bleu électrique. Il avait dû courir dans tout Roxbury pour trouver ce bleu électrique. La plupart des magasins n'avaient que du bleu ordinaire. Et qui voudrait porter du bleu ordinaire avec une chemise rouge ?

Bubba plongea les mains dans le ventre du Dr Kealing et les deux hommes qui lui maintenaient les bras et les jambes se détournèrent. Dice recula encore. Parfois, Bubba faisait des éclaboussures. Bubba n'était pas soigneux.

Crac firent les côtes et les yeux de Kealing se révoltèrent. *Crac* fit la colonne vertébrale et les yeux devinrent vitreux.

— Ça va, Bubba. Filons, dit Dice. Il est mort.

Mais les craquements continuèrent. Bubba arrachait les côtes. Ensuite, il s'attaqua aux genoux. Il les écrasa entre ses mains comme des pommes de pin dans un étau.

— Bubba, il est bien mort, Bubba.

Bubba déboîta les jambes des hanches.

— Bubba, il est mort. Il est temps de partir, gentil Bubba.

Bubba s'en prit à la tête. Il aimait les têtes. Il aimait les presser jusqu'à ce que les yeux en sautent.

— Ça va comme ça. Ça suffit, maintenant, Bubba. Tu as fait la tête. Allons-nous-en, grand beau garçon, dit Dice. Tu as les yeux. C'est fini. C'est bien, c'était très bien, Bubba. Viens, maintenant, gentil, gentil Bubba.

Un des hommes qui s'était écarté et qui tournait la tête parce qu'il ne supportait pas de voir Bubba au travail sentit soudain sa tête prise dans quelque chose d'énorme. Et quand il vit de grands doigts près de ses yeux, il comprit qu'elle était entre les mains de Bubba. Il voulut pousser un grand cri mais il y avait ce doigt dans sa gorge et puis il crut entendre un très fort craquement et puis il n'entendit plus et ne pensa plus rien.

— Bubba, superbe garçon, on a la voiture. La voiture neuve, Bubba, cria Dice en riant très fort car Bubba commençait avec leurs propres hommes.

— Ouais, fit Bubba.

Dice chercha quelque chose pour que Bubba s'essuie les mains. Il n'y en avait que deux. Son propre costume ou l'homme qu'ils avaient recruté pour cette mission : Dice indiqua promptement l'autre homme.

Bubba s'essuya les mains et l'homme hurla. Bubba s'était essuyé trop fort. Brusquement, Bubba comprit qu'il avait gaffé. Son propre homme gémissait entre ses mains géantes. Bubba regarda Dice. Il savait qu'il pouvait avoir confiance en lui.

Bubba était le seul homme de Roxbury qui avait confiance en Dice. Si les gens avaient pu s'approcher de Bubba, ils lui auraient dit que Dice ne valait rien. Mais on ne s'approchait pas de Bubba. Seul Dice l'osait et Dice vivait de ce géant. Le seul problème, c'était que Bubba était une victime de l'enthousiasme. Une fois qu'il était lancé, il était comme un long train de marchandises ; il lui fallait un moment pour s'arrêter. Bubba n'était pas spécialement méchant, pensait Dice. Mais simplement, ces énormes mains avaient besoin de faire quelque chose, une fois qu'elles avaient commencé.

Dans cette cuisine de l'homme blanc, à Cape Cod, Bubba s'aperçut qu'il avait déjà tué un de leurs hommes et qu'il était en train d'en tuer un autre. Alors il se tourna vers Dice.

— Qu'est-ce qu'on fait, Dice ?

— Tu as commencé, alors finis. Si tu le laisses, il va raconter des histoires aux flics. Il dira que c'est toi.

— Non. Dirai rien, gémit l'homme entre les mains de Bubba.

— Il dit qu'il dira rien, dit Bubba.

— Disent tous ça, quand tu as leur tête dans ta pogne. Il en dira long à ces flics de Boston, va. Et d'abord, qui c'est ton ami, Bubba.

— Toi t'es mon ami, Dice.

— Qui c'est qui t'a jamais menti ?

Bubba réfléchit un moment.

— Y a personne qui m'a jamais menti. Tout le monde il me ment.

— Bon, mais qui c'est qui te ment le plus gentiment ? demanda Dice.

— C'est toi, Dice.

— Alors finis qu'est-ce que t'as commencé, qu'on n'aille pas à perpète à la prison d'Ambrose.

Quand Bubba entendit le nom de la prison d'Ambrose, ses mains se crispèrent instinctivement.

Un grand craquement retentit et l'homme cracha ses tripes sans vie, comme du dentifrice sortant d'un tube écrasé. Bubba ne le remarqua même pas. Il pensait à ses deux ans au pénitencier d'Ambrose. C'était là qu'on envoyait les prisonniers que les autres prisons étaient incapables de garder.

Mais même Ambrose ne fut pas assez dur pour Bubba. Un soir les gardiens l'avaient enfermé au mitard et le lendemain ils avaient trouvé la porte d'acier de la cellule déchirée en deux, comme certains hommes font avec des annuaires.

On construisit une prison en plein air exprès pour Bubba. C'était quatre murs en béton armé, blindés d'acier, encastrés dans un terrain rocheux. Une fosse doublée d'acier. Un directeur de prison en visite la vit et dit que cela lui rappelait la fosse aux ours qu'il avait vue dans un zoo.

Les repas de Bubba, lui étaient lancés d'en haut. Il savait qu'il était midi quand son déjeuner lui tombait sur la tête.

Bubba souffrait de la solitude. Jamais il n'avait été si seul et c'était plus douloureux que tout. Il aurait donné n'importe quoi pour avoir quelqu'un qui lui parle.

Là-dessus, Dice était entré dans sa vie.

Tous les jours, quelqu'un abaissait un seau pour emporter le contenu des latrines de Bubba. Mais ce jour-là, quelqu'un parla. Jamais les autres ne parlaient parce qu'ils ne voulaient pas que Bubba connaisse leur nom, de peur que, plus tard, il veuille leur serrer la main.

— T'es con, dit l'homme. Tu sais pourquoi t'es là dans le fond et moi ici en haut ?

— Parce qu'ils ont besoin de quelqu'un pour hisser la merde, répondit Bubba.

— Parce que je comprends mon potentiel. Je suis un potentiateur de ma vie. Tu me verras pas dans une fosse, que non. Je gaspille pas

mon potentiel, tu piges ?

— Quel potentiel ? demanda Bubba.

— Le potentiel c'est ce qu'on peut faire dans la vie. Je suis un accomplisseur. T'es un sous-accomplisseur. C'est pour ça que t'es là dans le fond. T'es dessous, moi dessus.

— Ça t'empêche pas de trimballer de la merde, négro.

— Aujourd'hui. Mais bientôt je serai dehors et le patron. Et toi tu resteras dans le trou. Oui, monsieur.

— Comment je me sers de mon potentiel ? demanda Bubba.

— Arrête de casser la tête des gens pour rien.

— J'aime bien casser des têtes.

— Alors reste là et pourris, ducon.

— Attends ! Pars pas. Je promets de plus casser de têtes. Mais les laisse pas m'enterrer vivant.

— Je te dis pas d'arrêter de casser des têtes. Fais pas ça pour rien, c'est tout. Si tu viens avec moi, je me servirai de ton potentiel et je te montrerai comme je me sers du mien. Pour avoir ce que je veux, vu ?

Bubba hocha la tête.

— Mais faut que tu fasses ce que je te dis.

Dice alla vider le seau dans le camion qui l'emporterait et revint au bord de la fosse.

— T'es au trou pourquoi ? demanda-t-il.

— Homicide, violences et voies de fait, viol, hold-up, vol à main armée, violences à enfant, trois assauts contre des vieux, mais un c'était pas moi.

— Tu oublies l'incendie criminel, dit Dice.

— Ces petites allumettes, c'est trop petit pour mes doigts.

— Demain, y a une dame qui va venir et t'as qu'à dire que tout ça c'était révolutionnaire.

— Qu'est-ce que c'est cette connerie, révolutionnaire ? demanda Bubba.

— Révolutionnaire, c'est quand tu peux faire tout ce que tu veux et tout le monde trouvera ça bien. Tu mets le feu à une crèche, tu dis que c'est révolutionnaire et des tas de gens diront que c'est bien, expliqua Dice.

— Des tas de gens me font l'effet d'être bien cons.

— C'est des Blancs, dit Dice.

Le lendemain, Bubba leva la tête et vit de nombreuses personnes avec le directeur de la prison, au bord de sa fosse. Le directeur expliquait combien Bubba était dangereux. Mais celui-ci se rappela le vidangeur, Dice, et il cria :

— C'était révolutionnaire !

Une vieille dame aux cheveux blancs, en entendant ça, exigea une échelle pour descendre, et, en dépit des avertissements, elle rejoignit

Bubba dans la fosse. Il apprit plus tard que c'était une personne importante, d'une famille importante. Il ne savait pas que c'était Wilhelmina Wakefield, la grande dame du soutien au tiers-monde, partout où elle le trouvait à condition que ce ne soit pas à Mamtasket.

— Révolutionnaire, grommela Bubba.

— Vous allez tous nous libérer, déclara Wilhelmina Wakefield. Votre sensibilité révolutionnaire est remarquable et trop complexe pour l'esprit blanc obtus.

— Révolutionnaire, grommela derechef Bubba.

Wilhelmina gesticula vers le bord de la fosse. Des photographes descendirent. Leurs flashes effrayèrent Bubba et il gronda mais il devina que Dice ne voudrait pas qu'il casse la tête des photographes.

Le lendemain, à la page deux du *Boston Blade*, il y avait une grande photo de Bubba. Son histoire occupait la page entière, sous une grosse manchette proclamant : « Il voulait simplement libérer son peuple ! »

Bubba ne savait pas lire, mais Dice lui lut l'article. On racontait que Bubba avait été jeté dans cette fosse parce que sa sensibilité révolutionnaire était trop difficile à comprendre pour un directeur de prison réactionnaire. Pas une fois, dans toute cette page de caractères serrés, le *Blade* ne mentionnait un des crimes de Bubba.

Quand le *Blade* parlait, des hommes politiques écoutaient. Le maire de Boston apparut à la télévision nationale et déclara en son âme et conscience que Bubba était en prison parce que le Massachusetts était raciste. Un rallye fut organisé sur la place principale de Boston. De hautes personnalités religieuses prirent la parole. On distribua des badges « Libérez Bubba ! » Les autocollants collés sur les pare-chocs étaient plus explicites : « Son seul crime est de vouloir la liberté. Libérez Bubba ! »

Finalement, le conseil de mise en liberté sur parole se réunit et non seulement libéra Bubba mais lui fit de plates excuses. Il libéra par la même occasion un certain Mandranus Rex Smith, dit Dice.

À partir de ce jour, Bubba sut en qui il devait avoir confiance. Ce que Dice ne révéla pas à Bubba, c'était qu'on lui avait dicté ce qu'il devait lui dire. Il n'avait jamais rencontré l'homme mais c'était la même voix qu'il entendait au téléphone, qui lui disait où aller prendre livraison de l'argent.

Ils commencèrent alors à travailler pour cet homme, cet homme distingué à l'accent distingué de Boston, qui leur laissait de l'argent dans des poubelles de Burger-Triumph mais qu'ils n'avaient jamais vu. C'était une union parfaite. Bubba avait le cerveau de Dice et Dice les formidables mains de Bubba.

Dice jeta un coup d'œil à sa Rolex rose et or, en conduisant son Eldorado blanche de Cape Cod à Boston. Il était trop tard pour rendre visite aux deux autres professeurs de MUT, le Blanc et le vieil Oriental.

Ils auraient bien le temps de s'occuper d'eux dans la matinée.

CHAPITRE IV

Remo essaya de suivre le *Boston Blade*. Il fit livrer à son laboratoire tous les numéros des six derniers mois. Si le contact se faisait par la presse, il espérait voir comment les autres professeurs s'occupant de la fameuse bactérie avaient été recrutés.

Chiun et lui avaient passé la soirée de la veille dans un élégant hôtel, le *Copley Plaza*. Remo avait essayé de regarder trois journaux télévisés en même temps, dans l'espoir d'une espèce de contact. Il aurait pu en enregistrer au moins un mais Chiun ne lui avait pas permis de se servir du magnétoscope. Remo lui avait rappelé que CURE avait offert ce magnétoscope avant même que ces appareils soient sur le marché. CURE avait mis au point un magnétoscope portable, uniquement pour Chiun. Alors Chiun pourrait au moins permettre d'enregistrer ne serait-ce qu'une heure d'émission. Chiun avait été horrifié, scandalisé.

— Blasphème ! Combien d'années t'ai-je consacrées ? Et pourtant tu as le toupet de me dire que je dois prendre le tribut de l'assassin et en rendre l'usage à l'Empereur. Si je ne t'ai rien appris d'autre de Sinanju, je t'ai quand même inculqué que le tribut de l'assassin est ce qu'il y a de plus sacré.

— Je me fiche des tributs.

À ces mots, Chiun avait gémi pendant des heures et, depuis, il boudait et n'adressait plus la parole à Remo.

En essayant en vain de regarder à la fois trois journaux télévisés, Remo comprit qu'il fallait trouver autre chose. Il avait donc commandé les six mois du *Boston Blade*. Il cherchait aussi un système pour surveiller tous les médias, pour voir si son contact était effectué.

Le *Blade* publiait un article intéressant. Un certain Dr Kealing avait été victime d'un incident racial. Remo se souvint que Kealing était celui qui avait promis un contact par les médias.

La nouvelle avait failli échapper à Remo parce qu'elle était intitulée « Meurtre racial à Cape Cod. » Le côté racial, c'était deux Noirs horriblement massacrés. Il y avait des citations d'importantes personnalités, sur la honte de Cape Cod. Apparemment, le cadavre du professeur avait été découvert dans la maison de Cape Cod en compagnie de ceux des deux Noirs. Mais il n'y avait guère de détails sur la mort de Kealing. Remo téléphona au journal, en espérant trouver quelqu'un d'un peu plus au courant. On pouvait parfois déduire de l'assassinat en soi la raison du crime. Le standard lui passa

la rédaction et il trouva enfin un reporter du bureau du *Blade* à Cape Cod.

— Ouais. Il a été charcuté juste avant l'incident racial, dit ce journaliste.

— Comment ? demanda Remo.

— Je crois que le type, Kealing, avait les côtes arrachées. Un foutu abattoir.

— Arrachées ?

— Ouais. Après qu'on lui ait ouvert le ventre avec une espèce de couteau. Je ne faisais pas trop attention à ce cadavre-là.

— Comment sont morts les deux autres ?

— Racialement.

— Comment le savez-vous ? demanda Remo.

— C'était un quartier blanc.

— Une seconde. Vous voulez dire que si un Noir est tué dans un quartier blanc, c'est automatiquement un crime raciste ? Et s'ils ont été tués par un Noir ? Vous savez, les gens tuent pour d'autres raisons que la race.

Le reporter expliqua à Remo que jusqu'à preuve du contraire, chaque fois qu'un Noir était tué par un Blanc, ou probablement tué par un Blanc, c'était raciste.

— Pourquoi ?

— Parce que le Massachusetts est raciste.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est la politique du *Blade*. Parlez à M^r Wakefield, si ça ne vous plaît pas, mais je vous le dis tout de suite, tous les gens qui pensent autrement sont racistes.

— Qui dit ça ?

— M^r Wakefield. Pourquoi croyez-vous que j'ai été expédié ici alors que j'habite Boston ? J'ai écrit qu'un commerçant avait abattu un cambrioleur.

— Et alors ?

— Le commerçant était, blanc, le cambrioleur était noir. Jamais je ne referai cette erreur. Mais je n'avais même pas su reconnaître un incident racial.

— Alors M^r Wakefield contrôle les nouvelles, dans le *Blade* ?

— Non, non, ne me faites jamais dire ça. M^r Wakefield ne se mêle jamais de rien. Il s'assure simplement que nous respectons la justice et la vérité, en toute impartialité. Et on ferait bien de savoir ce qu'est cette impartialité.

Remo raccrocha et contempla la pile de six mois du *Blade*. Elle atteignait presque le plafond, dans un coin de son laboratoire. Et il y avait des mois et des mois de journaux télévisés. Comment diable allait-il découvrir comment quelqu'un avait recruté les autres savants

par les médias ?

Le téléphone sonna. Tant que Remo répondait au téléphone, il n'aurait pas à lire ces journaux. Il entendit une voix féminine terrifiée. C'était la directrice administrative de cet ensemble de laboratoires et elle annonça à Remo que lui et l'autre professeur devaient immédiatement se jeter par la fenêtre.

— Il n'y a jamais que trois étages, dit-elle dans un chuchotement désespéré. Vous avez encore le temps.

— Je ne me jette par aucune fenêtre, répliqua Remo. Il est onze heures du matin. Pourquoi, il y a le feu ?

— Pire. L'homme le plus énorme, le plus laid que j'aie jamais vu se dirige vers votre bureau. Il a des mains géantes. C'est celui qu'on voit toujours par ici, quand des professeurs sont tués.

— Il est onze heures du matin, répéta Remo. Dites-leur de repasser vers trois heures, peut-être. J'ai tous ces journaux à lire.

— Vous savez que cinq professeurs de votre spécialité ont été tués, en trois ans ? Vous savez ça ? Vous savez qu'un géant avec des mains géantes a été vu à la mort de chacun ? Il vient pour vous, vous comprenez ? Et il a un ami, et je crois que cet ami est armé. Sautez. Vous ne pouvez plus passer par le couloir. Ils y sont déjà.

— Écoutez, dit Remo, vous ne sauriez pas comment je pourrais faire rapidement lire un tas de journaux et regarder des journaux télévisés ?

— Vous vous serez mort dans cinq minutes.

— Mais non, mais non, calmez-vous. Écoutez, vous connaissez des gens que nous pourrions embaucher pour lire des journaux ?

— Vous n'avez pas besoin de gens. Il y a un système d'ordinateurs mais il faut être en vie pour s'en servir. Je vous en supplie. Je ne veux plus voir de gens tués. Je vous en supplie, sautez par la fenêtre !

— Ainsi, on peut charger un ordinateur de lire et tout ?

Un rugissement retentit, la porte du laboratoire sauta de ses gonds et deux hommes entrèrent, l'un d'eux gigantesque avec des mains géantes.

Le petit homme attendit que les deux savants s'enfuient, en pleine panique. Dice adorait voir Bubba entrer dans une pièce en enfonçant la porte. On assistait à une panique désespérée. Une fois Bubba entré, on pouvait faire n'importe quoi de n'importe qui. Là, un petit Chinetoque malingre et parcheminé regardait par la fenêtre. Le jeune Blanc était au téléphone. Le vieux ne sursauta pas parce qu'il devait être sourd. Mais le Blanc ? Dice n'avait jamais vu de gens ne pas s'affoler quand la porte volait au milieu de la pièce.

— Gentil Bubba, dit-il, fais sauter Blanchet.

— Les bras ou les jambes ? demanda Bubba.

— Ce que tu veux. Amuse-toi avec lui comme tu veux.

Bubba regarda le Blanc. Bubba allait mettre le Blanc en pièces détachées. Il avança, il saisit un bras de l'homme blanc. Sa main se referma autour de l'avant-bras. Bubba se prépara à arracher le bras de son articulation.

Bubba tira un bon coup. Le bras ne bougea pas. Le Blanc continua de parler au téléphone. Bubba tira plus fort.

— Quoi ? fit-il, très perplexe.

— Chut, fit le Blanc. Je suis au téléphone.

— Il méprise le tribut. Il ne vaut rien, dit Chiun.

— Tu seras le suivant, pépé, dit Dice.

Il pensait que Bubba allait casser d'un seul coup ce vieux dans le drôle de kimono jaune. Il n'avait encore jamais vu Bubba tuer d'un seul coup. Mais pour ce vieux il suffirait de lui souffler dessus.

Dice décida d'apprendre les bonnes manières au vieux avant que Bubba en ait fini avec lui. Il s'approcha tranquillement, pendant que Bubba tirait toujours sur le bras du Blanc.

— Fais pas l'insolent avec moi, gronda Dice. Fais jamais l'insolent.

Il gifla la figure parcheminée mais il se passa quelque chose de bizarre. Sa main ne frappa que le vide. Il recommença. Rien, le vide. Il n'avait même pas vu la tête jaune bouger mais cette petite barbichette frémissait. Donc, la tête avait bougé, si rapidement qu'il n'avait rien vu. À moins, bien sûr, qu'il se fasse des idées.

— Je ne tue pas pour rien, dit Chiun.

Il s'adressait à Remo. Dice tourna la tête. Le Blanc devrait être mort. Dice vit une main noire géante se dresser vers le ciel. Elle s'empara d'une lampe et la brisa. Elle se cramponna à une table de laboratoire en métal et la cassa en deux. Elle saisit une chaise, l'écrasa comme du papier d'aluminium en faisant voler des éclats de bois dans tous les sens. Dice dut se baisser.

L'autre main noire était inutilisable. Et le grand Bubba était assis, impuissant, les jambes étendues, son énorme tête dressée, maintenue par le fil du téléphone très serrée autour de son cou, qui empêchait l'air de pénétrer dans ses poumons.

Bubba était étranglé par un fil de téléphone. D'une main, le Blanc tenait le fil et de l'autre le combiné. Et il parlait au téléphone tout en étranglant Bubba.

— Non, tout va bien. Quel bruit ?... Ah, une table ou quelque chose, je ne sais pas. Écoutez, est-ce que vous pouvez réellement me trouver un ordinateur, pour lire ces journaux et regarder la télévision ? Mais non, ici tout va bien. Ne changez pas de conversation, s'il vous plaît. Vous avez un ordinateur programmé comme ça ? C'est sûr ? Bien. D'accord. Venez, alors, dans... disons...

Remo souleva le géant par le fil pour regarder sa figure.

— Dans trois ou quatre minutes, quoi. Ne vous inquiétez pas de ça,

il n'y a pas de problème ici. Oui, ils sont venus. Nous causons. Ils sont très gentils. C'est ça, quatre minutes.

Remo raccrocha et attendit. Les yeux de Bubba lui sortaient de la tête. Sa figure géante se convulsait. Dice sourit. Très largement. Il portait un chapeau mou blanc, avec une plume rouge, blanc et bleu. Il ôta le chapeau. Dice comprenait qu'il n'était pas poli de garder son chapeau à l'intérieur. Il se dandina d'un pied sur l'autre. Il fit une courbette. Il sourit au vieux jaune.

— J'ai toujours aimé les Chinois, monsieur. Oui, monsieur, j'aime bien les Chinois.

— Je suis coréen, imbécile !

— Oui, monsieur, c'est ça, monsieur, comme les Chinois.

— La Corée n'est pas la Chine. Les Coréens ne sont pas chinois. Les Chinois sont paresseux.

— J'aime tous les Chinois, dit Dice dont les oreilles ne fonctionnaient pas très bien.

Il essayait d'aimer tous ceux qui vivaient dans cette pièce. Il espérait promouvoir la gentillesse comme mode de vie maintenant que Bubba était en train de quitter cette vie. Dice ne voulait exclure aucun groupe de cette gentillesse universelle.

— Les Coréens sont aussi différents que la vertu est différente du péché, déclara Chiun.

— J'aime tous les hommes. Tous frères. Oui, monsieur. Les Coréens et les Chinois, tous pareils, dit Dice d'une voix vibrante de sincérité.

Sur ce, tout devint noir. Il ne vit pas la main bouger et donner une chiquenaude à son épine dorsale, avec juste assez de force pour sectionner tous les nerfs et réflexes moteurs. Il ne vit que des ténèbres et eut la sensation de flotter dans les airs. Et ce fut tout.

Remo regarda le géant dans le fil du téléphone. Il venait d'expirer.

— Vous avez tué cet homme ? demanda Remo. Nous devons en garder un. Je voulais en garder un.

— Je l'ai fait pour rien. Tu devrais être content.

— Si j'avais su que vous alliez tuer le vôtre, j'aurais conservé le mien. Et s'ils n'envoient personne d'autre ? Comment est-ce que nous trouverons la source ? Vous savez bien qu'on ne peut pas savoir qui envoie quelqu'un si les gens sont morts.

— Il m'a traité de Chinois. Pas une fois mais quatre.

— Vous n'aviez qu'à me le dire.

Remo déroula le fil du téléphone qui tomba du cou de Bubba dans une petite averse de sang. Le corps gigantesque s'étala par terre.

— Je ne peux pas parler à ça, se plaignit Remo en essuyant le fil avec un bout de papier. Je ne pourrai plus interroger ça. Vous auriez pu au moins me prévenir.

— Je ne te parlais pas. Comment voulais-tu que je fasse ?

— Maintenant, nous avons deux cadavres.

— Je ne fais pas le ménage.

— Vous en avez tué un.

— Je ne fais pas le ménage, répéta Chiun.

— On tue, on nettoie, dit Remo. Je ne vais pas cavalier partout pour ramasser des cadavres derrière vous.

— Bien sûr que non. Pourquoi faire preuve de respect ? Moque-toi de tout ce qu'on t'a enseigné. Ignore les traditions plus vieilles que ton pays de trente siècles. Je serais choqué si tu manifestais du respect, après toutes ces années.

— Respect mon cul. Un marché est un marché. Notre marché, c'est que je ne ramasse pas vos cadavres et vous ne ramassez pas les miens.

Chiun retourna à la fenêtre en tournant le dos à Remo.

— Si je comprends bien, vous recommencez à ne plus me parler, grogna Remo.

Il n'obtint pas de réponse. Il chercha où il pourrait entreposer les cadavres. La bonne femme allait bientôt arriver pour lui dire comment lire les journaux par ordinateur.

Dans le couloir, il trouva un grand chariot à détritrus, y tassa les deux morts et les recouvrit avec des tas de règlements de l'université qu'on avait entassés sur son bureau. Il rangea la table cassée dans un placard et jeta les morceaux de la lampe sur le chariot, pour que ça ait encore plus l'air d'une poubelle roulante, puis il le poussa dans un coin.

— Merci de votre aide, dit-il à Chiun.

— Il n'y a pas de quoi, répondit Chiun avec un sourire de bienheureux.

Remo vit arriver l'administratrice, qui fut soulagée de le voir en vie.

— Je vous écoute, lui dit Remo, qui lui était pressé.

Elle lui expliqua que MUT avait mis au point un programme d'ordinateur pour mesurer les normes d'exactitude des médias américains. L'ordinateur lisait et analysait puis il donnait un résumé et des exemples d'aberration des articles.

— Aberration ? répéta Remo.

— Quand un article s'écarte de la norme exacte habituelle.

— Ah bien. Bon, continuez le bon boulot. Je vais être absent quelques heures. Il y a une grande pile de journaux dans mon bureau, pour commencer. Il y a aussi dans ce bureau une très désagréable personne. Ne l'appellez pas Chinois.

— Votre collègue ?

— Oui.

— Nous avons déjà fait connaissance ce matin. Je n'aime pas dire cela, professeur, mais... Je sais que ce n'est pas à moi de le dire,

mais... eh bien...

— Eh bien quoi ?

— Est-ce que vous ne pourriez pas être un peu plus respectueux ? Il a tant fait pour vous !

— Ah oui, vous avez sûrement fait sa connaissance. Mais est-ce qu'il vous a expliqué ce qu'il a fait pour moi ?

— Ce devait être merveilleusement gentil. Il est si délicieux, j'en mourrais. Nous l'adorons tous.

— Ben tiens ! Il sait embobiner tout le monde.

— Et il n'est pas du tout désagréable. Il a tant souffert, pour que vous soyez élevé correctement. Alors nous serions tous très heureux, si vous pouviez le traiter avec plus de respect.

— J'aimerais faire une biopsie de votre cerveau, maugréa Remo.

C'était un bel après-midi de printemps et comme ce qui poussait Remo avait l'air d'un chariot d'ordures, personne ne l'inquiéta ni même le remarqua. Il le poussa le long de Memorial Drive jusqu'à ce qu'il découvre un charmant petit square ombragé où il abandonna le chariot avec les cadavres et retourna au laboratoire. Le programme de l'ordinateur était déjà en route.

L'administratrice avait obtenu des studios six mois de journaux télévisés magnétoscopés, le nom de la MUT étant magique à Boston. Elle montra à Remo comment les étudier.

Puis elle apporta à Chiun une légère infusion de ginseng. C'était une femme dodue d'un certain âge et elle roucoulait chaque fois qu'elle s'approchait de Chiun. Remo réclama un verre d'eau. Elle lui répliqua qu'elle n'était pas là pour servir des rafraîchissements.

— Nous rendons de petits services aux personnes exceptionnellement charmantes. Ou aux gens qui traitent avec respect les personnes qui méritent le respect.

— Une femme gracieuse a parlé, susurra Chiun.

Remo n'avait pas envie d'eau, d'ailleurs.

La première imprimante sur l'aberration dans les médias bostoniens concernait la télévision : « Les journalistes de la télévision s'imaginent apparemment qu'ils sont eux-mêmes l'actualité. » Remo appuya sur le bouton du scanner. Il vit la figure de Deborah Potter, qui annonçait la grossesse de Deborah Potter. Elle l'annonçait à son mari, Paul Potter, coprésentateur du journal. Ce jour-là, la principale nouvelle de Boston était ce que Paul Potter pensait de la conception.

Ensuite, Remo trouva un sujet qui l'intéressait ; il était question de pétrole. Il y avait un débat sur le Moyen-Orient. Trois journalistes animaient ce débat entre deux personnes qui étaient d'accord sur tout. Tout le monde était d'accord. Les journalistes se disaient mutuellement qu'ils avaient du génie. Quelqu'un disait que l'Égypte était en Europe. Personne ne le contredisait.

Le *Blade* était encore plus déroutant que la télévision. Il y avait de nombreux articles sur le pétrole. L'un d'eux disait que l'Amérique devait davantage accéder aux exigences arabes à cause du pétrole arabe. Il y avait de nombreux papiers sur le prix exorbitant réclamé à l'Amérique pour son pétrole, parce que les Arabes avaient été offensés.

Il y avait une série de cinq articles sur l'injustice de l'Amérique, qui prétendait que l'embargo des Arabes sur le pétrole était du chantage. Les articles étaient signés Melody Wakefield. Le *Blade* les jugeait « explosifs », révélant « ce que certaines gens ne veulent pas que vous sachiez sur le Moyen-Orient ». On laissait entendre que des forces occultes considérables luttait contre la courageuse vérité de Melody Wakefield.

Remo renonça et appela l'administratrice, qui était retournée à son bureau.

— Je ne peux pas obtenir ce que je veux de ce truc, les médias ne sont que de l'aberration.

— Pas du tout, répondit-elle. Ce n'est qu'une impression. L'ordinateur ne vous donne que les mauvais exemples, pas les bons.

— Pour avoir les bons, il faudrait combien de temps ? Une minute ?

— Vous ne pouvez pas comprendre, monsieur. Tout homme capable de traiter un vieux monsieur aussi charmant, aussi doux, avec une telle ingratitude dépravée n'est pas digne de juger des médias de notre ville.

— Qui ? demanda Remo. Qui ai-je mal traité ?

Chiun s'éclaircit délicatement la gorge à l'arrière-plan, sourit et but une gorgée de ginseng.

Bradford Wakefield III attendait un coup de téléphone lui apprenant que tout avait été fait au sujet des deux nouveaux savants de MUT. Pour la quinzième fois, il regarda sa montre. Il était quatre heures de l'après-midi et toujours rien. Il sortit sur sa terrasse pour contempler la côte rocheuse autour de Mamtasket. Il marcha de long en large, de plus en plus nerveusement, jusqu'à quatre heures et demie.

Depuis plus d'une heure, son journal essayait de le joindre, mais ce n'était pas le coup de fil qu'il attendait. Le journal rappela encore une fois. Et quand Bradford ordonna à son valet de chambre de dire au journal de ne plus l'embêter, le valet répondit que c'était au sujet d'un double assassinat.

— Quoi ? cria Wakefield. Donnez-moi cet appareil !

Le rédacteur en chef lui annonça qu'il y avait eu un crime racial près de la MUT. On avait trouvé deux Noirs assassinés, fourrés dans un chariot à ordures et abandonnés dans un square de Memorial Drive.

— Est-ce que l'un d'eux... est-ce que l'un d'eux, bredouilla Bradford, la gorge serrée, les genoux tremblants, avait de très grandes mains ?

— Oui. Il a été identifié. C'est l'activiste des droits civiques qui ne voulait que la liberté pour son peuple. Bubba. Nous l'avons aidé à sortir de la prison de l'opresseur raciste.

Bradford eut un vertige. Il ne s'était pas senti aussi faible depuis le jour où un juif, un catholique et un homme de l'Ohio étaient venus s'installer à Mamtasket. Le juif ne le gênait pas ; il était discret et pouvait être ignoré. Le catholique était un gros industriel appelé « le rapace de Wall Street », donc Bradford et lui avaient un point commun. Mais la famille de l'Ohio riait fort, chantait des chansons dehors, mangeait des hot-dogs dans la rue, assistait à des matchs de football et la plus jeune fille avait sur la poitrine de ces gros machins du Middle-West qu'on appelle des seins. Aucune Wakefield n'en avait. Elles avaient une poitrine correcte de Nouvelle-Angleterre. Des œufs sur le plat.

Bradford raccrocha au nez de son rédacteur en chef et se traîna jusque dans son bureau où il téléphona à la seule personne à qui il avait horreur d'apprendre une mauvaise nouvelle.

— Bonjour, dit Ami au bout du fil.

— La première tentative contre les deux nouveaux savants a échoué, dit Wakefield.

— Parfait, répliqua gaiement Ami.

— Vous n'êtes pas ennuyé ?

— Mais non.

— Mais je croyais que vous ne permettiez pas l'échec.

— Pas du tout. Comme je serais naïf d'exiger la perfection. C'est si peu réaliste.

— Alors vous avez un plan conjoncturel en réserve ?

— Naturellement.

C'était ce qu'Ami avait de merveilleux. Jamais il ne cédait à la panique. Et il avait toujours immédiatement des solutions et des instructions.

— Tout d'abord, vous allez tout découvrir sur la mort de vos deux collaborateurs. Ensuite, vous prendrez votre bateau et naviguerez vers le nord jusqu'au large de Kennebunkport, dans le Maine. Et vous y attendrez.

— Nous n'allons pas tuer ces deux-là ?

— Nous allons suivre les instructions, Bradford.

— Oui, Ami, murmura Bradford Wakefield III.

Les articles dans son journal, sur la mort des deux Noirs, achevèrent de démoraliser Bradford et de délabrer son estomac. Les deux hommes trouvés dans le chariot à ordures ne pouvaient pas avoir

été tués par des moyens humains, disait le médecin légiste. C'était trop précis pour des mains humaines. Le colosse avait été étranglé, ce qui supposait une force surhumaine, qui n'aurait rien été à côté de la force nécessaire pour maintenir l'homme en place afin de l'étrangler. La conclusion : tué par quelque chose qui fonctionnait comme un appareil de levage surpuissant combiné avec une moissonneuse-lieuse.

Le plus petit avait été tué par un coup si précis, si concentré qu'il aurait fait pâlir d'envie un chirurgien. Aucun assassin humain ne pouvait être aussi précis. Conclusion : mort par forces inconnues.

Bradford Wakefield était mouillé au large des côtes du Maine depuis deux jours quand un petit chalutier s'approcha de son yacht. Un homme d'à peine plus d'un mètre cinquante-cinq monta à bord. Il portait un costume d'été trois-pièces et des lunettes cerclées de fer. Il ne souriait pas. Il ne tendit pas non plus sa main droite à serrer.

Il s'appelait Merton et il ne donna pas son nom de famille. Il avait l'accent britannique et paraissait savoir tout ce qu'il y avait à savoir sur Bradford Wakefield III, sur sa santé et, surtout, sur ses rapports avec Ami. Merton avait l'air d'un robot, au point que son fils lui avait un jour demandé :

— Est-ce que vous êtes mon véritable père, Père ?

— Oui, mon fils. Pourquoi cette question ?

— Parce que, Père, j'ai appris au cours de biologie que pendant la copulation les gens poussent des cris de joie et secrètent des liquides corporels.

— C'est exact.

— Je ne puis vous imaginer ainsi, Père.

— Ah, fit Merton en essayant de se rappeler la nuit où il avait copulé avec sa femme, Lady Wissex.

Il essaya de se souvenir si elle transpirait. Il ne le pensait pas. Mais on ne pense pas à ces choses dans un moment pareil. Lord Wissex avait simplement songé à compléter son orgasme et à se retirer de Lady Wissex. En apprenant qu'elle avait conçu, il lui fit porter un petit seau de jardin en argent avec ce mot : « Bravo. Vous avez fait votre devoir et moi le mien. Nous n'aurons plus besoin de subir cela. »

Son fils lui avait également dit une fois :

— Je me demande, Père, comment vous avez fait pour redorer le blason familial.

— Je travaille, mon garçon.

— Vous travaillez, Père ?

— Je fais ce que notre famille a fait pour mériter son titre.

— Mais, Père, elle assassinait des catholiques pour le roi Henry.

— C'est cela.

— Vous tuez des catholiques, Père ? Pour le gouvernement ?

— Non, voyons. Nous ne professons plus ce genre de préjugé religieux. Et nous ne sommes pas de stupides fonctionnaires. Non, il s'est trouvé quelqu'un qui sait apprécier ma juste valeur. Pas britannique mais assez convenable.

— Est-il possible d'être convenable sans être, britannique, Père ?

— Peut-être. Jamais vu le bougre mais je lui crois l'âme royale. À vrai dire, il paraît américain, dit Lord Wissex.

Ainsi, Merton Lord Wissex se trouvait à présent à bord du yacht de l'Américain, au large des côtes du Maine, et sa nature glaciale troublait l'Américain. Lequel, bien entendu, ne savait pas que Merton était un lord. Cela n'aurait d'ailleurs rien changé. Lord Wissex n'avait pas l'intention de fréquenter longtemps le bougre.

— Est-ce là toute l'information que vous ayez sur ces deux agents ? demanda Merton.

— Tout ? Vous avez pris quatre pages de notes, protesta Wakefield.

— Certes. Je me demande si je pourrais vous importuner en vous demandant une tasse de thé.

— Mais comment donc !

Wakefield détestait cet individu ; cette haine était soudaine et l'étonnait. Il finit par comprendre que ce Merton avait le toupet de se montrer condescendant. Comment osait-on être condescendant avec un Wakefield ? C'était un Wakefield qui devait condescendre.

Un des stewards apporta le thé.

— Vous ne prenez pas de thé, observa le Britannique.

— Bien sûr que si, je prends toujours le thé. J'ai les meilleurs thés du monde, introuvables ailleurs. Meilleurs qu'en Angleterre.

— Comme c'est bien, dit Merton.

— Il y a longtemps que vous connaissez Ami ? demanda Bradford.

— Tout dépend de ce que l'on appelle longtemps.

— Je considère qu'une heure c'est long en compagnie d'une personne condescendante. Vous savez, je vous ai donné énormément de renseignements. Je ne vois pas comment vous pouvez les juger insuffisants.

— Hum, fit Merton.

— Citez-moi une question à laquelle je n'ai pas répondu.

— Comment vos hommes ont-ils été tués ?

— Je vous l'ai dit.

— Non. Vous avez simplement décrit le résultat en détail. Mais vous ne savez pas ce qui les a tués. Ni comment.

— Ces deux faux savants.

— Cela me paraît dépasser les compétences d'un savant, quoi ?

— Ils ne sont pas des savants. Ils doivent être les agents de quelqu'un.

— C'est évident.

— Alors ils sont les assassins.

— Mais comment, M^r Wakefield ? Comment ?

— Efficacement, tiens. Si Ami m'envoyait davantage d'agents, au lieu d'un type qui manifestement n'en est pas un, je ferais vite éliminer ces deux savants. Écoutez, Merton, jusqu'à présent, j'ai dirigé cette opération à la perfection. Et je n'aime pas que vous veniez ici en inquisiteur faire des rapports.

— Pourquoi êtes-vous si sûr que je ne suis pas un agent, comme vous dites ?

— Regardez-vous ! Plus maigre qu'une tige.

Bradford but une gorgée de thé ; il le trouva un peu trop sucré. Si sucré qu'il lui brûlait la gorge.

— Pourquoi ne buvez-vous pas ? demanda-t-il.

— Parce que le thé est empoisonné. J'ai empoisonné toute la théière.

— Ridicule. Je ne vous ai pas vu vous approcher de la théière.

— C'est exact. Vous n'êtes pas censé me voir approcher de la théière, mon vieux, parce que si vous me voyiez vous ne boiriez peut-être pas le thé et alors je serais dans la pénible obligation de vous trancher la gorge. Je préfère réduire la violence au minimum.

— Vous ne pourriez pas être aussi détendu si vous m'aviez empoisonné, répliqua Wakefield. Moi, je pourrais, mais pas vous.

Ce jour-là à bord du yacht le soleil se couchait de bonne heure. La nuit tombait sur les yeux de Bradford. Il avait le bout des doigts engourdi. La brûlure lui déchirait la gorge. Son estomac faisait de curieuses cabrioles. Mais il n'entendait pas montrer à cette demi-portion d'Anglais à quel point il souffrait. Il ne cesserait pas de sourire pendant l'épreuve. Et puis une idée lui vint, la dernière grande idée Wakefield.

— Vous ne gagnerez jamais, vous savez. Ils battent tout le monde, chuchota-t-il à la demi-portion, et il sourit.

— Le bluff ne vous va pas.

— Personne ne peut les battre. Je regrette simplement de ne plus être là pour les voir vous remettre à votre place, foutue demi-portion british.

Lord Wissex regarda expirer le gros Américain, puis il vida la théière par-dessus bord, installa le cadavre dans une chaise longue, et lava lui-même les tasses. Il noua la cravate du type, monta sur la passerelle du yacht, bavarda aimablement de marées avec le capitaine, passa derrière lui pendant qu'il lui montrait le sextant, lui brisa la nuque d'un coup de karaté, brisa la nuque du second avec un coup semblable, redressa son propre nœud de cravate, quitta la passerelle, débarqua du yacht Wakefield, rembarqua sur le chalutier, retourna à terre, empoisonna le capitaine du chalutier avec un verre de stout

corsé pour éviter toute identification, téléphona à Ami pour avertir des ennuis possibles, retourna à la pension de famille, s'assit enfin pour écrire à son fils une longue lettre sur les bonnes manières.

CHAPITRE V

Sur la route de montagne divisant l'île de St. Maartens, aux Antilles, Peter John n'arrivait pas à faire démarrer sa voiture. Peter John était un brave homme et il prit ce petit inconvénient avec un calme joyeux. Mais dans la journée, parce qu'il ne pouvait pas démarrer, le président des États-Unis allait devoir prendre une des plus épouvantables décisions de sa vie et faire ce qu'il avait juré qu'un président des États-Unis ne ferait plus jamais.

Et parce que Peter John ne pouvait pas démarrer, des assassins envahiraient la petite île et une puce informatique continuerait d'avancer vers sa plus grande entreprise de profit même si cela signifiait la fin du monde civilisé.

— Betty, vilaine fille, démarre, voyons, comme une grande, dit Peter John à sa voiture.

Il parlait à son automobile comme à ses animaux. Personne ne pourrait jamais lui prouver que les machines n'ont pas d'âme. Mais ce matin Betty était récalcitrante et n'obéissait pas. Peter John descendit du break et souleva le capot. Il y avait une substance savonneuse sur le carburateur. Ça n'avait pas d'odeur. Il la toucha ; c'était comme de la cire. Mais ça s'émiettait. Le bout de ses doigts piquait un peu et il remarqua que leur couleur rose foncé pâlisait.

Peter John était noir et pensait que Dieu l'avait créé noir pour que le soleil puisse le caresser sans lui faire de mal. Peter John ne hurlait pas d'orgueil dans sa négritude, il ne manifestait pas pour imposer sa négritude, il voulait simplement rester noir jusqu'à la fin de ses jours parce qu'il était comme ça. Et il ne voulait pas que cette substance cireuse le fasse blanchir.

Alors il téléphona immédiatement pour prendre rendez-vous avec le médecin de Marigot, dans la partie française de l'île, et se dit qu'il prendrait la Chevrolet de son ami pour y aller. Mais la Chevrolet ne démarra pas davantage que Betty et avait aussi de cette chose blanche dans le carburateur, de même que la Peugeot d'un autre copain. Peter John téléphona à la compagnie des cars mais n'obtint pas de réponse, alors il décida de descendre à Marigot en stop. Mais, ce matin, il n'y avait pas de voiture sur la route et il dut faire le chemin à pied.

Il passa devant le vaste complexe des Laboratoires Purescence, vit quelques voitures mais toutes en panne, avec cette substance blanche qui se déversait du réservoir. Peter John était maintenant couvert de petites taches blanches, là où il avait été éclaboussé, qui piquaient et

démangeaient, mais pas trop, un peu comme des piqûres de moustiques.

Le médecin était un Hollandais qui avait épousé une Française et s'était établi dans la moitié française de l'île. Il soignait toute la famille de Peter John.

— Excusez-moi, docteur, lui dit Peter John après sa longue marche, mais un drôle de truc a attaqué ma voiture et m'attaque aussi.

Il indiqua les douloureuses petites taches blanches sur sa belle peau noire.

— Qu'est-ce que ça a fait à votre voiture ? demanda le médecin.

— Ma foi, y avait de l'essence dedans et puis voilà que maintenant il y a cette substance cireuse qui brûle.

— Dans le réservoir ?

— Ça brûle ma peau.

— Oui, mais est-ce que ça a causé des dégâts irrémediables à votre voiture ? Je vous demande ça, parce qu'il y a longtemps que j'ai l'œil sur votre break Ford. Oui, je l'avoue, il me plaît beaucoup. Vous en voudriez combien ?

— Je suis venu pour me faire guérir la peau.

— C'est vrai. Prenez deux aspirines et revenez me voir si ça ne va pas mieux, dit le médecin et, soudain, il regarda Peter John d'un air horrifié, resta bouche bée, et s'écria : Oh non !

— Quoi ? Qu'est-ce que j'ai, docteur ?

— Si votre voiture a été attaquée par cette chose, d'autres l'ont peut-être été aussi.

— Oui. J'en ai vues.

— J'espère que nous n'arriverons pas trop tard, gémit le médecin et il s'élança hors de son cabinet, suivi par Peter John.

Il dévala la pente, sauta par-dessus une clôture, tomba, se blessa les genoux mais reprit sa course. Enfin, le souffle court, il s'arrêta devant un petit bâtiment et ouvrit fébrilement la porte. À l'intérieur, une belle Peugeot grise lustrée était garée sur le ciment immaculé, les chromes étincelants, les pneus bien noirs.

Le médecin se précipita au volant et tourna la clef de contact. Le moteur hoqueta, se reprit et tourna rond. Le médecin éclata de rire, des larmes de joie aux yeux.

— Je suis heureux pour vous, dit Peter John.

— Vous voulez que je vous dépose quelque part ?

— Je voudrais que ma peau soit guérie.

Mais Peter John monta et le médecin fit un long détour pour lui montrer comme sa voiture marchait bien. La route passait par le port de Peterburg, où se trouvaient de gigantesques citernes de carburant. À St. Maartens, tout marchait à l'essence, même les centrales électriques.

Mais comme ils s'approchaient des immenses citernes, il se produisit une chose bizarre. Dans un monstrueux gargouillement, le couvercle des réservoirs se souleva sur un bouillonnement de mousse formé par la substance cireuse blanche. Il y en avait des tonnes, qui poussaient, soulevaient, se déversaient comme le sucre glace sur un gâteau d'anniversaire.

Lentement, les lumières de Peterburg baissèrent. Des fenêtres s'ouvrirent quand la climatisation cessa. Des gens se précipitèrent dans les rues, cherchant quelqu'un à rendre responsable de la panne d'électricité.

Et la voiture du médecin s'arrêta. Tout autour d'eux, d'autres en faisaient autant. La radio et la télévision se turent. Soudain, le silence tomba sur l'île. Un criquet se fit entendre dans la végétation luxuriante ; au loin sur une colline, une vache beugla.

— C'est effroyable, dit le médecin.

— C'est assez beau, murmura Peter John.

À Peterburg, un fonctionnaire américain était au téléphone et décrivait ce qui se passait à quelqu'un aux États-Unis.

— Partout où il y a de l'essence ou du pétrole, ça se change en cire... Non, ce n'est pas chimique, je ne crois pas. Ce serait plutôt une espèce de bactérie qu'ils fabriquent ici, ou quelque chose, je ne sais pas. Les bateaux mouillés dans la rade ont de la lumière... Oui, je peux vous en obtenir tant que vous voudrez mais comment lui faire quitter l'île ? La moitié des avions sont retenus au sol. Leurs réservoirs sont de la cire. Bon Dieu, je ne sais pas ce que c'est que cette merde...

En attendant qu'on le rappelle, il remarqua que le combiné semblait ramollir dans sa main. L'empreinte de son pouce s'était gravée dans le plastique blanc. Il se souvint que le plastique était à base de pétrole.

Le rappel fut presque immédiat. Oui, ses supérieurs du ministère du Commerce étaient intéressés par la substance et ils en voulaient cinq tonnes.

— Cinq tonnes ! s'exclama le fonctionnaire. Pourquoi cinq tonnes pour faire des analyses ?

— Tout le monde en veut. La Défense, l'Agriculture, la CIA, tout le monde.

— Pas moyen. Je ne peux pas vous envoyer cinq tonnes.

— Combien, alors ?

— Un bidon.

— Bon. Nous vous envoyons un avion.

Le premier appareil venu chercher la substance ne put redécoller. Le deuxième fut entièrement recouvert d'une fine gaze pour éviter que quelque chose, dans l'air, ne pénètre jusqu'au carburant. Il commit

malheureusement l'erreur de décoller dans un vent de terre. Quand il atteignit une altitude de sept mille pieds les moteurs s'arrêtèrent et les contrôles se changèrent en bouillie. Les clients du *Mullet Bay Hôtel* se massaient sur les vérandas, pour regarder ça. Un autre appareil décolla et finit par tomber à la mer, à sept milles au large.

Finalement, le fonctionnaire enveloppa tout un tas de substance blanche cireuse dans un gros sac de toile serrée et fit le tour de tous les hangars de l'aéroport, cherchant des avions qui n'auraient pas été touchés. Deux hangars étaient situés au pied d'une hauteur, à contrevent, les fenêtres et les portes bien fermées. Il y avait là des appareils en état de marche. Le fonctionnaire attendit que le vent vienne du large et il dit au pilote de décoller face au vent.

Le sac de toile arriva le jour même à Washington et, dans la soirée, on annonça au président des États-Unis que la civilisation telle qu'on la connaissait était en danger.

— Ma foi, dit-il avec un charmant pétilllement dans les yeux, ce n'est certainement pas un problème. Mais, d'un autre côté, nous avons affronté des problèmes comme ça et nous avons gagné. Ça demande du cran, de la volonté de travailler et, ma foi, de la bonne vieille confiance, je suppose.

Ses paroles firent monter quelques douces larmes aux yeux de son conseil des ministres, et des boules dans quelques gorges. Les ministres songeaient aux temps difficiles dont on s'était sorti grâce au dur travail et à la foi. Ils étaient tous de Californie et savaient ce qu'étaient les importantes traditions. C'était parce que les leurs étaient toutes fraîches, aucune n'allant plus loin que le mois de juin dernier. Pour ce qui est des traditions fraîches, rien ne vaut la Californie.

— Excusez-moi, monsieur le Président, dit le savant qui faisait son exposé. Vous n'avez pas encore affronté une fin de la civilisation comme celle-ci.

— Allons donc, que si, voyons. Vous n'y êtes pas, mon vieux. Nous l'avons déjà affrontée et nous avons gagné.

On applaudit. Le ministre de la Défense déclara qu'il n'avait jamais assisté à quelque chose d'aussi beau. Le ministre de l'Intérieur affirma qu'il n'avait pas été aussi ému depuis le jour où il avait vu les grands et magnifiques bâtiments d'une usine à papier construits là où une forêt avait gâché le paysage.

Le président des États-Unis remercia tout le monde. Mais le savant resta sur ses positions.

— J'ai peur de ne pas avoir été assez clair. Ce n'est pas une bataille mettant à l'épreuve la volonté des hommes. C'est un cataclysme. C'est une avalanche qui va nous engloutir tous.

— J'ai tourné dans un film d'avalanche, une fois, dit le Président. Je me souviens que nous nous cachions dans une cabane en rondins.

C'était avec Vera Ralston. Nous tombions amoureux de la cabane et puis en sortant, je traquais l'homme qui avait provoqué l'avalanche. Je lui ai flanqué mon poing dans le nez et tout a été dit.

Mais le savant continuait de parler :

— Je répète que nous sommes en grand danger de perdre toutes les réserves de pétrole du monde.

— Impossible, protesta le ministre de la Défense. Tout est sous terre.

Le savant soupira. Il avait une petite bouteille de substance blanche et un autre flacon qui paraissait vide. Un troisième, hermétiquement fermé, était plein de pétrole brut.

— Il y a là-dedans des bactéries anaérobiques, expliqua-t-il en montrant le flacon apparemment vide. Anaérobique veut dire qu'elles peuvent fonctionner sans air. C'est pourquoi, si elles sont introduites dans n'importe quel système pétrolier, elles peuvent passer complètement au travers parce qu'elles n'ont pas besoin d'air pour se reproduire et survivre. Ainsi, elles peuvent consommer tout le pétrole des nappes souterraines une fois qu'elles y ont été introduites.

— Mais qui les introduirait ? demanda le ministre de la Défense.

— L'air lui-même, si elles n'ont pas à aller trop loin, répondit le savant. Heureusement, elles semblent ne pouvoir être transportées que sur des distances relativement courtes. Les navires au large de St. Maartens n'ont pas de problèmes, alors cela signifie que les bactéries n'ont pas été transportées jusque-là.

— Un bon coup de poing dans le nez, dit le Président.

— Pardon, monsieur le Président ?

— Je lui ai flanqué mon poing dans le nez et ensuite nous vivions tous heureux.

— Il s'agit de bactéries, monsieur le Président. On ne peut pas leur flanquer un coup de poing dans le nez.

— Si nous pouvions, tout irait mieux, je vous le dis.

— Oui. C'est vrai. Mais nous ne pouvons pas.

— Eh bon, hélas ! C'était le bon temps.

— Il ne restera plus de pétrole du tout sur la planète, insista désespérément le savant. Pas de pétrole, pas d'essence. Pas de plastiques à base de pétrole. Rien.

— Ce sera peut-être simplement la fin du gaspillage de pétrole, hasarda le Président.

— Non, monsieur le Président, déclara le savant. Ce sera la fin du moteur à combustion interne, ce qui veut dire la fin de l'industrie. Il n'y aura plus de voitures marchant à l'essence, à moins de trouver un produit de synthèse qui reviendrait bien plus cher. Pouvez-vous concevoir de l'essence à deux ou trois dollars le litre ? Et encore, à condition que cette bactérie n'attaque pas également les carburants

synthétiques.

— Ah, fit le Président. La fin de l'ère industrielle.

— Nous reviendrons au cheval et à la charrue. Peut-être à l'âge des cavernes.

Le savant dévissa les bouchons du flacon apparemment vide et de la petite fiole de brut. Il pencha le goulot du premier sur l'autre. Le pétrole devint aussitôt brumeux, puis il bouillonna et se changea en cire.

— Vous venez de voir la bactérie à reproduction accélérée. Elle consomme le pétrole. Un flacon jeté dans un puits et en quelques minutes elle se reproduira si rapidement qu'en quelques heures elle aura consommé toute la nappe souterraine. Et elle peut faire cela sans air parce qu'elle est anaérobie.

— Qu'est-ce que c'est que le truc blanc ? Nous pourrions peut-être vendre ça, dit le ministre de la Défense, toujours soucieux des deniers publics.

— La substance blanche c'est les bactéries mortes. Comme le pus humain, dit le savant. Vous m'excuserez d'être un peu vague, parce que ce n'est pas ma spécialité. J'ai été consulté en dernier recours.

— Eh bien, trouvons des spécialistes, dit le Président. Sans plus attendre.

— Justement, monsieur le Président, ça fait partie du cataclysme. Nous ne pouvons joindre personne dans cette discipline particulière, sinon je ne serais pas ici. Mais je ne saurais trop insister sur la gravité de la situation. Avec suffisamment de pétrole pour se nourrir, cette bactérie risque de proliférer jusqu'à ce qu'elle soit aussi gigantesque que les Rocheuses. C'est affolant.

— Nous sommes capables de nous débrouiller avec les Rocheuses. On les transformera en parking pour Los Angeles. LA manque de parking, dit le ministre de l'Intérieur.

— Pourquoi n'y a-t-il pas de savants dans cette discipline ? demanda le Président sans faire attention au ministre de l'Intérieur.

Il aimait bien ignorer le ministre de l'Intérieur. Il aurait aimé que la presse l'ignore aussi.

— J'ai découvert avec horreur, quand j'ai essayé de trouver un peu d'aide, qu'ils ont tous disparu. Tous les experts de ce domaine ont été d'abord attiré à la MUT et ensuite ils ont été tués ou embauchés je ne sais où. En un mot, monsieur le Président, nous affrontons une épidémie, une épidémie du pétrole, sans aucun médecin pour la combattre.

— Vous voulez dire que toutes les réserves de pétrole du monde sont menacées ?

— Précisément.

— Je crois que quelqu'un a projeté tout ça, dit le Président. Je crois

que ceux qui ont supprimé tous les experts dans ce domaine ont fabriqué ce truc invisible qui devient ce machin blanc. Voilà ce que je crois.

— Je crois que vous avez raison, monsieur le Président, dit le savant et tous les ministres approuvèrent.

— Bon, dit le ministre de la Défense. Maintenant que cette question est réglée, passons à la suite de l'ordre du jour.

— Restons avec celle-là un moment, dit le Président avec lassitude. D'où est venue cette bactérie, d'abord ? Pourquoi a-t-elle été créée ?

— Pour nettoyer les marées noires.

— Pourquoi est-ce qu'on voudrait nettoyer les marées noires ? demanda le ministre de l'Intérieur.

— Pour protéger les océans et les créatures marines, répondit le Président.

— Ah, des écologistes. Je savais qu'ils nous causeraient des ennuis. Qu'est-ce qu'un écologiste a jamais produit ?

Le Président poussa un nouveau soupir. Mieux que personne, autour de cette table, il comprenait le problème. La bactérie avait été créée dans un but. Ceux qui étaient capables d'arrêter sa prolifération avaient été éliminés. Ça faisait partie du complot. Et maintenant, la civilisation risquait de tomber à l'âge du bronze si l'on n'arrêtait pas cette force maligne, quelle qu'elle soit. Il comprenait qu'il allait être obligé d'employer une force dont il avait dit qu'il ne se servirait jamais.

Il alla dans sa chambre et ouvrit le tiroir supérieur de la commode. C'était ce que tout président sortant montrait au nouveau. Il se rappelait ce que son prédécesseur avait dit, en lui montrant le tiroir :

— On ne peut les contrôler. On ne peut que suggérer. Ils ne feront pas tout ce que vous suggérez.

— Comment le savez-vous ? demanda le nouveau Président.

— Vous êtes encore en vie, n'est-ce pas ? répliqua l'ancien. Et j'ai été battu aux élections, n'est-ce pas ?

— Je ne m'en servirai jamais, affirma le nouveau Président.

Et il parlait sincèrement. Sur le moment.

Il prit le téléphone rouge. La bactérie devait être supprimée. Les gens qui la manipulaient devaient être supprimés. Il ne servait à rien de s'inquiéter de la sainteté de la Constitution, parce que si la bactérie était lâchée sur le monde, il n'y aurait plus de Constitution. Plus d'Amérique. Il devait avoir recours à l'agence secrète qu'il avait juré de ne jamais utiliser.

Au bout du fil, une voix acide, citronnée, lui répondit.

— Oui, monsieur le Président.

— La civilisation a un problème. C'est assez soudain mais il n'y a personne d'autre vers qui nous tourner. Cela doit être arrêté.

— Si vous parlez de la bactérie à reproduction rapide, nous nous en occupons déjà, répondit la voix acidulée.

— Alors vous êtes au courant des savants disparus de la MUT et du fait qu'il n'y a plus personne pour nous aider ?

— Nous avons déjà des hommes à la MUT.

— Vous devez donc savoir de quoi il retourne, bon Dieu. Quel but peut-on avoir en supprimant toutes les réserves de pétrole du monde ?

— Nous ne le savons pas encore. Mais nous sommes à peu près certains que c'est le but recherché. Et cette personne, quelle qu'elle soit, a éliminé les spécialistes scientifiques du pétrole pour supprimer toutes nos défenses avant même que nous ayons le temps de les déployer.

— Combien d'hommes avez-vous sur cette affaire ?

— Un homme. Et son entraîneur.

— Un homme ? Un seul ? Mais qu'est-ce que c'est que cette opération que vous dirigez ? Le monde se trouve face à la catastrophe et vous avez un homme et un entraîneur là-dessus ?

— C'est un homme très spécial, répondit la voix citronnée.

— Est-ce qu'il suffira ? demanda le Président avec inquiétude.

— S'il ne suffit pas, rien d'autre ne pourra suffire.

— Alors espérons, marmonna le Président.

Après avoir raccroché, dans son bureau du sanatorium de Folcroft à Rye, dans l'État de New York, le Dr Harold Smith murmura dans un soupir :

— Oui, espérons, nous ne pouvons qu'espérer.

CHAPITRE VI

Chiun surveillait les porteurs qui faisaient passer quatorze malles-cabine laquées par la porte de la suite du *Copley Plaza Hôtel*. Remo était content que Chiun ait des porteurs sinon il l'aurait obligé à se coltiner les malles. Lui ou quelque passant. Remo avait vu Chiun persuader des femmes et des enfants de porter les grandes malles-cabine du Maître de Sinanju.

— Nous avons un avion à midi, pour Anguila, dit Remo. Ensuite, nous irons par bateau à St. Maartens. Smith vient de me téléphoner. C'est là qu'ils fabriquent cette espèce de microbe.

Dans le hall de l'hôtel, un homme en costume trois-pièces, portant monocle, demanda à Remo, avec un accent britannique à couper au couteau, si par hasard il était un professeur à la MUT. Et est-ce que, par hasard, il travaillerait avec un Oriental ? Et faisait-il, par hasard, autorité sur les bactéries, la bactérie à reproduction accélérée qui consommait le pétrole ?

— C'était hier, répondit Remo. Nous savons maintenant où se trouve votre quartier général, alors nous n'avons plus besoin de vous pour mettre la main sur votre patron. De l'air et rentrez chez vous.

— Je vous demande pardon ?

— J'ai un avion à prendre. Je suis trop occupé pour vous tuer. Vous allez tenter de me tuer, pas vrai ?

— Quelle impertinence ! dit le Britannique.

Quatorze malles-cabines surgissent en caravane de l'issue de secours, précédées par Chiun en kimono doré.

— Ah, votre collègue !

— Dites donc, Chiun, ce gars veut nous tuer mais nous avons un avion à prendre.

— Encore un amateur, marmonna Chiun avec dédain.

À ce moment, comme jamais encore dans sa vie, Merton Lord Wissex sentit la douleur cuisante de l'insulte.

— Je vous demande pardon. Ma famille remonte à Henry VIII.

Remo sourit d'un air indulgent.

— C'est très bien.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Chiun.

— Il dit qu'il appartient à une maison récente.

— Récente ?

— Moins de mille ans, c'est bien ça, mon brave ? dit Remo et il vit pâlir le Britannique. Oui, Chiun. Moins de mille ans. Il veut nous tuer,

je crois.

— Est-ce qu'il est payé pour ça ? Dites-moi, brave homme, vous êtes payé ?

— Naturellement ! grommela Lord Wissex.

— Tu vois, Remo. Même ça, c'est payé. Même ça !

Et la main osseuse de Chiun, aux ongles longs, se pointa vers le gilet de tweed de Lord Wissex.

Dans une cabine publique, Lord Wissex écouta l'horrible nouvelle.

— Mais, monsieur, protesta-t-il, je sais que je peux les supprimer. Vous ne voulez pas d'eux.

— Vous avez donné le signalement de deux personnes que je souhaite employer. Quel est le problème ? demanda Ami.

— S'ils sont morts, ils ne posent pas de problèmes.

— Et s'ils sont employés par moi, ils représentent un avantage.

— Mais pouvez-vous avoir confiance en eux ?

— Nous verrons, dit Ami.

Le cœur plein d'amertume, Lord Wissex se précipita à l'aéroport où il suivit le cortège des quatorze malles laquées jusqu'à ce qu'il trouve Remo et Chiun. Il aborda le vieil Oriental, qui lui paraissait un tantinet plus poli.

— Pardon, monsieur, pourrais-je vous parler d'un emploi ?

— Certainement. Vous êtes engagé, répondit Chiun. Voyez Remo pour le salaire.

— Non, monsieur. Vous vous méprenez. Mon employeur désire vous employer, monsieur.

— Qui est-ce ?

— Je l'appelle Ami.

— Nous ne travaillons pas pour des amis, déclara Chiun. Nous sommes des professionnels. Vous êtes sûr de ne pas vouloir travailler pour nous, porter des choses, vous occuper de nos vêtements ? Ce que j'aime le plus chez les Anglais, c'est que vous savez rester à votre place.

Une rage haineuse s'empara de Lord Wissex. Il dut faire un effort surhumain pour répondre :

— Oui, je me ferais un plaisir d'être votre valet, monsieur.

Les mots eurent du mal à franchir sa gorge. Il sourit. Une fois, quand il était enfant, il s'était pris le pied dans un piège à loups, sur les terres de son père.

Les mâchoires du piège l'avaient mordu jusqu'à l'os. Mais cela avait fait moins mal que le sourire qu'il s'obligea à arborer en disant qu'il aimerait servir cet Oriental.

— Je suis le Maître de Sinanju et celui-ci est mon disciple, Remo. Remo, viens ici. Nous avons un véritable serviteur britannique. Ils sont

excellents. Pas si bons que les Perses mais les meilleurs Blancs du monde.

Dans l'avion, Lord Wissex insista pour servir le thé à ses nouveaux maîtres. Il ne permettait pas à l'hôtesse de le faire. Elle manquait de respect.

— Tu vois, dit Chiun à Remo les Britanniques savent.

Remo était en train de parcourir le *Blade*. À la première page, il y avait un long article sur Bradford Wakefield III, le propriétaire du journal, qui était mystérieusement mort d'une crise cardiaque. Son yacht avait été trouvé à la dérive au large des côtes du Maine, avec M^r Wakefield mort d'une crise cardiaque et tout l'équipage mort aussi. Ils semblaient être morts de mort naturelle, comme s'ils étaient tombés et s'étaient tués dans leur chute.

Avec un grand sourire obséquieux, Lord Wissex apporta le thé et servit Chiun, puis Remo. C'est un mélange spécial, dit-il.

Chiun renifla l'arôme et hocha la tête.

— Très bon.

Remo s'intéressait à l'article du *Blade*. D'après les déclarations du médecin légiste, il crut déceler quelque chose.

— Regardez, petit père, dit-il. Est-ce que ça ne vous fait pas penser à un de nos coups ? Vous savez, quand la personne a l'air d'être tombée et de s'être mortellement blessée ? Ici. Lisez ce que dit le médecin légiste des fractures de la nuque.

Chiun jeta un coup d'œil au paragraphe qu'indiquait Remo.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est un article de journal. Quelque chose de bizarre, sur les coups qui ont tué le capitaine et son second. Quelqu'un d'autre a été tué de manière à ce qu'on croit à une crise cardiaque. J'en suis sûr.

— Comment peux-tu être sûr de quelque chose rien qu'en lisant ? La lecture transmet de la beauté, pas de l'information. Je ne veux pas le lire.

Remo porta sa tasse à ses lèvres. Lord Wissex sourit et se frotta les mains. Remo posa la tasse.

— Le thé ne vous convient pas, maître ? demanda Lord Wissex.

— Hein ? Non, non, il est très bien.

— Alors pourquoi ne buvez-vous pas ?

— Tout à l'heure. Je suis intrigué par quelque chose, marmonna Remo et, se tournant vers Chiun, il lui montra comment la nuque du capitaine avait été fracturée.

— Une variante, jugea Chiun. Du karaté, du judo. Une variante. Qui sait ce que ça peut être ? Encore une de ces sottises qu'on apprend aux enfants partout, dans ton pays stupide. Un coup inférieur.

— Oui, mais pour quelqu'un sans Sinanju, ça donne à penser. Quelqu'un a dû monter à bord et s'en aller très vite. Et ce Wakefield

était propriétaire d'un journal. Je devais apprendre par un journal comment être embauché. Par conséquent...

— Par conséquent, tu te mêles de ce qui ne te regarde pas. Un bon assassin élimine ce qui menace un bon gouvernement, raffermir le trône, établit la paix d'une bonne régence dans un pays. Il n'y a rien de meilleur pour un peuple qu'un bon roi bien installé sur son trône par son assassin professionnel. Un assassin professionnel n'est pas un policier qui résout des énigmes. Qui s'occupe de gens sans importance comme ce Bradford Wakefield.

— Votre thé, monsieur, intervint Lord Wissex.

— Je prends ce thé, déclara une grosse dame de l'autre côté de la travée, coiffée d'un chapeau de paille garni de cerises.

— Non, non. C'est un mélange spécial pour mes maîtres.

— Si on le sert à bord, j'y ai droit, protesta la dame.

— Donnez-lui le thé, marmonna Remo. Il a une drôle d'odeur, d'ailleurs.

— C'est pour vous, monsieur, insista Lord Wissex. Je l'ai fait exprès pour vous.

— Oh bon.

Remo prit la tasse et la vida d'un trait.

Lord Wissex attendit. Quand l'Américain se tordrait de douleur, il attaquerait le vieil Oriental. Il ne pensait pas aux difficultés pour descendre de l'avion. Il se moquait des ordres d'Ami. Jamais il n'avait été aussi humilié et seule la mort de ces deux-là compenserait la honte qui brûlait son âme britannique.

Mais l'Américain posa la tasse et se tourna vers l'Oriental. Il lui dit quelque chose puis il sourit à Lord Wissex.

— Vous vous sentez bien, monsieur ? demanda le valet.

— Très bien.

— Ah, fit Lord Wissex.

— Quelque chose ne va pas du tout, déclara Chiun.

— Comment ?

« Ils savent, pensa Lord Wissex. Et maintenant ils vont me tuer. »

— Vous n'avez pas fait de courbettes. Comment pouvez-vous servir le thé sans courbettes correctes ? demanda alors Chiun.

— Je vous demande pardon, monsieur. Je m'en souviendrai.

— En général, ils savent très bien faire des courbettes, confia Chiun à Remo.

Lord Wissex regagna sa place à l'arrière, en se demandant pourquoi le poison était aussi lent à agir.

À Anguila, Lord Wissex surveilla l'embarquement des bagages dans un petit voilier. Il transpirait dans son costume de tweed et attendait toujours que l'Américain tombe raide mort. Il y avait eu assez de

poison dans ce thé pour tuer un peloton. Une fois toutes les malles à bord, tous trois firent voile vers St. Maartens, avec un pilote local à la barre.

Lord Wissex tira de la doublure de sa veste une longue aiguille fine. Il se plaça d'abord derrière l'Américain et leva discrètement l'aiguille vers son cou. Alors, d'un coup sec, il enfonça la pointe.

Mais la pointe alla trop loin. Elle continua sur sa lancée. C'est ce qui arrive quand on a toute sa force derrière une aiguille et qu'il n'y a rien devant. Wissex n'avait jamais vu personne se déplacer aussi vivement. L'Américain était tranquillement assis devant lui et maintenant, il était derrière. Lord Wissex savait maintenant comment le géant noir avait été étranglé aussi facilement et pourquoi Bradford avait perdu ses deux meilleurs tueurs. Ami avait raison. Des hommes capables de régler leur compte aux tueurs de Wakefield devaient être embauchés. Naturellement, tandis que le bateau filait sans bruit vers St. Maarten's sur les eaux d'un bleu incroyable, Lord Wissex pensait qu'il le comprenait trop tard.

— Et vous m'avez empoisonné aussi, dit Remo.

Wissex sentit le plus léger des frôlements sur son cou et fut soudain incapable de remuer les bras.

Comme si l'homme avait découvert les nerfs précis contrôlant le mouvement de son corps.

Il avait toujours su que ce moment viendrait un jour. Cela faisait partie du métier et devait être accepté. Et il s'était préparé. Sa molaire inférieure droite était une jaquette creuse. Il lui suffisait de la pousser avec la langue et de mordre un bon coup. Il fit sortir la dent mais ne put refermer la mâchoire pour l'écraser.

— Pourquoi m'avez-vous empoisonné ?

— Pourquoi n'êtes-vous pas mort ? demanda Wissex.

L'Américain lui avait laissé juste assez de jeu dans les mâchoires pour qu'il puisse, un peu, parler ; c'était toujours ça.

— Du poison ? Mon corps le rejette.

— Je ne vous ai pas vu le cracher.

— Non. Il est toujours dans mon estomac. Maintenant, je vais cracher. Voyez ? Voyez comme le gentil monsieur crache bien. Racontez tout au gentil monsieur, dit Remo en faisant remonter le thé empoisonné de son estomac dans sa bouche pour le cracher par-dessus bord.

Aussitôt, des poissons apparurent à la surface bleue, le ventre en l'air, morts.

— Qui êtes-vous ? demanda Wissex, les mâchoires à demi coincées.

— Je suis la joie et la vie, je suis l'esprit de bonté, répondit Remo. Et maintenant vous allez parler sans quoi je fais manger votre ventre aux poissons en me servant de votre sternum comme hameçon.

— Tu n'as pas honte ? dit Chiun. Nous n'avons jamais eu de valet de chambre. Ce n'est pas une façon de traiter un valet.

— Il a tenté de me tuer.

— Les valets de chambre sont toujours en train d'assassiner des gens. Il faut s'y attendre. Mais des méchancetés, dans la bouche d'un assassin, ça ne se fait pas. Quand tu en auras fini avec lui, garde-le. Nous n'avons jamais eu de valet.

— Nous verrons, dit Remo.

Lord Wissex essaya de tourner la tête pour voir les deux autres mais ne le put pas. Il ne voyait que le bleu incroyable de la mer et il entendait ces deux-là discuter, le jeune qui disait, avec justesse, que le valet chercherait toujours à les tuer et le vieux répliquant qu'on avait constamment de petits problèmes avec les domestiques.

Et puis l'incompréhensible douleur commença, d'abord par petits élancements, tandis qu'on lui demandait son nom, comment il se sentait, la couleur de ses cheveux, et puis cela devint une symphonie de souffrance allant crescendo qui ne s'interrompait que lorsqu'il disait la vérité, toute la vérité et rien que la vérité. Alors il raconta tout, depuis le début, comment il avait été recruté par cet Ami qu'il n'avait jamais vu et tout ce qu'il avait fait pour lui.

Il sentit les mains de l'Américain se relâcher imperceptiblement sur son cou. Il put enfin librement bouger les mâchoires, pousser la dent de l'autre côté et mordre sur la jaquette creuse, libérant un sirop doux-amer.

Il avala. Sa gorge s'engourdit, ses mains lui parurent lointaines et il sombra dans le grand sommeil.

Remo sentit la vie s'échapper du corps qu'il tenait et le laissa tomber.

— Tu as tué notre valet, reprocha Chiun.

— Non. Il s'est suicidé.

Le pilote du voilier fut stupéfait par le calme de St. Maarten's, sans son pétrole. Une canonnière américaine vint les arraisonner.

— Si vous débarquez, vous ne pourrez plus repartir, dit une voix dans un mégaphone.

— Je sais ! cria le pilote.

— Est-ce que vous avez jeté quelque chose par-dessus bord, tout à l'heure ? demanda la canonnière.

Le capitaine se tourna vers ses passagers. Il n'en vit que deux. Le troisième avait disparu.

— Est-ce que quelqu'un a jeté quelque chose par-dessus bord, tout à l'heure ? demanda-t-il.

— Un corps. Il était mort, répondit Remo.

Quand le voilier aborda à St. Maarten's, même les voitures à chevaux grinçaient faute de graisse.

— Voilà ce qui arrive sans pétrole, dit Remo.

— Pas mal, estima Chiun.

— Excusez-moi, dit le patron du voilier. Vous n'avez pas dit que vous avez jeté un mort par-dessus bord, dites ?

— Bien sûr que si, répliqua Remo.

Dans l'île, il y avait des voitures arrêtées au bord des routes. De petits champignons blancs cireux couvraient les réservoirs.

Remo arrêta un couple élégant, assis à l'arrière d'une carriole à foin, et demanda où les voitures étaient tombées pour la première fois en panne dans l'île.

— Partout à la fois, répondit le mari.

— Non, juste à l'ouest de Marigot, dit la femme. Il y a une petite colline et les fermiers se sont plaints. Toute leur essence se changeait en substance blanche et leur brûlait aussi la peau.

— Nous avons une Porsche 911, une Mercedes 450 SL, une Jaguar XKE et une Chevette, sanglota le mari.

— Une Chevette ? demanda Remo en se demandant pourquoi, avec toutes ces voitures chères, ils avaient besoin d'un petit tacot bon marché.

— La Chevette était la seule qui n'était pas tout le temps à l'atelier de réparations, expliqua le mari.

Remo et Chiun avaient laissé les malles à bord. Ils partirent à pied vers Marigot et trouvèrent la colline. Au sommet, il y avait une usine entourée d'un grillage épais et un panneau : « PURESSANCE INC. » avec une devise au-dessous : « Un monde propre pour notre époque. »

Il y avait un garde, dans un petit pavillon à l'entrée. Le garde ne se servait pas de son arme parce qu'elle avait déjà été utilisée. Sa bouche était refermée autour du canon et la moitié postérieure de sa tête s'encastrait dans le plafond. Il s'était fait sauter la cervelle.

Sur la hauteur, un haut-parleur glapissait :

— C'est eux. C'est eux. C'est eux. Vite, mes frères. Ne les laissez pas vous attraper. Ne les laissez pas vous attraper.

Soudain, de petites détonations se firent entendre mais aucune balle ne siffla aux oreilles de Chiun et de Remo. Il n'y avait pas d'éclairs de coups de feu, rien du tout. Tous les fusils restaient à l'intérieur.

Remo et Chiun montèrent rapidement, sans courir mais plus vite qu'en courant, à longues enjambées souples sans que leur tête bouge. Ils montaient simplement, à une vitesse croissante. En arrivant près du bâtiment blanc, décoloré par le soleil des Antilles, ils entendirent pouffer de rire. Ils poussèrent la porte. Une vingtaine d'hommes et de femmes étaient assis à des bureaux ou des terminaux d'ordinateurs, tous affalés, tous avec la tête à moitié emportée. Du sang coulait encore des horribles blessures.

— Ils arrivent, ils arrivent, hurlait le haut-parleur.

Et un rire suivit, une espèce de gloussement.

Derrière une grande caisse, un barbu blond se tordait. Il lui manquait trois dents et il avait un rire idiot. Il tenait un micro sur ses genoux. Il portait un blouson de cuir, un jean de styliste et un anneau de rubis à l'oreille gauche. En voyant apparaître Remo et Chiun, il fut enchanté.

— Héééé ! s'exclama-t-il joyeusement. Bienvenu à Puressence. Vous voilà. Nous venons de recevoir le message annonçant votre arrivée et nous exécutons le Plan 178-Y. C'est bléca.

— Qu'est-ce que c'est que le 178-Y ? demanda Remo.

— Je crie dans le micro que vous arrivez. C'est mon premier programme. J'ai fait ça très bien. Vous voulez entendre ?

Et, toujours pouffant, le garçon hurla au micro :

— Ils arrivent, ils arrivent !

Sa voix résonna dans tous les haut-parleurs.

— C'est pour quoi faire, ça ? demanda Remo.

— Oh dites. La bonté et la paix, bébé.

— Je crois que c'était le signal pour que vos gens se tuent.

— Qu'est-ce que vous racontez ? Personne ne va se tuer parce que je gueule dans un micro.

Remo saisit une poignée de longs cheveux blonds et souleva l'homme de la caisse pour tourner la figure hilare vers l'usine pleine de morts.

— Et alors ?

— Cooooool, fit le garçon.

— Cool ?

— Ouais.

— Pourquoi ?

— Ils ont fait ce qu'ils voulaient. Ils ont fait leur truc.

— Vous les y avez poussés. C'est manifestement une sorte de réaction de panique.

— C'est leur problème, mec, pas le mien. Juste ou injuste, ça n'existe pas.

— Et si je te rompais le cou ?

— Cooooool, dit le type en riant de son sourire édenté.

— Si je comprends bien, tu es drogué, marmonna Remo en le laissant retomber.

L'homme se cogna la tête, pouffa et fourra dans sa bouche un comprimé bleu.

— Phase deux de Programme un.

— Qu'est-ce que c'est que cette drogue ? demanda Remo.

— Je crois que c'est du poison.

— Pourquoi croyez-vous ça ?

— Parce que je meurs.

Les yeux se fermèrent et le garçon ne bougea plus. Remo avait trouvé l'endroit, peut-être le seul où la bactérie était fabriquée, et il ne restait plus personne pour lui dire comment elle était faite.

Mais comment est-ce que quelqu'un pouvait les obliger tous à se suicider ? Et pourquoi ?

Au-dehors, un moteur ronronnait en gravissant la côte vers l'usine. C'était un moteur de voiture. Dans une île où les voitures ne marchaient pas.

CHAPITRE VII

— Bleem, dit une femme en descendant de l'arrière d'une voiture jaune et grise qui avait l'air d'un croisement entre une Ford 38 et une Mercedes.

Au volant, l'air maussade, il y avait un chauffeur costaud en costume de ville ; sa tête chauve luisait comme un obus fripé peint en rose. La femme portait un élégant tailleur blanc et elle avait l'assurance d'une personne extrêmement riche sur le point de gagner encore davantage. Ses cheveux d'ébène formaient une couronne au-dessus d'un visage lisse au teint clair. Les yeux étaient si bleus qu'ils semblaient tranchants. Et elle avait un sourire de petite fille. Elle était si belle que Remo s'attendait presque à voir tous les morts se lever pour lui offrir leur chaise.

— Bleem, répéta-t-elle.

— À vos souhaits, dit Remo.

— Reva Bleem, annonça-t-elle.

Elle tendit à Remo une main ferme ; il la serra. Elle offrit sa main à Chiun, qui replia les siennes sous son kimono du matin.

— Ce n'est pas poli, petit père, chuchota Remo.

Chiun recula d'un pas et gratifia Reva Bleem d'un salut de tête d'assassin.

— Je suis Reva Bleem, présidente de Bleem International, d'American Bleem, de Hoyt Bilco Bleem, de Standard Bleem et de Bleem Limited. Qu'est-ce qui s'est passé ici ?

— Comment se fait-il que votre voiture marche ? demanda Remo. C'est un véhicule spécial ?

— Oui. Une Gaylord.

— Comment est-ce qu'elle marche ? L'essence se détériore dans cette île.

— Merde, dit Reva Bleem. Qu'est-ce qui se passe ici ?

— Avant tout, pourquoi est-ce que cette voiture marche ?

— Elle ne fonctionne pas à l'essence. Il y a d'autres carburants que ceux à base de pétrole. Il y a la nouvelle synthèse de Bleem International. Nous l'appelons le polypusside. Ça a quelques défauts mais ça fait tourner les voitures.

— Quels petits défauts ?

— Ça coûte quinze dollars le bidon de quatre litres et les vapeurs de l'échappement interrompent la croissance humaine quand elles se répandent dans l'atmosphère. En ce moment, si tout le monde s'en

servait, l'humanité ne tarderait pas à être réduite à une taille moyenne d'un mètre vingt-huit.

— Ce sera une chance pour les nains.

— Non. Les nains seront encore plus petits. Vous pourriez en mettre un dans la boîte à gants. Mais nous résoudrons ces problèmes. D'ailleurs, entre nous, je ne trouve pas qu'un mètre vingt-huit soit un problème. Moins de consommation alimentaire, des maisons plus petites, moins d'épuisement des ressources. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Je ne crois pas que les gens seront heureux de ne mesurer qu'un mètre vingt-huit, dit Remo.

Il se retourna pour demander son avis à Chiun mais Chiun retournait dans l'usine.

Reva Bleem et lui le suivirent. Le chauffeur resta dans la voiture. D'un air dégoûté, Reva contempla les cadavres.

— Oui. Oui. Bien sûr. Tenez, là c'est Wardley, dit-elle en montrant le barbu blond. Wardley a fait des drogués de tous ces gens. Et puis Wardley a procédé à l'exercice de défense. Il avait probablement oublié qu'il avait mis des munitions dans leurs armes. Et puis il a publié qu'il s'était empoisonné.

— Dites, vous êtes folle, ou quoi ? demanda Remo. Quelqu'un oublie qu'il s'est empoisonné ? Quelqu'un persuade de grands savants de se tuer ?

— Comment savez-vous qu'ils sont des savants ?

— Cet endroit. D'abord, toutes les disparitions de savants des États-Unis. Et puis on entend parler de la bactérie à reproduction accélérée. Et puis toute l'essence de cette île se change en cire. J'ai deviné que c'était ici qu'on fabriquait la bactérie.

— Oui. C'est une perte fiscale qui a mal tourné. Nous avons besoin d'une perte fiscale. Et ça, ce mort avec le sourire imbécile, c'est mon frère Wardley. Wardley pouvait transformer n'importe quoi en perte fiscale. Il aurait perdu de l'argent en trouvant de l'or. Il avait le génie de la perte. Il a repris cette société pour donner à Bleem International la perte dont nous avons besoin.

— Jusque-là, je vous suis.

— Là-dessus, Wardley a décidé d'embaucher tous les savants de ce domaine et de créer un monopole...

— Et pourquoi a-t-il tué les savants, alors ?

Elle parut choquée.

— Il a tué des gens ?

— Quelqu'un l'a fait.

— L'imbécile ! Il devait penser qu'il les lui fallait tous, s'il voulait créer un monopole. Bref, il les a fait venir ici, à des salaires faramineux, créant ainsi notre perte fiscale, ce qui m'allait très bien.

Mais à présent, regardez-moi ça ! C'est épouvantable. Et ces foutues bactéries qui prolifèrent partout !

— Il y a un hic dans votre histoire, dit Remo.

— Lequel ?

— Je sais maintenant pourquoi quelqu'un veut supprimer tout le pétrole du monde. C'est vous, Reva. Pour vendre votre jus de polypes...

— Polypusside.

— Polypusside à quinze dollars le bidon de quatre litres.

— À part un détail, qui que vous soyez ! Le polypusside ne sera pas mis sur le marché avant dix ans. En travaillant vingt-quatre heures sur vingt-quatre en ce moment, je peux en fabriquer quatre mille litres par jour. Et je dépense autant d'argent en chambres d'hôtel. Et dans dix ans, quand je serai prête, on aura d'autres carburants de synthèse. Et il me restera quoi ? Un tas de gens d'un mètre vingt-huit. Ah, le con ! Le con !

Reva Bleem hurlait. Elle courut vers le cadavre de Wardley et le bourra de coups de pied. Remo se précipita, la prit par les épaules et lui massa le cou jusqu'à ce qu'elle se calme. Mais les yeux bleus fulguraient encore. Il y avait de la beauté, dans sa colère, pensa Remo.

Brusquement, Reva s'affaissa et une grande tristesse l'envahit ; et elle sanglota.

— Nous étions une famille pauvre. J'ai dû travailler dès l'âge de neuf ans. Et je croyais avoir enfin gagné assez d'argent pour nous tous. Et maintenant, voilà. Et il a tué des gens, aussi. Qu'est-ce que je vais faire ?

— Je ne suis pas un homme d'affaires, mais je pense que ces morts doivent être enterrés. Il faut prévenir les familles. Il faut avertir la police.

— C'est ça que vous feriez ?

— Non. Je m'en irais, simplement, dit Remo.

— Je peux faire ça ?

— Bien sûr. Si vous me montrez où sont toutes ces bactéries.

— Elles doivent être ici. Tout est dans cette seule usine. Il ne devait pas achever le produit avant dix ans. C'est la première fois que Wardley fait quelque chose en avance. En général, il n'est pas fichu de mettre une lettre à la poste.

— Vous êtes certaine que tout est ici ?

— Ah ! s'exclama Reva. Oh non ! Ne me dites pas ça !

Tirant Remo derrière elle, elle courut vers les bureaux et chercha un terminal d'ordinateur. Chiun les avait suivis. Un des téléphones sonnait et Reva décrocha.

— Pour vous, dit-elle en tendant l'appareil à Chiun.

— Qui peut savoir que vous êtes ici ? demanda Remo.

— Sans doute quelqu'un qui a du goût.

Reva alla taper des questions sur le clavier du terminal et l'ordinateur y répondit. Remo essaya de suivre à la fois l'action de l'ordinateur et la conversation de Chiun. Reva ne cessait de marmonner :

— L'imbécile, l'imbécile...

Et Chiun répétait :

— Oui. Tout à fait. Tout à fait. Vous semblez comprendre, votre Altesse. Vous semblez comprendre. Tout à fait...

Et puis, au bout de plus de deux minutes de « Tout à fait », Chiun demanda :

— Pouvez-vous rappeler ? Dans quelques minutes ? Oui, votre Grâce.

— C'était Smitty ? chuchota Remo.

— Non, répondit Chiun.

— Je me demandais comment il pouvait savoir que nous étions ici.

— Il ne le sait pas et nous avons de la chance.

Remo jeta un coup d'œil à Reva, qui hochait toujours la tête en marmonnant : « L'imbécile ! »

— Remo, murmura Chiun, nous venons de recevoir une offre de quelqu'un qui doit être un prince royal, car il nous fait une proposition impossible à refuser. Alors je dois insister pour que nous cessions de gaspiller le talent de Sinanju au service d'un homme qui refuse de devenir l'empereur de ton pays attardé. Je dois insister pour que nous abandonnions ce fou de Smith à son insanité et que nous acceptions la seule offre qui tienne compte des besoins élémentaires d'un assassin.

— Je dois terminer cette mission, répliqua Remo.

— Tu sais ce qu'on nous offre ?

— Non, c'est vous qui lui avez parlé, pas moi.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Allez ! Quelle est l'offre ?

— C'est ça, l'offre. Tout ce que nous voulons. De l'or, du pétrole, des compagnies, des pierres précieuses, des chevaux, des terres. L'offre d'un roi. Un vrai roi qui fait une offre à un véritable assassin.

— Je veux achever ce que nous avons commencé.

— Mais qu'est-ce que tu veux, Remo ?

— Je ne sais pas, répondit franchement Remo. Je ne sais pas, il y a des années que je ne sais pas et je crois que je ne le saurai jamais. Je croyais dans le temps que je voulais aider mon pays, et je crois que je le veux encore. Mais je ne sais pas.

— Alors, après cette mission, nous pourrions dire oui ? demanda Chiun.

— Je ne sais pas.

— Moi, je dis oui.

Le téléphone sonna et Remo entendit Chiun donner la liste des exigences de Sinanju, le tout à être livré au petit village de Corée du Nord, où Smith envoyait chaque année le sous-marin avec la cargaison d'or de Chiun.

Chiun avait toujours dit que l'or « était assez mais pas une joie ». Maintenant, Remo voyait de la joie sur la figure du Maître de Sinanju. Il se mit à parler coréen. Donc son interlocuteur devait connaître le coréen. Il passa de là au français médiéval que Chiun connaissait par les récits des Maîtres de Sinanju qui avaient servi les rois francs. Soudain, une vague inquiétude assombrit le visage jaune parcheminé.

— Un instant, dit-il et il se tourna vers son disciple. Remo, ce noble et bienveillant régent offre de doubler notre tribut si nous acceptons de le servir tout de suite.

— Non, répliqua Remo en regardant Reva taper sur l'ordinateur.

— Tu ne peux pas dire non. C'est le double de tout ce que nous voulons.

— On ne peut pas tout doubler. Si on a tout ce qu'on veut, il ne sert à rien de le doubler.

— Enseignez la philosophie à un Blanc et voilà ce que vous récoltez ! marmonna Chiun et il retourna au téléphone pour revenir bientôt avec un ultimatum. Si tu n'acceptes pas cela maintenant, avec moi, c'est fini entre nous. Cette divine perfection d'empereur vient d'offrir le triple de ce que j'exigeais. Ce sera le plus grand tribut jamais rapporté en triomphe à Sinanju depuis le Grand Wang.

— J'ai vu Sinanju. Vous vous contentez d'entreposer tout ce bric-à-brac ou bien les villageois vous le volent quand vous n'êtes pas là. Et personne ne meurt de faim comme dans les temps anciens si vous ne rapportez pas le tribut.

— Je ne peux pas dire non à cet empereur. Pas après ce qu'il a offert.

— Alors ne lui dites pas non.

Remo vit Chiun se redresser, se draper dans sa dignité et faire une petite courbette au téléphone.

— Votre Très Gracieuse Majesté, je ne puis accepter votre offre pour le moment. Oui, certainement. Je le lui demanderai. Quoi qu'il veuille, vous le fournirez. J'ai entendu, Majesté. Que dois-je vous appeler, alors, si majesté ne vous convient pas ? Oui, certainement, mais je vous considérerai toujours comme une personne royale. Oui. Au revoir, Ami.

— C'était Ami ? demanda vivement Remo.

— Oui. Tu le connais ?

— C'était le patron de cette demi-portion british. C'est le type que nous cherchons. C'est lui qui est responsable de tout ça.

— Rumeurs. Simples rumeurs. C'est le plus précieux des souverains.

Reva bondit du terminal de l'ordinateur en lançant un juron.

— Vous savez ce qu'il a fait ? Vous savez ce que Wardley a fait ? Il a déjà expédié une commande de la bactérie !

— Il faut l'arrêter.

— Naturellement ! cria Reva. Je ne peux pas produire le polypusside à moins de trois dollars soixante-quinze à la pompe, je ne suis pas prête !

— Et ça créera un monde de nains.

Reva agita une main indifférente, écartant cette considération.

— Peu importe. Ce qui est pire, c'est que mon carburant tuera la moitié de la population mondiale tant que les survivants ne seront pas habitués à respirer autrement. Le marketing dit que la survie humaine n'a jamais fait de mal à un produit, mais je ne m'en sortirai jamais à trois soixante-quinze le litre. Nous devons arrêter cette expédition.

— C'est la seule ?

— D'après l'ordinateur, oui.

— Alors allons-y, dit Remo.

— Vas-y tout seul, déclara Chiun. Tu m'as odieusement abandonné. Je ne sais pas ce que j'ai fait pour mériter ça. Laisse-moi mourir avec mes pauvres biens sur cette île si loin de chez moi, en sachant combien j'étais près d'un glorieux tribut à Sinanju. Ne te soucie pas de moi.

— Je vous retrouverai par Smitty.

— Vous allez l'abandonner comme ça ? demanda Reva.

— Je n'ai pas besoin de vos remontrances, madame Bleem. Et d'abord, où allons-nous ?

— En Arabie hamidique. C'est là que Wardley a envoyé la commande.

Chiun s'approcha.

— Où, en Arabie hamidique ?

— Chez le cheik Abdoul Hamid Farim.

Chiun se tourna vers Remo.

— Je vais avec toi.

— Pourquoi le brusque changement ?

— Parce que j'ai à faire en Arabie hamidique.

— Depuis quand ?

— Depuis le temps où le pays était verdoyant et plein de rivières, avant de capituler devant le sable. C'est une obligation. Et nous, ceux d'entre nous qui sommes réellement de Sinanju et pas des imposteurs sans aucun sens de la tradition ou de l'honneur ou de...

— Ça va, Chiun.

— Nous honorons nos obligations.

— Nous devons d'abord passer par Marigot, dit Reva. Je n'irai pas en Arabie hamidique sans ça.

— Comment irons-nous ? On ne peut pas quitter cette île.

— Pas de problème, assura Reva.

Son chauffeur chauve les conduisit à Marigot où Reva prit livraison de quatre énormes cantines métalliques. Elle les fit emballer avec grand soin dans des caisses où elles étaient protégées par de la mousse plastique. Remo entendit gargouiller du liquide.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

— De l'alcool. La seule chose qu'on ne peut pas acheter en Arabie hamidique.

— Allons donc, avec tout leur argent, ils doivent bien en faire venir en fraude.

— Oui, de l'alcool ordinaire. Pas de l'Amaretto Lazzaroni. C'est l'Amaretto authentique. Fait suivant la vieille recette de 1851.

Sur le port de Marigot, une vedette de patrouille de l'US Navy accosta contre une jetée, cherchant une certaine M^{me} Reva Bleem.

— Je vous arrête, dit le capitaine du patrouilleur.

— Merci, répondit Reva. J'ai là trois amis qui sont également arrêtés.

Elle désigna son chauffeur, Remo et Chiun.

Ainsi, le patrouilleur les transporta tous les quatre, avec les malles de Chiun, à travers le cordon de navires de quarantaine, vers le large où mouillait un grand yacht.

— Je vous confie ma voiture, dit Reva au capitaine du patrouilleur.

À bord de son yacht, elle expliqua à Remo que ce capitaine prenait bientôt sa retraite et que cette retraite serait bien moins importante que ce qu'elle lui avait offert pour leur faire quitter l'île.

— L'argent achète tout le monde, conclut-elle.

— C'est ce que les gens pensent du tribut, dit Remo à Chiun.

— Ce n'est pas ce que je pense, moi.

Le yacht les mena rapidement à Anguila, où un avion à réaction Bleem se tenait prêt à décoller. L'avion fonctionnait au polypusside et déjà quelques mécaniciens avaient eu des malaises et les médecins disaient qu'ils resteraient paralysés des jambes, à cause d'un gaz inconnu qu'ils avaient respiré.

— Vous voyez, dit Reva. C'est les vapeurs d'échappement du polypusside en combustion. Il n'est pas encore prêt à être commercialisé. Vous comprenez pourquoi il est essentiel que nous arrêtions cette bactérie ?

CHAPITRE VIII

L'avion atterrit sur un étroit ruban de ciment qui avait dû être conçu, pensa Remo, pour une armée de l'air arabe, parce qu'il s'étendait sur quinze kilomètres dans chaque direction, une marge de sécurité, pour les erreurs de pilotage, s'élevant à six mille pour cent.

En débarquant, il ne vit rien que du sable, tout autour de lui, et une route neuve disparaissant par-delà le sommet d'une dune. Une Rolls stationnait sur la route.

Remo attendit que Chiun le rejoigne au pied de la passerelle.

— C'est donc ça, Chiun ? Votre grande tradition hamidique farimi arabi ou je ne sais quoi ? Un nom pompeux pour du foutu sable ?

— Il peut y avoir de la tradition dans un désert comme dans une ville pleine de bâtiments et de monde. Il ne peut y avoir de tradition dans la tête de corniauds qui n'ont pas de passé et par conséquent pas d'avenir, répliqua Chiun.

— C'est moi que vous visez, je suppose ?

— Ne me parle pas, Remo. Désormais, je t'ignore.

— Venez, dit Reva Bleem. C'est notre voiture.

En marchant vers la Rolls, Remo eut l'occasion d'examiner Oscar, le chauffeur de Reva. C'était un grand colosse au crâne lisse dont la tête ronde disparaissait dans les replis des muscles du cou. Il avait la figure couverte de cicatrices et de traces d'acné. Il ouvrit pour Reva la portière arrière. Remo voulut monter après elle, mais Chiun le devança sur la large banquette.

— Poussez-vous, dit Remo.

— Cette personne à la figure grêlée est votre serviteur ? demanda Chiun à Reva.

— C'est mon chauffeur.

— Remo, monte devant avec l'autre serviteur. Nous avons un domestique, il y a quelque temps, confia Chiun à Reva, un valet britannique. Mais Remo l'a tué, sans la moindre raison.

— Vous savez, Chiun, je vous adore quand vous êtes comme ça.

— Va t'asseoir devant.

Remo attendit pendant qu'Oscar retournait à l'avion pour rapporter les quatre caisses d'alcool de sa patronne ; il les rangea avec soin dans le coffre de la Rolls.

— Et mes malles ? lui demanda Chiun.

— Elles nous suivront par camion, quand il arrivera.

— Bien. Si elles ne suivent pas, qu'elles retombent sur votre tête.

La lourde voiture s'ébranla majestueusement, comme une balle de caoutchouc commençant à rouler sur une pente douce. Bientôt, elle fonçait sur la route absolument plate à cent cinquante à l'heure.

— Où allons-nous ? demanda Remo en se retournant.

— Voir le cheik. Abdoul Hamid Farim.

— Je meurs d'impatience.

— C'est la première parole intelligente que tu prononces depuis que nous avons quitté cette île de cire blanche, dit Chiun.

— Pourquoi ?

— Parce que la maison hamidique règne depuis des siècles sur cette région du monde. Une maison noble, éclairée, aimée de tous.

— Ce qui veut dire qu'ils ont engagé un de vos ancêtres et ont réglé leurs factures.

— Cela veut dire qu'ils sont réellement nobles, Remo. Tu ne peux pas comprendre ça, répliqua Chiun et il montra au loin, sur la droite, l'horizon nébuleux. Voilà leur capitale, Nehmad. Exactement là où les parchemins de l'Histoire disent qu'elle se trouvait. « Une cité merveilleusement propre, de minarets et de tours crénelées, aux rues pavées de céramique et aux peintures des façades incrustées de pierres précieuses », récita Chiun de mémoire, les yeux fermés.

— Il n'y a pas de minarets ni de tours crénelées, grogna Remo qui n'en avait jamais vu. Rien qu'un tas de grands immeubles affreux.

— Ce n'est pas à la ville que nous allons, dit Reva.

— Pourquoi ?

— Le cheik Abdoul Hamid Farim vit dans le désert.

— Pourquoi ?

— Il pense que les Arabes ne sont pas faits pour vivre dans des villes, que ça affaiblit leur sang.

— Tu vois, Remo, intervint Chiun. C'est ça, le respect de la tradition.

— C'est stupide. Pourquoi vivre sous une tente quand on peut habiter un immeuble ?

— Parce qu'ils sont des rois et des princes !

— Si c'est une marque d'honneur pour un prince arabe de vivre sous une tente, alors vous devriez vivre dans une caverne. Un trou dans la terre à Sinanju. Mais vous habitez une maison. Comment expliquez-vous ça ?

— Je ne te parle plus. Assez, Remo, tu me donnes mal à la tête.

La ville était très loin derrière eux quand la route commença à monter. Lorsque la Rolls arriva en haut de la côte, Remo vit toute une ville de tentes, à quelques kilomètres de la route, dans une vallée entre deux longues dunes. Derrière les tentes, il y avait une vaste oasis, d'environ un hectare. Des hommes et des femmes marchaient entre les arbres vers une clairière centrale.

Oscar quitta la route et la Rolls s'enfonça doucement dans le sable. Un homme conduisant un chameau sortit de l'oasis. Le chameau avait une magnifique selle de cuir rehaussée de pierreries.

Ils descendirent de voiture et Reva s'exclama :

— Ah, zut, ils n'ont envoyé qu'un seul chameau... Quand j'arriverai là-bas, je demanderai qu'on en envoie d'autres pour vous. La marche est longue, par cette chaleur.

Remo grogna. Chiun croisa les bras, en silence.

Quand l'Arabe conduisant le chameau arriva il se cassa en deux, puis il toucha sa taille, sa poitrine et son front pour le salut traditionnel. Reva s'avança vers la monture. Mais, soudain, l'Arabe regarda derrière elle et s'écarta comme si elle était impure. Il désigna Chiun, qui, toujours silencieux, brandissait un cimenterre doré en miniature, avec un magnifique rubis sur la poignée.

— Qu'est-ce que c'est encore que cette camelote ? chuchota Remo.

— C'est l'insigne de la royauté hamidique, répliqua Chiun. Et ne me demande plus jamais ce qu'il y a dans mes malles-cabine.

Quelques instants plus tard, Reva et Remo marchaient péniblement dans le sable tandis que l'Arabe menait par la bride le chameau, avec Chiun perché au sommet. Oscar resta près de la Rolls.

Le chameau s'arrêta à quinze mètres d'une immense tente, dressée dans le coin du campement, tournant le dos à la verdure de l'oasis. Tout un côté était ouvert et le chemin qui y conduisait était bordé de chaque côté par quarante Arabes en gandourah.

Le chamelier lâcha les rênes et courut dans la tente. Quand il revint, il fit agenouiller l'animal pour permettre à Chiun de descendre. Sous la tente, quelqu'un frappa dans ses mains et les quarante Arabes tombèrent à genoux devant Chiun, le front contre le sable.

— Maintenant, dit-il à Remo, tu vas voir des gens qui savent se conduire.

Un homme sortit. Il était grand, âgé d'une cinquantaine d'années, solide mais informe sous l'ample et longue robe rayée rouge et brun. Sa figure était tannée par le soleil et les gènes arabes. Il s'approcha en souriant, s'inclina et se toucha à son tour la taille, la poitrine et le front.

— *Salaam aleikum*, Maître de Sinanju, dit-il. Voici qu'après tant d'années, nous voyons un de nos frères revenir parmi nous.

— *Salaam aleikum*, dit Chiun en rendant le salut.

— *Shalom*, dit Remo.

Le cheik Farim le regarda et Chiun dit :

— Nous devrions parler anglais devant l'enfant. Il ne connaît pas votre langue.

— Notre terre résonne encore de la gloire des exploits de ton illustre ancêtre, dit le cheik à Chiun.

— Et dans nos antiques archives, toi et les tiens sont dépeints comme des souverains sages et honorables.

— Qu'est-ce que c'est que tout ça ? demanda Reva à mi-voix. Quelles antiques archives ?

— C'est trop long à expliquer, répondit Remo.

Mais en un mot, l'arrière-arrière-grand-oncle de Chiun a tué quelqu'un pour ces crouillats et ils ont payé rubis sur l'ongle.

— Ah !

— Et ceux-là sont tes amis ? demanda le cheik à Chiun.

— À vrai dire, non. Le Blanc est...

Chiun s'interrompit puis il se rapprocha du cheik pour lui chuchoter à l'oreille. Remo l'entendit quand même.

— C'est un serviteur, en réalité, mais il n'aime pas qu'on l'appelle comme ça. Il ne compte pas, parce qu'il ne comprend ni la tradition ni les obligations... Je ne sais pas qui est la femme, sauf qu'elle nous a transportés ici dans son avion.

— Elle sera traitée avec la plus grande courtoisie, dans ce cas. Elle sera accueillie dans la tente de mes femmes et de mes concubines. Un grand honneur pour une Occidentale.

Il se tourna vers ses hommes et leur fit signe de se relever. Reva s'avança et lui déclara :

— Votre Excellence, je suis Reva Bleem. De la société Purescence.

Les yeux du cheik se fermèrent à demi, puis il hocha la tête.

— Je vois. Alors vous pouvez rester avec nous, femme.

Il se détourna comme si elle était particulièrement inintéressante et tendit une main vers Chiun.

— Maintenant, ô magnificence, tu dois profiter de notre hospitalité. Toi, ton serviteur et la femme.

Il claqua des doigts. Un des hommes se précipita et jeta un burnous sur les épaules de Reva. Elle parut étonnée mais noua quand même la cordelière à son cou.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda-t-elle à Remo en marchant vers la tente.

— Allez savoir. Une idiotie quelconque, défense de montrer ses jambes en présence du cheik. Faites pas attention.

Malgré la chaleur du désert, la tente abritée par des palmiers était fraîche. Chiun et Farim s'assirent dans des fauteuils capitonnés, sur une petite plateforme de bois, tandis que Remo et Reva devaient se contenter de coussins posés sur le sable. Le cheik frappa dans ses mains.

— J'ai souvent étudié les anciennes coutumes. Ce sera du thé, pour toi ?

— C'est exact, répondit Chiun en souriant.

— On ne pourrait pas parler affaires ? demanda Remo.

— Pardonne-lui, murmura Chiun. Il est jeune.
— À la gare, les pardons. Parlons affaires, quoi !
— Et quelles sont tes affaires ? demanda le cheik.
— La bactérie mangeuse de pétrole. Où est-elle ?
— Il faut demander à la femme, dit Farim. Cela vient de sa société.
— Oui. Et on vous en a envoyé. Alors où est-ce ?
— Ce n'est pas encore arrivé. Je n'ai encore jamais vu ce merveilleux insecte invisible. Mais en quoi est-ce que cela t'intéresse ?
— Je veux la récupérer avant qu'on s'en serve. Avant qu'elle flanque le monde par terre. Je suis venu pour la rapporter aux États-Unis.

Farim allait répondre mais s'interrompit alors que deux femmes voilées, en robe de gaze, entraient en apportant des plateaux. Elles les déposèrent sur une table basse et versèrent du thé pour tout le monde.

— Pas de crème ni de sucre, dit Remo.

Celle qui le servait le regarda dans les yeux, en relevant la tête. Elle avait des yeux verts comme des émeraudes et, malgré le voile, il devina qu'elle souriait. Même les yeux, bien écartés dans le visage au teint doré, souriaient. Puis elle se releva et s'en alla.

Farim but une gorgée de thé brûlant, posa la tasse de porcelaine sur le bras de son fauteuil et se pencha vers Remo.

— Tu dis, mon ami, que tu veux cette bactérie avant qu'elle fasse quelque chose au monde. Et moi je te dis qu'elle ne peut rien faire au monde qui soit plus grave que ce qui a été déjà fait au mien. Autrefois, mon peuple était guerrier, courageux, juste et sans peur. Au temps du Maître de Sinanju, il y a bien longtemps, nous étions les meilleurs cavaliers du monde. Nous vivions comme personne n'en était capable dans ces sables désertiques. Oui, nous étions des bandits, si tu veux. Mais c'était notre terre, et nous résistions à ceux qui voulaient nous la prendre, nous leur prenions leurs biens et leur vie uniquement en cas de nécessité. Et nous les affrontions en combat loyal.

— C'est leur tradition, Remo, dit Chiun. Elle est bien connue.

— D'accord, d'accord. Alors vous étiez de superbes bandits de grands chemins. Mais qu'est-ce qui s'est passé et quel rapport avec moi et la bactérie ?

— Il s'est passé le pétrole. Les Hamidis étaient des guerriers. Mais, à part une poignée d'entre eux, ils ne le sont plus. Ils sont banquiers. Ils s'engraissent dans des bureaux. Ils prêtent de l'argent. Le pétrole et ses richesses les ont fait renoncer à l'ancienne vie, et maintenant ils sont mous et dégénérés. Leurs mains n'ont jamais touché une épée ; leurs bras n'ont jamais lancé un javelot.

— Écoutez, ça, c'est eux et vous que ça regarde, pas moi. Arrangez-vous entre vous. Portez l'affaire devant les Nations-Unies et laissez les guignols en discuter pendant six mois.

— Il est trop tard pour la discussion, trancha Farim. Mon frère, le roi, sait que ce que nous faisons est mal, mais il s'entête. L'attrait du pétrole et de l'or qu'il crée est trop puissant pour qu'on y résiste. Mon fils Abdoul, élevé pour me succéder, pour conduire des hommes à la guerre, pour régner honnêtement et avec sagesse, est allé rejoindre ces profiteurs.

— Où ça ? demanda Remo.

— À Nehmad, la capitale. Il a renoncé à son étalon pour se déplacer dans une automobile comme celle qui vous a amenés ici. Il veut devenir comme eux, dit le cheik en crachant par terre. Mais je l'ai ramené. Il apprendra notre manière de vivre ou il mourra.

— Ma foi, je vois que vous avez un tas d'ennuis et je vous plains, mais vos ennuis ne sont pas les miens, dit Remo. Pourquoi voulez-vous la bactérie ?

— J'ai reçu un jour un message d'un homme qui se disait mon ami.

— Tiens, le revoilà ! Encore Ami.

— Qui c'est, cet ami ? demanda Reva à Remo.

— Je n'en sais rien. Il a embauché un type pour nous tuer, Chiun et moi. Et puis il a offert un emploi à Chiun. C'est le type qui tire les ficelles de tout ça.

— Cet ami, reprit le cheik, m'a parlé de ce microbe particulier qui peut détruire tout le pétrole qui détruit ma nation. C'est pour cela que je veux m'en servir. Je vais débarrasser ce coin du monde de cette horrible graisse noire qui nous tue en tant que peuple.

— Vous allez tuer le monde entier ! Qui sait comment les nappes de pétrole communiquent, sous terre ? Vous risquez de transformer toutes les réserves du monde en cire.

— Des hommes ont vécu sans le pétrole.

— Je ne peux pas vous laisser faire ça. Il me faut cette bactérie...

— Anaérobique, précisa Chiun.

— Il me faut trouver cette bactérie anaérobique et la détruire. Ensuite je partirai d'ici.

— Et je ne peux pas te la remettre ! cria le cheik.

— Alors il faudra que je vous la prenne.

Remo sentit plus qu'il ne vit le mouvement des deux gardes à l'entrée de la tente. Mais le cheik fit un geste et ils s'arrêtèrent. Puis il se leva et alla dans le fond de la tente, où il souleva le couvercle d'un coffre de bois sculpté. Il rapporta un rouleau de parchemin jauni, qu'il déroula avec soin et tendit à Chiun, sans un mot.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Remo.

— Chut, dit Chiun et il lut lentement le vieux parchemin, en hochant la tête.

— Alors, qu'est-ce que c'est ?

— Lis toi-même.

Remo prit le parchemin que lui présentait Chiun, avant de s'apercevoir que c'était écrit en arabe. Il ne comprenait pas un seul des caractères.

— On dirait des trucs écrits dans le métro, bougonna-t-il. C'est quoi ?

— Un contrat entre mon peuple et la Maison de Sinanju, répondit Farim. Si jamais ma tribu a besoin des services de la Maison de Sinanju, du moment qu'elle a été réglée en totalité, ma tribu n'a qu'un mot à dire. Et maintenant, dit-il à Chiun, je fais appel à la Maison de Sinanju et lui demande de respecter son contrat et de fournir, par toi, les services dont nos ancêtres sont convenus il y a des siècles.

— D'accord, dit Chiun.

— D'accord ? s'exclama Remo, ahuri. D'accord ? Qu'est-ce que ça veut dire, d'accord, bon Dieu ?

— C'est un contrat, Remo. Cela me lie tout comme cela te lie. Toi aussi, tu es un Maître de Sinanju.

— Là, pas d'accord. Vous êtes coincé avec ce contrat, peut-être, vous êtes coincé avec Sinanju, avec ce village d'ingrats. Pas moi. Mon village, c'est les États-Unis. Et je n'ai pas de contrat avec ce type mais avec eux. Quand cette bactérie arrivera, je m'en vais la détruire. Et tant pis pour tous les cheiks qui auront le tort de se mettre en travers de mon chemin.

Il se leva et Chiun murmura :

— Et moi je protégerai mon cheik et ses intérêts parce que telle est mon obligation.

— Ne nous querellons pas, mes amis, intervint Farim en se levant aussi. Mes hommes vous conduiront tous à vos tentes et demain nous organiserons une fête pour vous. Nous pouvons devenir ennemis, s'il le faut, mais ensuite, pas maintenant.

Et sortant de la tente, Reva souffla à Remo :

— Vous êtes contre lui. Qui va gagner ?

— Moi, naturellement.

— Vous avez l'air d'un être sûr. Pourquoi ?

— Parce que Dieu, la justice et la façon de vivre américaine sont de mon côté, répliqua Remo.

Mais il aurait préféré avoir Chiun, pensait Remo cette nuit-là, couché sur une natte dans une petite tente. Des gardes patrouillaient au-dehors. Il les entendait aller et venir et murmurer entre eux.

Remo ne pouvait imaginer de lutter contre Chiun. Même s'il en avait l'occasion, ce dont il doutait, jamais il ne pourrait se résoudre à frapper le vieux Coréen. Est-ce que Chiun le tuerait ? Remo y réfléchit quelques instants à peine. Oui, Chiun le tuerait. Parce que si, en dépit de toutes ses rouspétances, il considérait Remo comme son fils, pour

lui Sinanju était sacré. Rien ni personne, pas même Remo, n'avait le droit de couvrir de honte cette antique maison d'assassins.

Soudain, dans le silence de la nuit, Remo perçut un vague son, comme si un souffle d'air agitait légèrement la toile de la tente, mais ce n'était pas ça. Il reconnut le frôlement d'une main sur l'étoffe, derrière lui. Roulant sur lui-même dans l'obscurité il distingua vaguement une ombre. Puis le bas de la tente se souleva et une svelte silhouette se glissa à l'intérieur. Remo était prêt à bondir, à frapper, quand il comprit que c'était une femme. Le pas était trop léger, sur le sable, trop souple et glissant pour être celui d'un homme. Mais ce n'était pas Reva Bleem. Elle se serait fait précéder par sa langue, perpétuellement agitée, pour poser d'interminables questions sur ce que faisaient en réalité Remo et Chiun.

L'inconnue vint s'asseoir par terre près des coussins de Remo et se pencha sur lui.

— Je ne dors pas, chuchota-t-il.

Elle recula avec un petit sursaut.

— Ah ! Je croyais...

C'était la fille aux yeux verts qui avait servi le thé. Ses yeux brillèrent un instant dans la pénombre, quand elle se tourna vers le rabat fermé de l'entrée.

— Je ne dois pas être découverte ici, souffla-t-elle à l'oreille de Remo, et son haleine fit onduler le voile de gaze.

— Je sais, répondit-il. Pourquoi êtes-vous venue ? — Parce que vous m'avez paru gentil, tout à l'heure, et vous m'avez souri...

Les lèvres de la jeune femme frémirent. Elle semblait incapable de parler, alors Remo lui effleura doucement un côté du cou. Elle hésita, puis elle respira profondément et dit d'un trait :

— J'ai entendu dire qu'on a l'intention de vous tuer demain.

— Qui ça, on ? Le cheik ?

— Non. Son ministre, . Je l'ai entendu parler à quelqu'un. Ils vous tueront demain pendant la fantasia.

— Ils essaieront, rectifia Remo.

— Oui, dit-elle sans comprendre.

— Pourquoi venez-vous m'avertir ?

— Parce que vous avez l'air bon. Et parce que je n'aime pas. Il complote contre notre cheik.

Involontairement, elle rapprocha son cou de la main de Remo et il lui caressa la gorge, jusqu'au creux de la clavicule.

— Merci de me prévenir. Qu'est-ce que je peux faire pour vous en échange ?

— Rien, sinon vivre. Je voudrais qu'il n'arrive rien de mauvais, à vous ni au vieux monsieur.

— Quel est votre intérêt, là-dedans ? Qui êtes-vous ? La fille du

cheik ?

— Oh non. Je suis la femme de son fils.

— Abdoul l'autre ?

— Oui.

— Comment est-il, celui-là ?

Remo sentit une larme tomber sur sa main.

— C'est un homme cruel, gras, sans valeur que je n'aimerai jamais, répondit-elle d'une voix chuchotée frémissante.

— Vous ne pouvez pas partir ?

— Vous ne comprenez pas nos traditions. Mon destin est d'être la femme du prince. Une des femmes.

— Je crois que je ne comprendrai jamais rien aux traditions, de n'importe qui, bougonna Remo. Mais, dans mon pays, nous en avons une.

— Laquelle ?

— Nous montrons à ceux qui nous aiment que nous les aimons aussi, dit Remo et, sur ce, il l'attira contre lui sur la natte, en s'étonnant de sa légèreté.

Il souleva le voile, l'enleva et vit que le reste de sa figure était aussi beau que ses yeux. Il l'embrassa sur la bouche et elle lui donna ses lèvres, tout son corps, elle s'abandonna totalement. Ils s'unirent dans la joie et ce fut un moment d'une grande douceur, d'une grande délicatesse.

Puis elle remit son voile et se releva rapidement, mais Remo la retint par la main.

— Quel est ton nom ?

— Zanta. Soyez prudent, demain.

— Je te le promets.

— Je prierai pour vous, murmura-t-elle et elle disparut comme elle était venue.

CHAPITRE IX

Le cheik Farim était assis à côté de Remo sur une estrade. Il leva une main et, sur l'esplanade, deux cavaliers talonnèrent leurs grands étalons musclés et se précipitèrent l'un vers l'autre, en visant un poteau central. Tout en galopant, ils sortirent du fourreau de leur selle un long sabre à lame courbe.

Celui de gauche arriva le premier au poteau. Penché de côté, le sabre parallèle au sol, il frappa horizontalement l'énorme madrier. Mais le second cavalier était déjà là. La lame de son sabre étincela au soleil et s'abattit verticalement sur le poteau, jusqu'à l'entaille faite par son rival. Le madrier tomba en deux morceaux parfaitement coupés.

Le cheik applaudit et toute la foule suivit son exemple, ainsi que Remo et Chiun.

— La meilleure cavalerie légère du monde, et maintenant il n'en reste que cent, dit Farim.

Remo aperçut la belle Zanta de l'autre côté de l'estrade et il lui sourit mais elle se détourna vivement.

— Fais semblant d'admirer, Remo, lui chuchota Chiun. Fais comme si ces singes à cheval t'impressionnaient. C'est poli.

— Vous m'abandonnez, vous passez à l'ennemi, et vous vous occupez de mes bonnes manières ?

— Faut-il toujours que tu discutes avec moi ? se plaignit Chiun tout en continuant d'applaudir vigoureusement.

Sagement, Remo tapa dans ses mains. Il regarda autour de lui. De l'autre côté du cheik, sur la petite estrade, il y avait Reva Bleem, toujours en burnous. À sa gauche, il vit un jeune Arabe adipeux, barbu et moustachu, qui avait l'air de suer du pétrole. Le prince Abdoul. Le cheik l'avait présenté à Remo et à Chiun à leur arrivée à la fête et pour toute salutation, le prince avait tourné les talons et gagné sa place.

Derrière le cheik, penché sur lui pour murmurer à son oreille, c'était, son conseiller, un homme à figure de rat avec un long nez pointu, qui ne cessait de jeter des regards furtifs du côté de Remo.

Soudain, au sommet d'une haute dune, une douzaine de cavaliers apparurent et se redressa. Ils portaient la longue robe à rayures rouges et brunes, indiquant qu'ils étaient de la tribu hamidique. Leurs chevaux dévalèrent sur la pente à toute allure et les cinq cents habitants du village de tentes acclamèrent les cavaliers d'élite qui

poussaient des cris de guerre en galopant à bride abattue. Quand ils furent sur le terrain plat, ils se livrèrent à une éblouissante démonstration d'acrobatie.

— Dans le temps, tous nos hommes montaient ainsi, dit le cheik en soupirant. Ils étaient craints de la Perse à la Libye. Mais c'est fini. Il en reste très peu.

Remo perçut du chagrin et du regret dans la voix de Farim et il éprouva pour lui un peu de compassion.

— Qu'en pensez-vous, petit père ? demanda-t-il alors que le dernier cavalier disparaissait au sommet de la dune.

— Les Coréens sont de très bons cavaliers.

— Ceux-là ne sont pas coréens.

— Je le sais, qu'ils ne sont pas coréens. Je te dis simplement que les Coréens sont de très bons cavaliers. C'est nous qui avons introduit les chevaux au Japon. Tu savais ça ?

— Chiun, il faut que nous parlions.

— De quoi ?

— De tout ça. Nous ne pouvons pas nous disputer et nous opposer à cause d'un foutu microbe bouffeur de pétrole, voyons !

— C'est bien ce que je te répète, déclara Chiun.

— Hein ?

— Vraiment, Remo, tu me désespères. Que crois-tu qu'il se passerait si tu allais à la capitale pour annoncer que le cheik Farim va détruire les réserves de pétrole du pays ?

— Je crois qu'ils enverraient une armée ici pour l'éliminer.

— Exactement. Et tu marcherais avec eux ?

— Je n'ai pas l'habitude de travailler en groupe.

— Aaaaah ! Mais tu pourrais. Tu pourrais les commander. Et moi je commanderais les hommes du cheik. Nous, les Coréens, nous savons tout des chevaux. Et nous pourrions les laisser se battre, toi et moi, et nous n'aurions pas à le faire.

— Pourquoi est-ce que vous ne restez pas tout simplement avec moi ? Allons chercher cette bactérie du diable et tirons-nous d'ici.

— Parce que j'ai un contrat. Il est plus ancien que mon contrat avec Smith, donc il est prioritaire. Je dois le respecter.

— On va y réfléchir, dit Remo.

Tout en parlant à Chiun il avait remarqué six hommes occupés à enfoncer trois poteaux dans le sable, à sept ou huit mètres devant la tribune d'honneur. Ces poteaux étaient matelassés et, une fois leur base triangulaire enterrée, ils avaient un mètre quatre-vingt de haut. Ils étaient espacés de deux mètres, sur une ligne, et rappelaient à Remo les mannequins-cibles qu'il avait vus dans des écoles de karaté.

Averti par Zanta, Remo s'était tenu sur ses gardes toute la journée. Le tournoi au sabre et la fantasia n'avaient présenté aucun danger

pour lui. Mais ces poteaux, il en était sûr, serviraient à la tentative d'assassinat.

Jetant un coup d'œil au cheik, il vit que le regardait fixement. L'Arabe lui adressa un sourire pincé et condescendant qui en dit long à Remo.

Ce serait pour tout de suite. Chiun s'en doutait-il ?

Chiun s'en soucierait-il ? Remo se posa la question, puis il se pencha vers le vieux Coréen.

— Petit père, je...

— Chut. Laisse-moi admirer ma nouvelle armée.

Remo soupira et secoua la tête. À Dieu vat.

Neuf cavaliers surgirent au galop sur l'esplanade.

À cent mètres de l'estrade, ils se groupèrent, puis ils revinrent au grand galop en masse compacte, brandissant dans la main droite une lance de deux mètres de long, les rênes rassemblées dans la main gauche.

À vingt mètres des trois mannequins, ils abaissèrent leur bras et, d'un curieux mouvement par en dessous, lancèrent leur arme.

Remo écouta le bruit sourd des lances frappant la cible, l'une après l'autre. Mais voilà qu'une lance passa par-dessus la tête d'un mannequin, étincela au soleil et fila droit vers Remo.

Il resta immobile, les mains à ses côtés. Il laissait l'initiative à Chiun.

Tout semblait se passer au ralenti. Remo voyait la lance s'approcher de sa poitrine. Au grand soleil d'Arabie, il voyait briller la pointe acérée. La lance tournoyait lentement sur elle-même. Cette rotation était la raison du lancement par-dessous.

La pointe l'avait presque touché quand, toujours au ralenti, il vit une main jaune aux ongles longs passer devant lui et, lentement, très lentement, se refermer autour de la lance. La pointe s'arrêta juste avant de lui toucher la peau.

— Imbécile, gronda Chiun.

Les cavaliers tournaient bride devant la tribune. Le cheik était debout.

— Arrêtez cet homme ! cria-t-il en montrant un des guerriers.

Mais avant qu'on ait le temps de lui obéir, Chiun était debout et la lance, retournée dans sa main, repartait en sifflant au-dessus des mannequins. Elle se planta en pleine poitrine d'un des cavaliers. Machinalement, il voulut la saisir à deux mains, mais il bascula et Remo constata que la lance l'avait entièrement transpercé.

Remo se tourna vers le cheik, qui regardait fixement le cavalier mort. Derrière lui, restait figé, bouche bée. Il regarda Remo et Remo lui cligna de l'œil.

— Et tu allais permettre à ce bâton de t'empaler, rien que pour voir

si je ferais quelque chose ? gronda Chiun en coréen.

— Pensez-vous, mentit Remo. J'aurais fait quelque chose.

— Tu n'es qu'un imbécile et un ingrat et un Blanc, mais tu es mon fils en Sinanju. Tu crois que je te laisserais blesser par quelqu'un qui sent le mouton ?

— Alors, allons chercher la bactérie et tirons-nous !

Chiun secoua la tête.

— Oui, oui, grogna Remo, je sais. Vous avez un contrat.

— Oui.

Remo n'avait absolument rien entendu, mais subitement Chiun était là, avec lui sous sa tente.

— C'est fait, annonça le vieux Coréen.

— Quoi donc ?

— J'ai parlé au cheik Farim. Il est d'accord. Tu iras à la capitale et tu ramèneras leur armée. J'entraînerai la sienne. Nous nous battons ici, nos deux armées, comme dans les temps anciens, pour le droit de détruire le pétrole de ce pays.

— Je suppose que c'est ce que nous pouvions espérer de mieux, dit Remo.

— Tu vas partir tout de suite ?

— Sans doute. Mais vous n'attendez pas simplement que j'ai le dos tourné pour jeter ce truc-là dans le pétrole, dites ?

— Non. Le cheik est tenu par sa parole. Il est impatient d'aller à la guerre. Et il est heureux que j'entraîne son fils pour prendre le commandement.

— Ça va être drôle, de conduire une armée contre vous, dit Remo.

— Toute armée que tu commanderas sera comique, répliqua Chiun. Remo laissa passer.

— Vous savez qui a ordonné cette lance contre moi, aujourd'hui ?

— Oui.

— C'était.

— Je viens de te dire que je le savais.

— Je voulais en être bien certain. Je veux que vous soyez très prudent. Vous l'avez dit au cheik ?

— Non. Il vaut mieux pour les assassins que leurs empereurs ne sachent rien. Pourquoi penses-tu qu'il a voulu te faire tuer ?

— Je ne sais pas. Peut-être parce que je suis opposé aux projets du cheik ?

— Non. Non, ce n'est pas ça.

— Gardez-le à l'œil, conseilla Remo.

— Certainement.

La base militaire de l'Étoile au Centre de la Fleur était située à cinq

kilomètres de Nehmad, la capitale. Quatre soldats arabes en uniforme se trouvaient dans un poste de garde, à côté du portail principal.

Oscar ne prit pas la peine de ralentir et aucun des gardes ne se soucia d'arrêter la Rolls. Sans interception, sans vérification, elle suivit la route principale vers un groupe de vastes bâtiments construits autour d'une belle fontaine à l'italienne. Remo aperçut sur la droite des rangées et des rangées de chasseurs à réaction bien alignés ; à gauche des chars, des centaines de chars étaient garés, en colonnes si serrées qu'on aurait dit le parking d'un centre commercial.

Si c'était caractéristique, pensa Remo, rien de surprenant à ce que les Israéliens gagnent toutes les guerres. Un commando israélien – rayez ça, un lycéen israélien normalement intelligent – pourrait entrer là en plein midi avec une pince coupante et une pince et saboter toute l'armée et l'armée de l'air hamidique.

Deux douzaines de Rolls stationnaient devant le plus grand des bâtiments. Deux soldats hamidiques en uniforme, armés de fusils, montaient la garde sur le perron, devant une porte fermée. Remo dit à Reva Bleem de l'attendre et gravit les marches. Il frôla les deux gardes, ouvrit la porte et entra tranquillement. Pas un des deux ne fit un geste pour l'en empêcher.

L'intérieur du poste de commandement avait l'air du hall d'un palace londonien, avec des plantes vertes partout, des canapés et des fauteuils de brocart, des tapis persans. Au sommet du grand escalier, il y avait une porte à double battant portant l'inscription « Bureau du Commandant Général », en or avec des incrustations de pierres précieuses multicolores. Des projecteurs aux filtres tournants étaient braqués sur la porte et faisaient scintiller les pierres comme la boule de cristal dans une boîte disco.

Le nom du commandant général en question figurait aussi sur la porte : « Jonathan Wentworth Bull. » Remo le trouva dans un bureau, après avoir traversé une antichambre où six secrétaires américaines aux seins provocants s'appliquaient à leur spécialité de fonctionnaires : Manucure GS 14.

Le général portait un jean de couturier, une chemise blanche brodée de dragons rouges et des bottes de cow-boy cousues main à surpiqûres blanches. Il était coiffé d'un grand Stetson marron, avec des plumes dans le ruban. Le dos tourné à la porte, il avait les pieds sur le rebord de la fenêtre. Un jeune homme était assis à côté de son bureau, une pile de papiers bleu et blanc sur les genoux. Il en lisait un, quand Remo entra.

— La question suivante à l'ordre du jour, mon général, est le RD-22-A.

— Qu'est-ce que c'est que le RD-22-A ? demanda le général sans se retourner.

— Vous savez bien, mon général. Le système de satellites pour bombarder les avions d'assaut ennemis.

— Nom de Dieu, Winslow, je le sais ! Et vous le savez. Des fois, je finis par penser que vous ne serez jamais un vrai soldat. Vous vous figurez que ces gens vont dépenser du bel argent, vingt milliards de dollars, pour un truc qui s'appelle RD-22-A ?

— Je ne comprends pas, mon général.

— C'est un système satellite tueur. C'est comme ça que vous devez l'appeler. Ils allongeront vingt milliards pour un satellite tueur. Ils ne sortiront pas vingt dollars pour un RD-22-A. Ces gens-là n'ont rien à foutre des lettres et des chiffres. Il faut donner de beaux noms aux choses, affirma le général Jonathan Wentworth Bull en riant soudain. Tenez, je me rappelle une fois... c'était une de mes plus grandes batailles. J'essayais de leur fourguer un de ces trucs, vous savez... avec un long bidule par-devant, comme le nez d'un moustique... comment ça s'appelle ?

— La trompe ?

— Mais non, pas le truc du moustique. L'autre. En métal gris.

— Un canon, mon général ?

— C'est ça ! Un canon. Il utilisait, ce truc...

— De la poudre ?

— Oui, c'est ça, de la poudre. Mais mon beau-frère, qui achète ces trucs-là pour rien, il a enrichi la poudre avec du plumo... quelque chose. Quand il m'en a parlé, je lui ai dit qu'à mon avis c'était très chouette. Parce qu'un de ces surplus de la Seconde Guerre mondiale, un comme-vous-disiez de fabrication italienne...

— Un canon ?

— Ouais, avec de la poudre normale et un peu de ce plumonium...

— Plutonium, mon général ?

— Ouais. Mon beauf voulait l'appeler Unité d'artillerie avancée 4-B et je lui ai dit que personne n'en voudrait. Et j'avais raison. J'ai appelé ça Décimateur nucotronique mobile et c'est parti comme des petits pains.

Le général pivota dans son fauteuil pour sourire chaleureusement à Winslow et aperçut Remo sur le seuil.

— Désolé, dit-il. Je ne reçois les représentants que le vendredi.

— Je ne suis pas un représentant.

— Ah ? Qui êtes-vous ?

— L'esprit de Napoléon.

— L'Esprit de Napoléon ? répéta le général Bull. Je ne connais pas cette société. Elle fabrique quoi ?

— Rien, dit Remo.

Le général regarda son secrétaire d'un air tout à fait perplexe. Winslow se pencha vers lui et lui dit à mi-voix :

— Napoléon, mon général. Je crois que c'est une espèce de pâtisserie. Un gâteau.

La perplexité de Bull augmenta.

— Un gâteau ? Un de ces trucs avec du papier plissé autour ?

— Oui, mon général. Fourrés de crème. Avec du sucre glace dessus, blanc à dessins marron et...

— Je ne viens pas ici pour entendre parler de pâtisserie, interrompit Remo.

Le général Jonathan Wentworth Bull se leva. Il portait un large ceinturon incrusté de diamants, qu'il remonta sur ses hanches.

— De quoi vous voulez parler, alors ?

— De guerre, dit Remo.

Bull parut dérouté et se tourna vers Winslow.

— Guerre ?

— Comme de la bagarre, mon général. Entre deux armées.

— Ah oui, je connais. Comme au cinéma. Bon, alors quoi, la guerre, mon gars ?

— Mon général, comprenons-nous d'abord.

— OK. Je suis très compréhensif, tout le monde vous le dira.

— Le pétrole, c'est ce qui vous fait vivre. Vous le savez, d'accord ?

— Oh, je ne dirais pas exactement...

— Si, vous le diriez. Tout le pétrole hamidique vous paie. Il achète tout ce bric-à-brac militaire que vend votre beau-frère. C'est le pétrole et l'argent du pétrole, d'accord ?

— Pas précisément. Je ne...

Remo pinça le lobe de l'oreille du général.

— Oui, oui, certainement, c'est le pétrole, doucement avec l'oreille, mon gars. Vous voulez être colonel ? Lâchez mon oreille.

Remo lâcha l'oreille.

— Bien. Le pétrole vous fait vivre. Et maintenant, quelqu'un veut détruire le pétrole.

— Il y en a beaucoup. Ce sera dur pour eux de faire ça.

— Ils ont un moyen. Je l'ai vu marcher, déclara Remo.

— Ça détruit le pétrole ? Le nôtre ?

— Tout juste.

— Plus d'argent pour des salaires ou le nouveau satellite tueur ?

— Précisément, dit Remo.

Bull se redressa de toute sa taille et remonta son jean.

— Winslow ! aboya-t-il. Rassemblez l'armée de l'air. Faites préparer les divisions blindées. Combien de pilotes avons-nous sur place ?

— Nous avons accordé une semaine de permission aux Américains, souvenez-vous.

— Ah zut alors, dit le général.

— Vous n'avez pas de pilotes hamidiques ? demanda Remo.

— Mon garçon, il n'y a pas de pilotes hamidiques. Les Hamidiques pensent que les avions sont des choses qui sont livrées avec des Américains dedans.

Les Hamidiques sont de vieux marchands d'esclaves. Ils achètent les gens.

— Seigneur ayez pitié ! gémit Remo en soupirant. Bon, oublions l'armée de l'air. D'ailleurs, nous n'en aurons pas besoin.

— Contre qui irons-nous ? demanda Bull. J'ai entendu dire qu'il y a un club d'échecs à Nehmad dont les membres complotent une révolte contre le gouvernement. Ils vont faire imprimer la semaine prochaine des tracts critiquant le roi. C'est contre ceux-là ?

— Non. Nous combattons des soldats arabes.

— Allez ah ! Il n'y a pas de soldats arabes.

— Une espèce ancienne, expliqua Remo. Des chevaux, des sabres, des lances.

— Des vrais sabres ?

— Oui.

— Ils ne pourront rien contre nos chars, si nous arrivons à en faire démarrer quelques-uns. Winslow les mènera au combat lui-même. Je resterai ici au poste de commandement central. Prévenez-moi dès que la bataille sera finie.

— Non, dit Remo. Winslow ne mènera rien du tout. C'est moi. Et vous viendrez avec moi.

— Jusqu'à présent, mon gars, vous me plaisiez bien. Mais pourquoi faudrait que j'y aille ?

— Les soldats seront rassurés et heureux de savoir que leur général est à leurs côtés, partageant les risques avec eux.

— Vous savez ce qui me fait horreur ? demanda Bull.

— Quoi ?

— Toutes ces conneries de traditions de l'armée. Toutes ces foutues traditions, ça ne fait que tuer des généraux, voilà. Des assassins de généraux.

— Et moi aussi, dit Remo.

— J'irai, décida Bull. Au fait, vous savez quoi ? Je n'ai même pas demandé votre nom.

— Patton, répliqua Remo. George S. Patton.

— C'est irlandais, ça ? Ça me paraît irlandais.

CHAPITRE X

Le général Jonathan Wentworth Bull rassembla toute l'armée hamidique, le lendemain à dix heures du matin. Deux cents soldats répondirent à l'appel.

— C'est ça ? demanda Remo. Toute votre armée ? Deux cents hommes ?

— Ma foi, il y en a plus, mais c'est difficile de leur faire parvenir des messages tout de suite, surtout avant midi. Je crois que cet après-midi, ils devraient être mille, environ.

— Nous aurons besoin de mille, dit Remo. Le cheik Farim a mille hommes.

— Si je vous en trouve onze cents, je pourrai rester ici ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Vous voulez que je vous pince l'oreille ? demanda Remo.

— Pas la peine d'être violent. Nous ne sommes pas encore en guerre.

— Ces choses-là, demanda Remo en désignant les soldats, qu'est-ce qu'elles savent faire ?

Il y en avait qui bavardaient entre eux, d'autres faisaient un somme, couchés par terre, sur la grande esplanade devant le bâtiment principal de la base.

— Je crois que l'un d'eux est un champion de jiu-jitsu. Quelqu'un m'a dit un jour que deux parmi eux savaient se servir de couteaux. Ils ont tous ces petits machins qui tirent... euh... des fusils. C'est ça, des fusils. Je crois qu'il y a toute une bande qui sait très bien connecter des fils et faire démarrer une voiture garée.

— Vous entendez ce bruit ? demanda Remo, en entendant une sorte de crépitement irrégulier.

— Ouais. C'est notre attachée de presse.

— Vous avez un attaché de presse pour cette armée ?

— Bien sûr. Si nous n'en avons pas, comment est-ce que le monde saurait qu'il ne faut pas se frotter à l'Arabie hamidique ?

— Comment s'appelle-t-il ?

— C'est une fille. En réalité, elle n'est pas vraiment attachée de presse. C'est une journaliste. Mais comme attachée de presse, elle est très bien.

— Faites un peu voir, dit Remo. Elle est peut-être capable de se battre.

Ils s'éloignèrent vers le coin du bâtiment et, dès que le général eut le dos tourné, la plupart des soldats s'enfuirent. Les autres dormaient.

Une petite table avait été installée à l'ombre, contre le mur du quartier général. Une femme y était assise et tapait à la machine. Remo la regarda et demanda :

— Mais qui est-ce ?

— Melody Wakefield, du *Boston Blade*.

— Bon Dieu, ça explique tout ! J'ai dû lire ce journal, une fois. Elle est dans votre camp ?

— Surtout, elle est contre les Israéliens. Je ne lis pas ce qu'elle pond, mais je crois que c'est ça qu'elle fait.

— Pourquoi est-elle contre les Israéliens ?

— Je n'arrête pas de le demander. Je crois que c'est que par ici, les gens qui aiment surtout les Américains sont les Israéliens. Et elle déteste les Américains, alors elle met les Israéliens dans le même sac et les déteste aussi.

— Bull, c'est la première parole intelligente que je vous entends prononcer, dit Remo.

Il passa derrière la fille et regarda par-dessus son épaule. Sur son dernier feuillet, elle avait écrit : « Les médias américains ont inventé un Islam cruel, insensible, qu'il convient de haïr, tout comme ils ont inventé de toutes pièces les dangers du communisme au Viêt-nam et au Cambodge. » Elle sentit la présence de Remo derrière elle et se retourna.

— C'est bon, ça, dit-il en indiquant le feuillet du menton.

« Ce livre va faire pour le Moyen-Orient ce que mon précédent ouvrage a fait pour le Viêt-nam et le Cambodge. Il arrachera le masque de l'hypocrisie des impérialistes américains et de leur laquais israéliens, et montrera à ceux qui cherchent la vérité que la vague de l'avenir est l'Islam, bienveillant, juste et pacifique.

— Ça me paraît épatant, dit Remo en pensant que cette fille était complètement dingue.

Il se souvint qu'il avait vu sa signature dans le *Blade* et que son grand-père avait dirigé ce journal jusqu'à sa mort. Peut-être y avait-il dans cette famille un ramollissement congénital du cerveau.

— Qu'est-ce que vous faites ici, aujourd'hui ? demanda-t-il.

— Je suis venue pour interviewer des soldats. Je veux que le monde sache à quel point l'Islam est progressiste, en réalité. Vous savez, en Amérique on s' imagine que le jihad, la guerre sainte, c'est mauvais. Mais ce n'est pas vrai, ils ne veulent pas tuer tout ce qui n'est pas musulman. Jihad, en réalité, ça veut dire réforme sociale. Et la leur est bien supérieure à toutes les réformes américaines. Je vais prouver ça dans mon livre, en interviewant des soldats. Est-ce que je vous ai dit que mon livre sur le Viêt-nam et le Cambodge a remporté

un prix ?

— Le contraire m'aurait renversé, dit Remo. Voyons un peu. Les militaristes américains, ayant besoin d'une guerre pour sauver l'économie, ont essayé d'imposer leur volonté décadente et corrompue aux peuples doux et pacifiques du Viêt-nam et du Cambodge. Mais dans le monde entier, les peuples épris de liberté se sont unis sous la bannière de la liberté pour chasser les méchants envahisseurs américains et remettre leur pays entre les mains de charmants réformateurs agraires qui promettaient de la terre à tous les paysans et des élections libres dès que possible.

Melody Wakefield poussa un petit cri de ravissement.

— Vous avez lu mon livre !

— Pas la peine. Un jour, j'ai passé un an à lire le journal de votre grand-papa, déclara Remo et, remarquant que Bull était encore là, au coin du bâtiment, il l'appela. Hé, mon général ! Aucune objection si elle interviewe vos soldats ?

— Non, non, aucune. Je vous l'ai dit, elle est chargée de presse. Elle n'écrira rien qui ferait du tort à un Arabe. Et si elle fait ça, on lui coupera les seins.

— Je crois que c'est déjà fait, marmonna Remo en regardant le torse plat de Melody sous la chemise, militaire. Si vous voulez interviewer l'armée, vous la trouverez là-bas sur l'esplanade. Endormie. Enfin, quelques soldats. Les autres ont fichu le camp.

— Merci, susurra-t-elle.

— Quand nous irons à la guerre, demain, vous voudrez venir avec nous ?

— Contre qui vous battez-vous ?

— D'autres Arabes.

— Pas des Israéliens ? demanda-t-elle, déçue.

— Non. Des Arabes.

— Mais ce sont des Arabes renégats dont l'esprit a été empoisonné par les croyances corrompues de l'Occident et qui sont les laquais des États-Unis et méritent donc la mort, c'est bien ça ?

— C'est ça, marmonna Remo avec lassitude.

— Mon devoir est de vous accompagner pour faire connaître au monde la gloire de nos armées, déclara Melody Wakefield.

— Parfait. Vous serez dans la voiture de tête. Attachée sur le capot.

— Je suis navré, Empereur, dit Chiun, mais votre fils...

— Ne sera jamais un soldat, compléta le cheik Farim.

Chiun hocha tristement la tête.

— Peut-être, si je l'avais eu plus jeune... Mais maintenant, il ne tient même pas sur un cheval. Ou un chameau. Il a peur des fusils et les sabres sont trop lourds pour lui. Il risque de se transpercer les pieds

s'il prend une lance.

— Ce n'est pas tellement quand il était jeune que tu aurais dû l'avoir, Maître de Sinanju, mais avant le pétrole. L'argent du pétrole a privé notre peuple de son respect pour les vieilles coutumes.

— La richesse fait cela.

— Le pétrole fait cela ! Nous devons détruire le pétrole.

— En disant cela, vous vous faites beaucoup d'ennemis, dit Chiun. Peut-être même parmi ceux qui sont proches de vous.

— Saurais-tu quelque chose, Maître, que tu ne me dis pas ?

— Non, Sire. Je ne sais rien. Je soupçonne mais je ne sais rien.

— Tu dois me faire part de tes soupçons.

— Non. Parce que pour régner, il faut être sans peur et sans faveur. Et on ne peut l'être si l'on doit toujours regarder derrière soi. On doit regarder devant, tout droit. La Maison de Sinanju est ici, à votre côté, pour s'occuper de vos ennemis.

— Tu ne seras pas fâché si je suis prudent ? demanda Farim avec un sourire.

— Je le serais si vous ne l'étiez pas, Empereur. La Maison de Sinanju n'a que faire des imbéciles.

— Une bonne règle.

— Et les hommes de valeur la comprennent.

Ils furent interrompus par un cri, au-dehors :

— Chiun ! Viens un peu par ici !

— C'est Abdoul, dit le cheik. Comment ose-t-il te parler sur ce ton ?

— Il est étourdi, murmura Chiun en se levant.

Dans un tourbillon de brocart bleu, il sortit de la tente. Farim le suivit.

Abdoul était planté devant l'entrée de la tente et la moitié du village faisait cercle, de loin, pour observer. À côté d'Abdoul, il y avait une espèce de géant blanc, de près de deux mètres, qui devait peser dans les cent cinquante kilos. Il portait un tee-shirt rouge et un pantalon kaki, avec de lourds bottillons de para admirablement cirés. Ses cheveux étaient rouges et sa peau aussi. Il avait pour ceinturon une cartouchière d'où pendaient des grenades, des couteaux et des pistolets.

— Je t'ai dit que les entraîneurs américains sont meilleurs ! cria Abdoul dès qu'il vit Chiun. J'en ai un, maintenant !

— À quoi va-t-il t'entraîner ? À trop manger ?

Le colosse roux avança d'un pas.

— Il sera mon commandant dans la bataille de demain. C'est un soldat.

— Sergent Willie Bob Watson, dit le géant en faisant un salut militaire. Spécialement entraîné au combat à mains nues par le célèbre colonel Mactrug de réputation internationale.

— Colonel Mactrug. J'ai entendu parler de ça, dit Chiun.

— Jusqu'à sa mort prématurée, le plus grand combattant du monde, proclama Willie Bob Watson.

— Un imposteur, qui se cachait derrière des gadgets, des fils et des trucs et qui est tombé la première fois que quelqu'un l'a attaqué.

— C'est un mensonge ! protesta le sergent Watson. Il a été massacré par une horde de plusieurs dizaines de terroristes.

— Le Maître de Sinanju ne ment pas. Et, d'ailleurs, il ne parle même pas à des crétins comme toi.

Il s'apprêta à repartir mais Abdoul lui cria :

— Un duel ! Une épreuve pour savoir qui sera à mon côté demain, à la bataille !

— Abdoul ! gronda son père. Tu n'as pas le droit d'insulter de la sorte le Maître de Sinanju !

— Pardon, père, mais je ne crois pas que cet individu soit un Maître de Sinanju. Ce n'est qu'un vieillard qui cherche à se faire passer pour ce qu'il n'est pas.

— Tu l'as vu, avec la lance. Était-ce une mascarade ?

— Non, mais simplement un heureux hasard. Avant que je te permette, père, de lui confier ta sécurité sacrée, j'exige de voir quel est son talent.

Chiun regarda Farim, puis la foule. Il aperçut Ganulle, le conseiller du cheik, qui observait la scène.

— Ne sois pas dur avec ton fils, murmura-t-il à Farim. Il ne comprend pas nos manières.

— Assez causé ! glapit Abdoul. Est-ce un combat ?

— Tu n'as pas à accepter, Maître, dit Farim.

— Non, mais ce sera peut-être bon pour le gamin.

Chiun s'avança dans la clairière et le sergent Watson lui demanda :

— Quelles armes veux-tu, vieil homme ?

— Qu'est-ce que tu as ?

— De tout. Des pistolets, des fusils, des couteaux, des grenades, répondit Willie Bob en claquant diverses parties de son anatomie où étaient accrochées les armes variées. Même des fouets. J'ai de tout.

— Bien sûr, dit Chiun. Utilise celles que tu veux ou toutes.

— Et toi ?

Lentement, Chiun leva les mains devant lui, comme pour les faire admirer.

— J'ai toujours mes armes sur moi, dit-il.

Le village tout entier vint faire cercle autour de Chiun et du rouquin géant. Le sergent Watson avait un automatique dans la main gauche, un long fouet enroulé dans la droite.

— Tu as besoin d'une arme, insista-t-il.

— Commence quand tu voudras, répliqua Chiun.

Il avait les bras croisés, les mains glissées dans les larges manches de son kimono de brocart bleu. Le sergent se tourna vers Abdoul, qui se tenait à côté de son père. les avait rejoints.

— Vas-y ! cria Abdoul. Vas-y !

Watson haussa une épaule et, d'une brusque torsion du poignet, il déroula le fouet devant lui. Puis, d'un coup sec, il le fit claquer et siffler au-dessus de la tête de Chiun, à quelques centimètres de son oreille.

Chiun ne bougea pas, ne cilla même pas. Ses mains restèrent glissées dans ses manches.

— Allez, vieux ! cria le soldat. Donne-leur au moins un spectacle !

Chiun ne répondit pas. Le colosse leva la main droite à son épaule et l'abattit d'un coup sec. Le fouet ondula jusqu'à la mèche qui sauta en l'air et claqua presque contre l'épaule de Chiun.

Chiun resta figé.

— Tant pis pour toi, vieux machin ! glapit le soldat furieux.

Il étendit le fouet derrière lui et le ramena par-dessus sa tête pour le faire retomber en plein sur celle de Chiun. La foule retint sa respiration. Le cheik fit un pas.

Au moment où il semblait que rien ne pourrait éviter que le fouet entame le crâne de Chiun, le vieil homme sortit sa main droite de sa manche. D'un mouvement si rapide qu'il était impossible à suivre à l'œil nu, il la haussa au-dessus de sa tête. On entendit un bruit de détonation. Plusieurs personnes sursautèrent et fermèrent les yeux.

Quand elles les rouvrirent, les mains de Chiun étaient de nouveau cachées dans les manches. Trente centimètres de fouet traînaient par terre à ses pieds. Le soldat regarda avec étonnement sa mèche raccourcie, gronda un juron et revint à l'assaut. Encore une fois, Chiun coupa le fouet du tranchant de la main, à la dernière fraction de seconde. Et une troisième fois. Jusqu'à ce qu'il ne reste plus au géant roux que le manche de son fouet.

Avec rage, il le jeta dans le sable et fit passer son pistolet dans sa main droite. Quand il leva le bras pour viser Chiun, le vieux Coréen se mit à bouger. Il se glissa vers la droite, vers la gauche, apparemment au hasard. Willie Bob eut du mal à ne pas sourire. C'était enfantin, une tactique élémentaire. Il y avait un moyen très simple d'y riposter et une balle suffisait ; on suivait simplement l'adversaire avec la hausse sur le canon du pistolet, on suivait ses déplacements. Et quand il s'arrêtait ou changeait de direction, il devait passer devant le canon alors on tirait et on envoyait voler sa cervelle à perpète.

C'était très simple.

Mais ça ne marchait pas.

Willie Bob suivit avec la hausse de son pistolet alors que Chiun glissait à droite et à gauche sur le sable. Et puis il s'arrêta. La hausse

du pistolet continua de se déplacer. Encore un centimètre et on tire. Mais le vieux Coréen n'était plus là.

Il était sur la droite, à cinq mètres.

Willie Bob pesta. Comment est-ce que ce vieux bougre avait fait ? Essayons encore, se dit-il.

Et ce fut exactement la même chose. Quand Willie Bob était sûr de l'avoir, quand son index se crispait sur la détente, l'adversaire n'était plus là.

Il était juste devant Willie Bob et sa tête lui arrivait à peine à l'épaule. Willie Bob ouvrit la bouche et resta ainsi.

— Tu cherches quelque chose ? demanda Chiun avec un léger sourire ironique.

Rageur, Willie Bob leva son pistolet pour l'abattre sur le crâne de Chiun et le mettre en bouillie. Il entama son mouvement et s'immobilisa. Il sentait une douleur cuisante à son poignet. Cela faisait trop mal pour qu'il remue encore la main. Il sentit le pistolet tomber de ses doigts inertes et vit ce vieillard l'attraper au vol.

Willie Bob resta planté là, paralysé, le bras en l'air. Il regarda ce petit vieux aller avec le pistolet vers le cheik et Abdoul. Il voulait crier, mais il vit Ganulle qui lui faisait les gros yeux et qui secouait imperceptiblement la tête : Non, non.

Chiun s'approcha d'Abdoul, prit à deux mains le lourd pistolet, le cassa en deux et tendit les deux moitiés au prince. Après quoi il s'inclina légèrement devant le cheik et s'éloigna vers sa tente, accompagné par les acclamations de la foule.

Le cheik Farim regarda son fils, leva une grande main noueuse et le gifla à toute volée.

— Imbécile ! Tu as insulté un invité... un invité honoré... avec cette ridicule fanfaronnade ! Est-ce que ça te suffit ?

— Oui, père, bredouilla Abdoul. Oui.

Mais sa femme le vit jeter un regard sournois vers Ganulle.

CHAPITRE XI

Le général Bull avait fini par découvrir quarante camions en état de marche et ils avaient transporté l'armée hamidique à trois kilomètres du village du cheik Farim.

Et maintenant l'armée, forte de mille hommes, marchait derrière la Rolls. Melody Wakefield marchait avec les soldats, sa machine à écrire en bandoulière.

Remo et Reva Bleem étaient à l'arrière de la Rolls, Oscar et Bull devant. Remo baissa sa vitre et entendit le sergent instructeur s'efforcer de mettre son armée au pas cadencé.

— Heun, deux... Heun, deux... Heun, deux, trois, quatre...

C'était un cafouillis invraisemblable. Remo comprit que non seulement l'armée ne savait pas marcher ni se battre mais que ses soldats étaient incapables de compter.

— Merveilleux, grommela-t-il et il remonta la vitre.

— Il n'est pas trop tard, dit le général Bull.

— Pas trop tard pour quoi ?

— Pour un soutien aérien. On les écraserait. Napalm. Bombes. Gaz toxiques. Nous n'aurons même pas à y aller, sauf pour compter les cadavres.

— Non. Nous allons faire une vraie guerre et nous battre. Soldat contre soldat.

— On risque de se blesser, comme ça.

— Taisez-vous et retournez-vous avant que je vous pince l'oreille ! gronda Remo.

Reva se rapprocha de lui.

— Vous devez vous faire une joie de tout ça, hein ?

— Non, pourquoi ?

— Je croyais. Vous contre votre maître.

— Non, répéta Remo.

— Qui va gagner ?

— Vous n'arrêtez pas de me répéter ça, qui va gagner, qui va gagner ?

— Je me demandais. C'est très important pour moi que ce soit vous.

— Je ferai de mon mieux, promit Remo. Je n'ai pas tellement envie de vivre dans un monde de nains et d'essence à trois dollars soixante-quinze le litre.

Oscar s'arrêta sur le bas-côté de la route ; Remo et le général Bull

descendirent de voiture. Devant eux, une longue pente de sable descendait vers l'oasis. Une centaine de cavaliers attendaient près du village de tentes. Autour d'eux, il y avait de nombreux hommes à pied, armés de sabres et de lances.

Remo aperçut Chiun, en kimono jaune vif, un peu à l'écart avec le cheik Farim. Abdoul et étaient à côté d'eux.

Une main en auvent sur les yeux, le général Bull examina le champ de bataille.

— Napalm, mon garçon.

— Hein ?

— C'est fait sur mesure pour le napalm. Nous pouvons en remplir cette vallée. Tout rôtir.

— Combien de temps vous faudrait-il pour ça ?

— Une semaine.

— Pourquoi une semaine ?

— D'abord, il faut que je trouve deux avions qui volent. Ensuite, je dois dénicher deux pilotes américains qui ne soient pas en permission. Et puis aller emprunter du napalm à la Libye. Une semaine. Mais avec un peu de chance, peut-être cinq jours seulement.

— Pas question. Nous combattons aujourd'hui, répliqua Remo.

— Nous attaquerons par vagues. D'abord nos fantassins pour les affaiblir, et ensuite les chars.

— Pourquoi pas les chars d'abord ?

— On est en train de les réparer. Ils n'arriveront peut-être pas à temps pour la guerre.

— Bon, commencez avec votre infanterie, grommela Remo.

Bull fit un geste et dix lieutenants arabes s'avancèrent. Ils parlaient tous en même temps, en arabe, et paraissaient se disputer.

Bull plongea une main dans la poche de sa chemise de cow-boy et en retira une poignée de cure-dents. Il en compta dix et remit le reste dans sa poche. Puis il en cassa un pour qu'il soit plus court que les autres et mit ses mains derrière son dos. Quand il les ramena tous les cure-dents étaient à la même hauteur, dans son poing. Il le tendit à la ronde et, à contrecœur, les lieutenants prirent chacun un cure-dent.

Les trois premiers prirent des longs et ils tombèrent tous à genoux dans le sable, tournés vers La Mecque, pour se prosterner et remercier Allah à pleins poumons. Le quatrième lieutenant eut la courte paille. Lui aussi tomba par terre, mais pour sangloter et donner des coups de pied dans le sable comme un sale gosse qui fait un caprice.

Remo se baissa et le souleva par la peau du cou. Il pinça.

— Oui, monsieur, bredouilla le lieutenant.

— Rassemblez vos hommes et portez-vous en avant.

— Mais ils sont armés ! Je vois leurs lances d'ici.

— Elles vous feront sûrement moins de mal que ce que je peux

vous faire, menaça Remo et il pinça plus fort. Allez, avancez.

Le lieutenant partit en courant, en se frottant la nuque comme s'il avait été piqué par une abeille. Remo entendit monter des lamentations du corps de troupe. Le lieutenant se retourna vers lui, l'air suppliant, mais Remo le menaça du doigt.

Le lieutenant continua de rallier ses hommes. Il finit par en avoir cent derrière lui. Les autres soldats cherchaient à quitter en douce le champ de bataille, mais il leur était difficile de trouver une cachette dans le sable.

— C'est bon, Lieutenant, ordonna Bull. Attaquez l'ennemi, pour l'honneur de notre pays !

Lentement, le lieutenant emmena sa centaine d'hommes vers le grand amphithéâtre naturel, au bas de la pente.

En face, cent autres hommes venaient à leur rencontre, armés de lances et de sabres. Ceux de Remo avaient des fusils.

— Restez ici, dit Remo à Reva et, à Bull : Vous êtes commandant en chef. Gagnez la guerre.

Puis il s'éloigna sur la droite, en suivant la crête de la dune afin de pouvoir surveiller la progression de la guerre dans la vallée. Il vit Chiun émerger du groupe près de l'oasis et venir vers lui. Ils se rencontrèrent au milieu de la longue dune et Remo s'inclina.

— Bonjour, Général, dit-il. Beau temps pour une guerre, n'est-ce pas ?

— Oui, mon fils, répondit Chiun. Nous avons tout ce qu'il nous faut pour une guerre, sauf des armées.

Ils s'assirent côte à côte dans le sable pour assister au déroulement de la bataille. Les deux groupes de cent se faisaient face, séparés par dix mètres de sable.

Le lieutenant de Remo porta le premier coup. Il cria à tue-tête, à l'armée de Chiun :

— Ton père est sale !

Puis il se tourna vers ses soldats pour quêter leur approbation. Quelques-uns applaudirent. Les autres sifflèrent.

Un homme de l'armée de Chiun avança d'un pas, de plusieurs pas, jusqu'à cinq mètres du lieutenant. Il tenait un sabre à la main droite.

— Ta mère est sale aussi ! hurla-t-il.

Ses hommes rirent et sifflèrent.

— Pas vrai ! riposta le lieutenant de Remo.

— Elle est sale ! glapit l'homme de Chiun.

Son cri fut repris par les forces massées derrière lui :

— Elle est sale ! Sale ! Sale !...

Les clameurs mirent en déroute le lieutenant de Remo. Il opéra un repli stratégique vers ses soldats et ils conférèrent rapidement sous les huées de l'armée de Chiun.

Puis le lieutenant revint. Il leva un bras. Quand il l'abassa, ses cent hommes hurlèrent à l'unisson :

— Tout le monde est sale dans ta famille !

Remo soupira.

— Jamais je n'aurais cru que nous serions opposés dans une guerre.

— Ce serait vrai si c'était une guerre, dit Chiun.

Les deux hommes hurlaient et s'invectivaient tous, à présent. Un des Arabes de Chiun, plus courageux que le reste, ramassa une poignée de sable et la jeta sur le lieutenant de Remo, qui réagit comme s'il avait reçu une décharge électrique. Il sautilla sur place en gigotant, en époussetant le sable de son bel uniforme immaculé, en glapissant des insultes au lanceur. Dès qu'il fut nettoyé, il lança du sable à son tour. Bientôt, les deux armées se battaient à coups de poignées de sable. Remo remarqua que ses cent hommes avaient jeté leurs fusils par terre, pour mieux lancer du sable à deux mains. Il y avait là cent fusils qui traînaient, inutilisables avec leur canon plein de sable. Les soldats de Chiun avaient posé les sabres et les lances et tout ce monde n'arrêtait pas de hurler.

— On croirait la Bourse de New York trois minutes avant la fermeture, un vendredi, marmonna Remo.

— C'est abominable, reconnut Chiun.

Remo lui jeta un coup d'œil et vit qu'il regardait maintenant du côté de la grande tente, à l'entrée de l'oasis, où le cheik Farim avait sa tête dans ses mains comme s'il souffrait. Près de lui, il y avait six cents fantassins. Les cent cavaliers attendaient impatiemment l'ordre de charger.

Remo ne vit plus Abdoul ni Ganulle. Il se tourna vers le haut de la vallée, où la Rolls attendait. Le général Bull observait l'action et applaudissait. Reva Bleem bâillait. Melody Wakefield tapait à toute vitesse sur sa machine accrochée à son cou. Oscar, le chauffeur, accoté contre une aile, se curait les ongles avec un couteau.

Le reste de l'armée de Remo avait disparu. Il se retourna vers le sud. Neuf cents hommes cavalaient sur la route, de toute la vitesse de leurs jambes. Remo se demanda s'il lui serait possible de fusiller toute l'armée pour désertion.

— On dirait que je vais être vaincu par le nombre, dit Remo à Chiun, mais Chiun n'était plus là.

Remo l'aperçut qui courait vers le village, en volant presque sur le sable, si vite qu'il ne laissait pas d'empreintes de pas. Remo lui courut après mais ses pieds s'enfonçaient jusqu'aux chevilles dans le sable fin et il dut se secouer pour se souvenir qu'il n'y avait pas de vitesse dans la hâte, qu'il devait sentir la pression du sable montant contre ses pieds et porter la pression de son corps en avant plutôt que vers le sol, pour que les pieds ne s'enfoncent pas mais effleurent simplement le

sable, comme s'ils skiaient.

Il arracha ses pieds du sable et courut dessus, à toute allure, sans laisser de traces. Le cheik s'était retourné et regardait Chiun courir vers lui, suivi par Remo. Il voulut parler, mais Chiun lui passa devant et se jeta contre la paroi de toile de la tente de Farim. Le tissu se déchira. Chiun retomba sur ses pieds et écarta la toile déchirée. À l'intérieur se trouvait Ganulle ; il était par terre avec un fusil à côté de lui.

Farim arriva, regarda qui gémissait en reprenant connaissance et puis Chiun.

— Le fusil était braqué sur ton dos, Excellence, dit Chiun.

Avant que Farim ait le temps de répondre, on entendit du bruit dans le fond de la tente, comme si quelqu'un cherchait à se glisser dessous pour sortir. Chiun fit un signe de tête à Remo, qui passa par derrière et revint quelques secondes plus tard en traînant Abdoul par le col de sa gandourah. Il jeta le gros jeune homme aux pieds de son père.

— Toi aussi ? s'exclama tristement Farim. Ganulle et toi ?

Tout mensonge était impossible. Abdoul hocha la tête.

— Mais pourquoi ?

— Ton frère, le roi, nous a promis... toute cette terre serait à nous... le pétrole... si seulement...

Abdoul ne put terminer sa phrase. Farim tira du fourreau un long sabre courbe. Abdoul recula quand son père lui tendit le sabre. Puis, avec un cri d'angoisse, le cheik leva l'arme au-dessus de sa tête, pivota et partit en courant. Un cheval sans cavalier attendait patiemment au bord de l'oasis et Farim sauta en selle. En poussant un cri de guerre arabe aux modulations aiguës, il talonna sa monture et s'élança au galop vers l'armée de Remo.

Les cavaliers du cheik, surpris, regardèrent leur chef s'éloigner puis ils éperonnèrent leurs chevaux à leur tour et le suivirent en poussant ce même cri de guerre curieusement mélodieux.

Les soldats de Remo, qui avaient quatre points d'avance sur ceux de Farim dans la guerre des insultes, entendirent le martèlement des sabots et les cris. Ils levèrent les yeux, virent arriver le cheik qui décrivait des moulinets avec son sabre, tournèrent les talons et prirent leurs jambes à leur cou.

Mais lorsque Farim rattrapa le dernier soldat, sa rage était tombée car au lieu de couper l'homme en deux, il s'arrêta et fit signe à sa cavalerie ; elle galopa autour des fuyards et les encercla. Les soldats de Remo se laissèrent tomber par terre, en tremblant de peur et en pleurnichant.

Le cheik repartit au galop vers la Rolls et, quelques instants plus tard, Melody Wakefield et le général Bull avaient rejoint le groupe de

prisonniers.

— Ça, c'est un homme et demi, dit Remo à Chiun, d'une voix admirative, en désignant le cheik qui revenait majestueusement vers l'oasis au petit trot.

— Oui, sans aucun doute. C'est pourquoi la Maison de Sinanju honore le contrat qu'elle a avec lui, prisonnier.

Reva descendait en marchant péniblement dans le sable. Quand elle eut rejoint Remo, elle demanda ce qui était arrivé.

— Nous avons perdu.

— Ah, merde.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? hurla le général Bull, du groupe de prisonniers.

— Nous avons perdu la guerre, répondit Remo.

— Je vous avais bien dit qu'on devait employer le napalm.

— Ce sera pour celle de la semaine prochaine.

— Si le bruit de tout ça se répand, je suis ruiné, se plaignit Bull. Qui va acheter du matériel militaire à un vaincu ?

Melody Wakefield, parmi les prisonniers, tapait toujours sur la machine pendue à son cou.

— Écoutez, dit-elle quand elle s'arrêta enfin et elle lut : « Aujourd'hui, un valeureux peloton de soldats hamidiques a défendu l'avenir de l'Islam contre une bande de terroristes, sympathisants d'Israël. Quand la poussière et la fumée de la bataille retombèrent, les forces pro-israéliennes avaient été mises en déroute. Dans une brillante démonstration de tactique en campagne... »

Pendant qu'elle divaguait ainsi, le cheik Farim se tourna vers Remo.

— Que raconte cette chose étrange ?

Remo fit un geste vague, en haussant les épaules.

— Qui sont les valeureux soldats arabes ? insista Farim.

Remo désigna les restes de son armée, prosternée dans le sable et tremblante de terreur.

— Ceux-là, répondit-il.

— Qui sont les sympathisants d'Israël ?

— Vous, dit Remo. Ne faites pas attention, cheik. La fille est dingue en plein.

Farim donna un coup du plat de la main contre la tête de Melody, ce qui la fit tomber par terre.

— Tais-toi, femme. Assez de tes mensonges ! gronda-t-il.

— Bourreau d'enfant sioniste ! glapit-elle.

Remo lui mit un pied sur la bouche. – Boucle-la ! Tu n'es plus à Boston !

Remo fut autorisé à s'asseoir à côté du cheik et de Chiun. Devant

eux se tenaient le général Bull, Reva Bleem, Melody Wakefield et Abdoul.

— Qu'allons-nous faire de ces créatures ? demanda Farim à Chiun.

— Je suis sûr que ton Excellence sera juste.

Le cheik désigna Bull.

— Toi, déguisé en cow-boy. Avance.

Bull s'avança avec méfiance.

— Tu es responsable de cette armée ?

— Pas moi, protesta Bull en montrant Remo. C'était lui. Je ne voulais pas me battre. Jamais je n'ai voulu me battre. Je suis un commerçant qui croit à la paix. La paix, éternellement. Il faudra que je vous parle un jour de ces sabres et de ces lances, cheik. Je peux vous fournir du matériel moderne. Le meilleur du monde.

— Nous n'avons pas d'argent, répliqua Farim.

— C'est ridicule ! Nous sommes en Arabie hamidique. Tout le monde a de l'argent.

— Nous n'en avons pas.

— En qualité de citoyen américain, je réclame mes droits. J'exige ma libération immédiate. Washington entendra parler de...

— Silence ! rugit le cheik et il réfléchit un moment. Je t'ordonne de quitter cette région et d'emmener tes misérables soldats. Ramène-les à Nehmad et ne reviens jamais.

— Je n'en ai pas l'intention, assura Bull. Mais si jamais vous avez de l'argent et voulez...

— Hors d'ici !

Alors que Bull sortait de la tente, Farim appela un de ses gardes et lui parla tout bas. Puis il se pencha vers Chiun et lui chuchota à l'oreille. Chiun sourit.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? demanda Remo.

— Il dit que ton général est un homme gonflé d'orgueil stupide. Il va lui enlever un peu de cet orgueil.

Remo vit le garde quitter la tente mais se détendit en n'entendant pas de cris au dehors.

— Qu'est-ce qui est arrivé à ? demanda-t-il à Chiun.

— Il sera libéré.

— Il a tenté de tuer le cheik !

— Il sera libéré, répéta Chiun. Il est en route maintenant, sous bonne garde, vers l'endroit où il sera libéré. À cent cinquante kilomètres dans le désert. Le cheik lui a dit que s'il voulait régner, il le pourrait. Il peut régner sur des sables déserts, s'il en a envie, et prier pour de la pluie.

Le cheik fit un signe et Melody Wakefield fut poussée devant lui. La machine à écrire était toujours pendue à son cou.

— Que doit-on faire de ta compatriote, là ? demanda le cheik à

Remo. Je crois que nous devrions...

Il fut interrompu par l'ouverture de la tente. Zanta écarta les gardes et se précipita aux genoux du cheik.

— Ô noble souverain, je t'implore d'épargner la vie de mon mari, cria-t-elle.

Remo se pencha vers Chiun.

— Elle ne peut même pas sentir ce type.

— Oui, mais elle est sa femme et son devoir est d'essayer de le sauver. Il y a des gens qui respectent leurs obligations. D'autres s'en moquent. Surtout les Blancs. Les Blancs n'aiment pas les obligations.

— Ah, ça va comme ça, grommela Remo en coréen.

— Lève-toi, ma fille, dit le cheik. Ton mari, mon fils, n'est pas digne de tes prières. Il ne mérite pas une seule larme de tes yeux.

— C'est mon mari, Excellence.

Le cheik hocha la tête puis il rugit :

— Abdoul ! Viens ici !

En hésitant, en trainant les pieds, le gros garçon s'approcha de son père, tête basse.

— Tu n'es plus mon fils. Tu n'as pas de cœur, pas de corps, pas de talent, pas de courage, pas de force.

— Je suis...

— Silence ! La seule chose de valeur que tu aies, c'est ta femme, qui est bien trop bonne pour toi. Mais comme je l'aime, je vais accéder à sa prière et épargner ta vie. Abdoul, Zanta, regardez-moi... Vous allez maintenant divorcer. Moi, votre cheik, je l'ordonne. Abdoul, accomplis le rite.

— Mais...

— Obéis !

Abdoul se tourna vers la belle jeune femme aux yeux verts.

— Femme, je te répudie. Femme, je te répudie. Femme, je te répudie, prononça-t-il et il regarda son père. Voilà, père, c'est fait.

— Bien. À présent, Abdoul, tu es banni. Tu es banni de ma vue. Je te déshérite, je te renie. Tu es mort à mes yeux et si jamais je te revois, tu seras réellement mort. Tu as compris ?

— Oui, père.

— Je t'interdis de m'appeler « père ». J'ai un cadeau d'adieu pour toi, dit le cheik et il s'adressa à Melody : Femme à la langue de vipère, place-toi près de lui.

Elle se rapprocha d'Abdoul, en hésitant.

— Je vous déclare mariés. Cette femme est la tienne, Abdoul. Elle est ta responsabilité. Elle a le corps et l'esprit d'une prostituée et tu es un prostitué de l'esprit. Vous êtes faits l'un pour l'autre, déclara le cheik avec un rire amer. L'heureux couple peut partir.

Ils sortirent tous les deux et Remo entendit Melody murmurer :

— Mince, la femme d'un prince ! J'aurais aimé que grand-papa soit encore là pour voir ça. Lui qui disait toujours que j'aurais besoin de seins pour trouver un mari. Gloire à l'Islam !

Farim sourit à Zanta.

— Tu es libre, mon enfant. Aucune honte ne plane sur toi.

— Merci, Sire.

Elle s'inclina et, en se redressant pour partir elle regarda Remo et lui cligna de l'œil.

— Et maintenant, si ton fils veut bien nous laisser, dit Farim à Chiun.

— Va-t'en, Remo.

— Comme ça ? Va-t'en ?

— Oui, oui, va-t'en.

Remo sortit. Quand il passa près de Reva Bleem, elle lui dit :

— Vous êtes un foutu soldat.

Une fois dehors, Remo comprit comment le cheik Farim avait décidé de dépouiller le général Bull de son orgueil. Le général ramenait maintenant vers Nehmad une centaine de soldats hamidiques. Ils étaient à pied et, à part les chaussures, entièrement nus, déshabillés par les hommes du cheik.

Remo rit tout seul puis il leva les yeux vers la route et vit Oscar adossé à la Rolls. Et il se demanda pourquoi le cheik n'avait pas fait venir Oscar, avec tout le monde. Pourquoi le chauffeur ne quittait-il jamais la voiture ? Remo décida d'en avoir le cœur net.

Il sortit de l'oasis, laissant Chiun et le cheik s'entretenir à mi-voix, et monta vers la Rolls. Oscar le vit arriver et se redressa.

— Comment avez-vous échappé à tout ça ? demanda Remo.

Oscar haussa les épaules et Remo s'aperçut qu'il ne l'avait jamais entendu parler.

— Non, vraiment. Pourquoi est-ce que le cheik ne vous a pas fait prisonnier avec les autres ?

— Je ne sais pas. Allez-vous-en. Miss Bleem n'aime pas que des gens traînent autour de sa voiture.

— Pourquoi ? Je parie qu'elle a un tas de voitures.

— Écoutez voir, vous, vous allez filer d'ici, oui ou non ?

— Non.

— Je ne sais pas pourquoi vous êtes censé être si spécial. Vous ne me paraissez pas spécial.

— Vous savez ce que je pense ? dit Remo. Je pense que vous restez peut-être près de la voiture parce qu'il y a là quelque chose à garder.

— Je me fous de ce que vous pensez. Allez-vous-en.

— On va bien voir !

Oscar tendit le bras alors que Remo ouvrait la portière avant. Remo écarta le bras comme si c'était un brin d'herbe. Il se pencha à

l'intérieur et ouvrit la boîte à gants. Oscar se précipita derrière lui et le prit à bras-le-corps, pour le soulever et le jeter sur le sable.

Mais Remo ne bougea pas. Bien au contraire, la violence de son effort relâcha l'étreinte d'Oscar et il chancela à la renverse. Il perdit l'équilibre et ce fut lui qui se retrouva assis dans le sable.

— C'est stupide, marmonna Remo. Vous ne cacheriez pas quelque chose dans la boîte à gants.

J'ai passé des heures dans cette voiture. J'aurais risqué de regarder. Où sont les clefs du coffre ?

Il tourna la tête et vit Oscar assis par terre.

— Qu'est-ce que vous faites là ? Donnez-moi les clefs du coffre.

Oscar se releva, s'épousseta et gronda :

— Pas question !

Il se mit en position, les jambes écartées, les pieds bien plantés, les poings en avant devant lui, attendant que Remo attaque.

— Allez ah, donnez-moi les clefs. Je n'aime pas démolir une Rolls.

— Feriez mieux de foutre le camp avant que je me mette en colère.

— Comme vous voudrez.

Remo fit le tour de la voiture, saisit la poignée désuète du coffre et tira un bon coup vers le haut.

Le couvercle grinça, la serrure d'acier se cassa bruyamment et le coffre s'ouvrit. Remo se pencha à l'intérieur. Oscar s'élança et décocha deux grands coups de poing dans son dos.

— Voyons un peu ce que nous avons là, dit Remo.

Oscar banda ses muscles comme s'il s'apprêtait à taper dans un de ces compteurs de force, dans un parc d'attractions. Mettant dans son coup tout le poids de ses cent vingt-cinq kilos, il écrasa son poing dans le rein droit de Remo.

Il sentit ses doigts se fracturer.

Remo était toujours là, penché dans le coffre, fouillant un peu partout. Il ne vit que les cartons d'alcool que Reva avait tenu à emporter jusqu'en Arabie hamidique.

— Je me demande..., murmura-t-il.

Oscar avait reculé, tenant sa main droite fracturée dans la gauche. Remo souleva les couvercles des cantines métalliques. Les trois premières contenaient de l'Amaretto Lazzaroni. Mais la quatrième n'était pas bourrée d'alcool. Il y avait là une autre petite caisse, calée avec de la mousse de plastique. Remo l'ouvrit et en retira une grande éprouvette dont le bouchon de liège était scellé à la cire. Il se tourna vers Oscar.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Donnez-moi ça ! cria Oscar.

De la main gauche, il voulut s'emparer de l'éprouvette mais Remo la haussa hors de portée. Il la reposa dans la petite caisse et la

referma.

— Vous avez eu ça là-dedans depuis le début, hein ? dit-il, mais Oscar ne répondit pas. Pourquoi diable la douce petite Reva ne l'a pas simplement donnée au cheik ? Pourquoi toutes ces histoires d'attendre que ça arrive ? Pourquoi est-ce qu'elle m'a raconté que si le cheik l'avait, elle serait ruinée ? Pourquoi est-ce qu'elle l'a apportée ici ? Pourquoi est-ce qu'elle n'a pas enterré ça quelque part, si elle ne voulait pas le donner au cheik ? Et si elle voulait le lui donner, pourquoi est-ce qu'elle ne l'a pas fait ? Vous allez parler, ou bien vous allez rester planté là en vous tenant la main ?

— Miss Bleem ne me dit pas ce qu'elle pense, grogna Oscar.

— Elle me le dira, à moi !

Remo s'en alla, avec la petite caisse de bactéries à reproduction rapide sous le bras.

— Vous devriez faire examiner cette main, cria-t-il de loin à Oscar. Elle m'a l'air fracturée.

CHAPITRE XII

— La bactérie à reproduction accélérée est arrivée, annonça Reva Bleem au cheik.

— Où est-elle ?

— Dans ma voiture.

— Allez la chercher et nous l'utiliserons, dit Farim. Si nous voulions une illustration de l'abjection dans laquelle le pétrole a fait tomber les Hamidiques, nous l'avons vue aujourd'hui.

Mais l'Américain ? demanda Reva.

— Eh bien quoi, l'Américain ? demanda Farim.

Elle se tourna vers Chiun :

— Vous allez le laisser vivre ?

— Pourquoi pas ? Ses prouesses de commandant d'armée ne menacent personne.

— Mais il pourrait compromettre notre projet d'utilisation de la bactérie.

— Il vivra, déclara Chiun.

Reva secoua la tête.

— Après tout ce qu'il a dit de vous !

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il a dit qu'il allait vous tuer. Que vous étiez trop vieux, que vous n'aviez plus d'importance et qu'il allait vous tuer pour vous donner une leçon. Il dit que, d'abord, il n'a jamais aimé les Orientaux.

— C'est très grave, s'exclama Farim en regardant Chiun.

Le vieux Coréen hocha la tête.

— Oui, certainement. Je vais m'occuper de lui.

— Quand ? demanda Reva.

— Tout de suite.

En sortant de la tente de Farim, ils trouvèrent Oscar, qui tenait toujours sa main blessée.

— Il me l'a pris, Miss Bleem. Il l'a emporté.

Chiun les conduisit à la tente de Remo, de l'autre côté de l'oasis. Remo, qui était couché sur sa natte, les entendit venir.

— Remo ! appela Chiun.

— Qu'est-ce que vous voulez ? cria-t-il.

— Où est-ce ?

— En sécurité. Là où personne ne peut y toucher, répliqua Remo.

— Tu l'as là avec toi, n'est-ce pas ?

— Non, je l'ai caché.

Remo croisa les bras et rit tout seul. Que Chiun cherche. Qu'il essaie de trouver l'éprouvette de bactéries là où il l'avait cachée. Des milliers de kilomètres carrés de sable. Que Chiun cherche. Son camp avait peut-être gagné la bataille mais Remo avait gagné la guerre. Les bactéries étaient à l'abri, hors d'atteinte de Chiun et de Farim.

— Heh, heh, heh, fit Remo assez fort pour que Chiun l'entende. Heh, heh, heh.

Qu'il cherche. C'était impossible à trouver. Remo avait fait très attention. Quinze pas, exactement, du coin de sa tente, plein ouest, enterré sous plus de cinquante centimètres de sable et bien lissé. Pas la moindre trace, pour personne. Pas même pour Chiun.

Pas même pour Chiun.

Remo voulait faire un somme mais il ne trouvait pas le sommeil. Il se leva et alla à l'entrée de sa tente. Et il vit Chiun qui revenait, tenant sous son bras la petite caissette blanche. Reva et le cheik le suivaient. Remo ouvrit de grands yeux.

— Chiun ! appela-t-il.

— Quoi ? demanda Chiun sans se retourner.

— Comment l'avez-vous trouvée ?

— J'ai regardé là où tu l'avais mise.

— Comment avez-vous su où c'était ?

— Tu as laissé l'empreinte de tes gros sabots partout sur le sable. Ce n'était pas difficile.

Remo les rattrapa au moment où Chiun, Farim et Reva longeaient une des petites sources de l'oasis. Il vit Chiun s'approcher du bassin étincelant au soleil.

— Chiun, vous devez rendre ça. Il faut que nous l'emportions aux États-Unis avec nous.

— Non, protesta Farim. C'est notre unique chance de libérer notre pays.

— Je regrette, Remo, dit Chiun, mais c'est une obligation.

Tout en parlant, Chiun ouvrit la caissette et prit l'éprouvette. Il l'examina, laissa tomber la boîte dans le sable et, d'un coup d'ongle, fit sauter le cachet de cire. Il arracha le bouchon.

— Chiun, non ! hurla Remo en s'élançant pour contourner le petit bassin.

Mais il était trop tard. Chiun avait jeté l'éprouvette dans l'eau pure.

C'est tout un système souterrain, Remo, expliqua-t-il. D'ici, l'anaérobie trouvera le chemin du pétrole souterrain et là elle fera son travail.

Remo s'arrêta et contempla l'eau cristalline. Il la vit soudain bouillonner et se former une masse de cire blanche, comme si elle avait été cassée de la base d'une grosse bougie à moitié consumée. La masse flotta tranquillement à la surface.

Remo se baissa et la repêcha. C'était froid et inerte. Il leva les yeux vers Chiun, serra dans sa main la masse blanche et elle se brisa. Les morceaux retombèrent dans le bassin où ils flottèrent, sans bouger, sans augmenter de volume, inertes comme la mort.

— L'eau la tue, murmura Remo. L'eau la tue.

Chiun s'accroupit au bord de l'eau et en laissa couler entre ses doigts.

— Cette île était entourée d'eau, dit-il. Pourquoi est-ce qu'elle ne l'a pas tuée et arrêté sa dissémination ?

— Je ne sais pas.

Chiun porta ses doigts à sa bouche et les goûta.

— Ce n'est rien, dit-il. Rien que de l'eau pure.

Remo goûta l'eau à son tour.

— C'est ça, Chiun ! C'est exactement ça ! De l'eau pure. L'île est entourée d'eau salée polluée. Mais ça, c'est de l'eau pure. C'est ça qui la tue.

Ils se relevèrent tous les deux et se regardèrent, de part et d'autre du bassin.

— Tu m'as fait échouer dans ma mission, dit solennellement Chiun.

— Tout le plaisir est pour moi, répliqua Remo.

Cela ne peut exister entre nous.

— Comme vous voudrez.

— Nous nous affronterons en combat singulier pour régler tout cela, déclara Chiun.

— Quoi ? cria Remo.

— Ce soir. Au coucher du soleil. Là-bas, sous ce grand arbre, dit Chiun en montrant du doigt.

— Vous rigolez, dites ? demanda Remo, mais Chiun avait la mine sombre.

— Sois présent. Ne m'oblige pas à venir te chercher, dit Chiun et, tournant les talons, il partit entre les palmiers de l'oasis.

CHAPITRE XIII

L'oasis avait été dégagée. Sur l'ordre de Chiun, personne ne devait assister au combat.

Le soleil disparaissait derrière les dunes quand Remo arriva dans l'ombre fraîche des grands arbres, au centre de l'oasis. Assez loin, des gens se massaient, pour voir ce qui se passerait, parmi eux le cheik et, à côté de lui, Reva Bleem.

Mais où était Chiun ?

— Je suis là, Remo, murmura une voix.

Il se retourna vivement. Chiun était derrière lui, en kimono de brocart bleu de nuit brodé de perles sur les épaules.

— Est-ce que nous allons vraiment nous battre ? demanda Remo.

— Bien sûr que non, murmura Chiun. Vite. Donne-moi un coup de pied.

Remo bondit en détendant une jambe vers Chiun, qui pivota et passa dessous. Quand Remo retomba, il était derrière lui. Ils se tournèrent autour, prudemment.

— Qu'est-ce que nous fichons ici ? demanda Remo.

— Tu ne comprendras donc jamais rien ? Nous cherchons qui est responsable de cette anaérobique.

Chiun sauta et pivota en l'air comme une toupie.

Son kimono se déploya autour de lui, cachant ses jambes et ses bras à la future victime. Puis il tendit brusquement un bras. Remo para les ongles mortels et la main de Chiun frappa le tronc d'un palmier de trente centimètres de diamètre. L'arbre se fissa puis, dans un grand craquement, il s'abattit derrière Remo.

— Je crois que la femme est un assassin envoyé par notre ennemi, dit Chiun alors qu'ils recommençaient à se tourner autour.

— Pourquoi ? demanda Remo.

Il décocha une ruade que Chiun bloqua sans peine.

— Parce qu'elle a cherché à me monter contre toi, et toi contre moi.

— Je crois qu'elle avait tout le temps la bactérie avec elle.

Chiun hocha la tête et attaqua Remo avec un multiple assaut du tranchant des mains, un coup par lequel les mains et les avant-bras raidis faisaient office de hachoir. Remo bloqua seize de ces coups avec les poignets. Chiun frappa une dix-septième fois et, le mouvement n'étant pas bloqué, il se retint et effleura simplement de l'ongle l'oreille droite de Remo.

— Hé ! Ça fait mal, ça !

— Naturellement, idiot. Si quelqu'un d'autre transperce ta défense aussi facilement, il ne se contentera pas de te caresser l'oreille.

— Voyons, Chiun, il n'y a personne au monde, à part vous et moi, qui soit capable de porter des coups pareils. Il n'existe pas de quelqu'un d'autre.

— C'est ce que tu dis maintenant, grogna Chiun. Et d'abord, ne me fais pas honte. Essaie d'avoir l'air de te battre vraiment. La femme avait l'anaérobique, mais elle ne l'a pas montrée avant aujourd'hui. Je crois qu'elle avait l'ordre de nous monter l'un contre l'autre, pour que l'un de nous deux soit tué et alors elle tuerait le survivant. Ou l'amènerait à son maître.

— Je pourrais trouver le moyen de la faire parler, dit Remo.

Il se lança dans une attaque des pieds, en ruant neuf fois rapidement. Chiun roula dessous et l'énergie de Remo se gaspilla en entamant le tronc d'un autre arbre.

— Non, parce que le cheik m'a dit qu'elle représente un de ses amis, mais un drôle d'ami qu'il n'a jamais vu. Et elle n'en sait pas davantage sur lui. Je crois qu'elle ne sait pas pour qui elle travaille, alors ça ne servira à rien d'employer la force contre elle.

— J'ai dans l'idée que son patron est le type de l'île qui a essayé de vous faire travailler pour lui. Vous vous souvenez ? Au téléphone ?

— Oui, dit Chiun tout en se ruant sur Remo. Et je crois qu'elle a reçu ses instructions par ce je ne sais pas quoi pendant que je parlais au téléphone.

— Le terminal d'ordinateur.

— Oui. Ce truc. Je crois que tu dois trouver et tuer son maître, sans quoi nous allons devoir éternellement affronter toutes sortes d'ennemis.

— Mais pourquoi nous livrons-nous à cette comédie ? demanda Remo en échappant à l'étreinte de Chiun.

Il fit un saut périlleux, retomba légèrement face à Chiun qui revenait à l'assaut et faisait des moulinets spectaculaires au-dessus de sa tête. De loin, cela devait paraître féroce mais ne faisait qu'éventer agréablement la figure de Remo.

— Je pense que si elle me croit mort, elle cherchera peut-être à te conduire à son maître. C'est ça que tu veux.

— Il y a une chose que je ne comprends pas.

— C'est une grande amélioration sur ton degré habituel d'ignorance.

— Si vous êtes obligé d'être du côté du cheik, pourquoi est-ce que vous êtes du mien ?

— Tu n'es qu'un imbécile.

— Je vous en prie, cessez de me traiter d'imbécile et expliquez-moi

ça, dit Remo.

— Je ne sais pas pourquoi je me donnerais cette peine. Enfin... Oui, c'est vrai que j'ai une obligation envers le cheik. Mais j'ai relu ce contrat. Mon obligation était de lui sauver la vie et de lui apporter la victoire sur ses ennemis. J'ai fait ça aujourd'hui. Nulle part il n'est écrit que je dois l'aider à détruire du pétrole avec l'anaérobique. Nulle part, Remo. Et le pétrole est très important.

Remo, soudain méfiant, demanda pourquoi.

— Parce que le pétrole sert à faire des matières plastiques. On a besoin de plastique pour faire des postes de télévision. Pour faire des cassettes pour montrer des images sur ces postes de télévision. Le pétrole est bon pour beaucoup de choses.

Chiun lança Remo en l'air. Le corps de Remo se dirigea droit vers un énorme tronc d'arbre, avec une telle force que son crâne serait réduit en bouillie s'il frappait le bois. Mais, en l'air, il roula sur lui-même et quand il heurta le tronc, ce fut avec les pieds. Il fléchit les genoux pour amortir le choc, puis se repoussa et se relança dans les airs, dans la direction opposée. Chiun ne bougea pas et laissa Remo l'enlacer d'un bras et le renverser sur le sable. Il lui souffla à l'oreille :

— Vite, maintenant, abat un grand coup dans le sable à côté de ma tête.

Remo obéit.

— Encore une fois.

Remo recommença.

— Et puis tu iras leur annoncer que je suis mort et que tu es le Maître de Sinanju. Et ce soir, nous nous emparerons de cette femme et elle te dira tout ce que tu as besoin de savoir. Emploie le programme court.

— Qu'est-ce que je vais faire de vous ?

— Je ne veux certainement pas être sous ta tente pendant que tu fais cette chose répugnante que tu fais aux femmes pour qu'elles t'aiment. Tu peux me remettre dans ma tente à moi. Dis-leur que c'est la tradition, que mon corps doit rester seul, sans qu'on y touche, jusqu'à ce que mon âme monte au ciel. Raconte-leur n'importe quoi. C'est des Arabes, ils croient aux contes de fées. Et demain nous quitterons cet endroit stupide. Et maintenant, s'il te plaît, encore un coup de la main. Je ne veux pas mourir trop facilement.

Remo se redressa, tout droit, resta ainsi plus longtemps que nécessaire pour être sûr que les spectateurs observant entre les arbres verraient bien le coup. Puis il se jeta au sol et enfonça ses doigts raidis dans le sable, contre la tête de Chiun. Il savait que, dans le soir tombant, il aurait l'air de porter le coup de grâce.

Il resta encore un moment, comme s'il était épuisé, puis il se releva et leva les bras au-dessus de sa tête, comme un boxeur, en signe de

victoire.

— N'exagère pas, Remo, marmonna Chiun.

— Le Maître est mort ! cria Remo. Je suis le Maître !

Et Chiun gronda :

— Rêve toujours.

Le village était silencieux et Remo ne percevait que le léger souffle de la brise dans les palmes. Et puis il entendit des pas se diriger vers sa tente.

Il fit semblant de dormir. Reva Bleem se glissa à l'intérieur et s'approcha de lui. Elle essayait de ne pas faire de bruit mais ses pieds foulant le sable faisaient, aux oreilles de Remo, un vacarme infernal. Elle s'était inondée d'un lourd parfum musqué qui offensait les sens délicats de Remo et il se demandait comment une abeille pouvait passer sa journée avec le nez dans les fleurs. Les abeilles n'avaient donc jamais la nausée ?

— Remo ? chuchota Reva.

— Mmmmm ? fit-il comme s'il dormait et réagissait vaguement à un son qui troublait son sommeil.

— Ne vous réveillez pas, Remo. Je vais prendre soin de vous pendant que vous dormez.

Il sentit que Reva s'allongeait sur la natte à côté de lui et posait une main sur son ventre nu.

Comme s'il se retournait dans son sommeil, il allongea le bras gauche et lui frôla l'intérieur du poignet gauche. Entre bien d'autres choses, Chiun avait enseigné à Remo les méthodes, pour transporter les femmes d'extase sexuelle. Remo avait appris trois techniques différentes. La première nécessitait vingt-sept phases, la seconde trente-sept et la troisième cinquante-deux. Mais Chiun l'avait averti de ne jamais employer cette dernière sur une femme normale parce que cela lui ferait perdre la raison.

Remo choisit la technique des vingt-sept phases. C'était la plus rapide et la plus rudimentaire des trois mais Chiun assurait que les femmes ne remarqueraient jamais la différence. Remo ne savait pas ; il ne se souvenait pas d'en avoir connu une qui aille au-delà de la phase treize. {1}

Le poignet gauche était sur le point de départ des trois méthodes. Il fallait que Remo trouve avec son majeur le léger battement du pouls de la femme et sa cadence exacte ; une fois qu'il avait le rythme, il appuyait le doigt à petits coups de plus en plus rapides pour accélérer les battements. Quand c'était fait correctement – et Remo le faisait toujours correctement – on pouvait, simplement en touchant le poignet, amener le cœur à 130 battements à la minute.

Le problème, pour Remo, c'était que parfois ça l'ennuyait tellement

qu'il avait envie de se dépêcher, de sauter des phases pour en finir le plus vite possible. Mais ce soir, il n'en était pas question. Il voulait faire fondre Reva Bleem, s'assurer qu'elle le conduirait à son chef. Elle roucoula et se pencha sur lui, pour lui frôler le torse de la pointe de ses seins, mais en prenant soin de ne pas écarter son poignet de cette main magique. Il sentait le cœur de Reva s'accélérer, de plus en plus. Toujours en faisant semblant de dormir, il passa à la phase deux, puis à la trois et entama la quatre au creux de ses reins.

La cinquième, c'était le creux du genou gauche. Puis du droit. Et ainsi de suite, tout le corps y passait mais toujours en commençant par le côté gauche.

Remo jeta un bras sur Reva et rapprocha sa tête.

— Aaaaah, Reva, souffla-t-il.

Elle frémissait sous ses caresses mais elle lui dit :

— Ne bouge pas, je m'occuperai de tout.

— Quelle journée, gémit-il (parce que les femmes aiment bien les gémissieurs, au lit).

— Je sais. Ça devait être terrible pour toi, mon chéri, d'avoir à faire ça à ton ami.

— Affreux.

Remo se demanda si Chiun écoutait, de la tente voisine. Ce vieux voyeur. Ce serait bien fait pour lui.

— Bien sûr, dit-il, il méritait la mort. Il était odieux, étroit d'esprit, jamais un mot gentil pour moi, il oubliait tout ce que j'avais fait pour lui. Il râlait. Il était si vieux et débile que je devais constamment l'aider. Sans moi, il n'aurait rien été.

Remo entendit un faible son scandalisé dans la tente voisine. Tant mieux. Ça apprendrait à Chiun à écouter aux portes.

— J'ai su quand je t'ai vu que toi seul serais capable de lui régler son compte. Aaaaah oui ! Oui, fais ça !

— Tu es contente qu'il ne soit plus là ? demanda Remo en s'attaquant à l'intérieur des cuisses et tout le corps de Reva trembla.

— Oui, souffla-t-elle. Oui.

— Et que la bactérie soit détruite ?

— Oui. Ah oui, oui, oui !

— Mais il en reste encore, hein ?

— Oui. Beaucoup plus. Beaucoup. Tout est à St. Maarten's.

— Qui l'a créée ? demanda Remo.

— Mon ami. Ah, mon Dieu... Mon ami. Je n'ai jamais... Aaaaah...

— Comment s'appelle ton ami ?

Remo pensait qu'il était à la phase huit à moins que ce soit la neuf. Il espéra qu'il n'avait pas perdu le compte. Il n'avait pas du tout envie de tout recommencer.

— Je ne sais pas. J'ai jamais eu l'occasion de le rencontrer. Il est

simplement mon ami. Mais est-ce que ça ne peut pas attendre. Fais ce que tu fais.

— Si tu ne me réponds pas maintenant je m'arrêterai, menaçait Remo.

— Non ! Non ! Non !

— Parce que si je m'arrête, tu ne connaîtras plus ça... et ça...

C'était la phase neuf ou dix. Ou dix et onze ?

— Oh non, non, ne t'arrête pas ! Je ne sais pas. Je ne lui parle qu'au téléphone. Il m'a aidée à fonder mes compagnies. Il m'a donné la formule du polypusside et de la bactérie anaérobie.

— Et il veut vraiment que tout le pétrole du monde soit détruit ?

— Oui, oui, oui, oui !

— Pourquoi ?

— Il dit que ce serait un gros profit.

— Pourquoi est-ce que tu n'as pas donné simplement les bactéries au cheik ?

— Il voulait que j'attende que le vieil homme et toi vous soyez entretenus ou acceptiez de travailler pour lui, haleta Reva, le souffle court et précipité.

— Pourquoi ?

— Il disait qu'il y aurait plus de profit dans vous deux.

Reva finit par empoigner Remo et par le prendre de force. Elle se mordit la lèvre, rejeta la tête en arrière, arquait tout son corps et se mit un poing sur la bouche pour étouffer un petit cri.

Et Remo entendit Chiun, finalement, qui grommelait mais si bas que personne d'autre que Remo ne pouvait l'entendre :

— Répugnant. Comme des chiens dans la rue.

Alors, pensant irriter Chiun qui l'avait bien mérité, Remo s'efforça de forniquer joyeusement avec Reva, ardemment, comme il le faisait autrefois avant que l'entraînement et la technique le dégoûtent de l'amour physique. Il lui chuchota à l'oreille :

— Tu vas me présenter à ton ami.

— Oui, oui, oui, oui, ouiiiiiii !

Plus tard, alors qu'ils se reposaient, elle lui dit :

— Tu n'as vraiment aucune faiblesse, n'est-ce pas ?

— Aucune, rien, pas comme si tu me coupais les cheveux et que je perdrais ma force, non, rien de tout ça.

— Je veux que tu connaisses mon ami.

Et Remo répondit :

— Je m'en fais d'avance une joie.

Le cheik Farim dormait. La mort du vieux Maître le chagrinait, tout autant que la promesse qu'il lui avait faite de ne pas exercer de vengeance contre le jeune Américain. Mais son sommeil était troublé

par des visions du vieux Maître et du jeune Américain en train de se battre. Il rêva qu'il voyait les gens de sa tribu se noyer dans des bassins de pétrole, et ce pétrole ne paraissait pas liquide mais vivant et maléfique, et avalait tout.

Dans son sommeil, il entendit une voix, très basse, qui parlait à son oreille comme si quelqu'un était très près de lui.

— Tu es un souverain bon et sage, disait la voix, mais tu es dans l'erreur.

Farim gémit légèrement dans son sommeil.

— Le pétrole n'est pas ton ennemi. C'est le temps. Le pétrole ne change pas ton peuple, c'est la marche du temps. Tu as le choix, apprendre à ton peuple à vivre avec le pétrole ou fuir avec lui dans le désert pour échapper aux changements. Mais là-bas, tu dois le savoir, quand tu quitteras ce monde il n'y aura personne pour lui apprendre à vivre.

Le cheik poussa un nouveau gémissement.

— Tu dois transmettre ta sagesse au peuple. C'est le devoir d'un père et tu es le père de ton peuple. Tu dois l'amener à la sagesse. Car le monde change et nous, toi et moi, devons comprendre ces changements.

Le cheik se sentit émerger lentement du sommeil et très loin il entendit une voix, la sienne mais comme si elle ne lui appartenait pas, qui demandait :

— Qui es-tu ?

Il essaya d'ouvrir les yeux mais il eut l'impression que des doigts délicats maintenaient ses paupières fermées.

— Je suis le Maître de Sinanju. J'ai été avec toi et quand tu auras encore besoin de moi, ma maison sera à ton service.

— Mais, Maître, s'entendit dire Farim, tu n'es donc pas mort ? Tu n'es pas tombé dans le combat ?

— La Maison de Sinanju ne meurt jamais, jamais pour ceux qu'elle a juré de servir et de protéger. Et maintenant, je pars.

— Où vas-tu, Maître ?

— Dans d'autres lieux où l'on a besoin de moi. Souviens-toi, mon ami, ne cherche pas à revêtir ton peuple de ta propre sagesse, car ce puissant vêtement mourra avec toi. Conduis-le à trouver sa sagesse, et il sera puissant et éternellement protégé. Adieu, mon ami.

Le cheik resta un moment dans les ténèbres et puis il essaya encore d'ouvrir ses yeux ; cette fois, les paupières se soulevèrent facilement ; plus rien ne faisait pression dessus.

Il regarda autour de lui. Il n'y avait personne sous la tente mais le rabat ondulait encore, comme si l'on venait de le soulever. Il sentit un poids sur sa poitrine, et vit, à la faible clarté de la lune reflétée par les sables, que c'était une médaille d'or, ronde, avec un trapèze traversé

par un éclair. Il reconnut le symbole de Sinanju. Il l'avait vu sur le contrat qui ne le quittait pas, signé par un autre Maître de Sinanju il y avait des siècles.

Des larmes montèrent aux yeux du cheik. Le Maître de Sinanju vivait. Il vivrait éternellement.

Remo et Chiun empruntèrent la Rolls de Reva Bleem pour aller à Nehmad, en promettant de la faire ramener par quelqu'un dans la matinée.

— Qu'est-ce que vous avez dit au cheik, là-bas ? demanda Remo.

— De cesser de se soucier du pétrole.

— Bien. Reva croit que vous êtes mort.

— Et pourquoi ne devrais-je pas l'être ? Je suis vieux et débile. Je râle. Sans toi, il y a des années que je serais mort.

— Voyons, Chiun, il fallait bien que je lui dise ça.

— Souviens-t'en quand je serai obligé de parler de toi à quelqu'un, répliqua Chiun.

CHAPITRE XIV

— L'eau ?

La voix de Harold Smith trahissait une surprise qui ne lui ressemblait pas. Il regardait fixement Remo.

Ils se trouvaient à Secaucus, dans le New Jersey, à bord d'un vieux ferry-boat transformé en restaurant de luxe. Remo contemplait les eaux grises de la rivière Hackensack. Chiun pliait des serviettes à cocktail en forme de dragons, en prenant un air blasé.

— Ouais. L'eau la tue, répéta Remo.

— Alors pourquoi pas à St. Maarten's ? L'île est entourée d'eau.

— Chiun et moi, nous avons compris ça. Il faut que ce soit de l'eau pure. Les impuretés agissent probablement comme nourriture pour la bactérie.

En entendant son nom, Chiun sourit à Smith.

— Vous avez bien fait, Empereur, de nous envoyer pour cette mission. J'ai beaucoup appris sur l'anaérobique. Cela justifie la grande sagesse que vous avez eue de m'envoyer.

— Ah ? fit Smith. Que pouvez-vous m'en dire de plus, Chiun ?

— On ne peut pas la voir et quand on la met dans l'eau, elle se transforme en cire blanche. Si on ne la met pas dans l'eau, elle mange le pétrole. Vous voulez me voir retenir ma respiration ?

— Non, ce n'est pas nécessaire, répondit Smith et il se tourna de nouveau vers Remo, qui buvait du thé. Cela nous pose un problème, vous savez.

— Vous n'avez qu'à nommer le problème, déclara Chiun. Nous le résoudrons tout comme nous nous débarrassons de tous vos ennemis.

— De l'eau pure, dit Smith. Où vais-je trouver de l'eau pure aux États-Unis ?

— Je ne sais pas, dit Remo. Quand j'étais gosse, vous savez, c'était pas la peine d'être Jésus pour marcher sur les eaux, ici. La rivière était tellement pleine de saletés qu'on pouvait marcher dessus pour peu qu'on ait des souliers larges. Maintenant, elle est assez propre. Il y a même des poissons.

— Propre ? s'exclama Chiun. Tu appelles ça propre ? Si tu veux de l'eau propre, va voir la rivière de Sinanju.

— Je l'ai vue. Les femmes y font leur lessive et elle est pleine de savon.

— Et le savon rend propre, n'est-ce pas ? rétorqua Chiun, puis il chuchota à Smith : Ne faites pas attention à lui. Il ne comprend pas du

tout l'anaérobique.

— Je vous en prie, dit Smith. Je suppose que ce ne sera pas un *vrai* problème. Je ferai simplement fabriquer de l'eau avec de l'hydrogène et de l'oxygène.

— N'oubliez pas l'anaérobique, dit Chiun.

— Que comptez-vous faire maintenant ? demanda Smith.

— Je vais aller voir Reva Bleem, répondit Remo. Elle ne sait pas qui est derrière tout ça – j'en suis à peu près sûr – mais elle peut me conduire à lui. Il est la clef. Vous avez toutes ces bactéries à St. Maarten's mais lui, c'est le type qui les a inventées.

S'il l'a fait une fois, il peut recommencer. Alors nous devons lui mettre la main dessus.

— Vous dites qu'elle croit Chiun mort ?

— J'ai pensé que ce n'était pas la peine de la détromper. Police d'assurance, en quelque sorte.

Smith approuva et regarda l'heure.

— Il faut que je rentre. Je veux faire provision d'eau pure, au cas où nous en aurions besoin.

Chiun pliait de nouveau des serviettes et ne fit pas du tout attention à Smith quand le directeur de CURE s'en alla.

— Si vous avez fini de jouer, nous pouvons partir ? demanda Remo. Et ils s'en allèrent.

— Voyez, dit le président des États-Unis à son conseil des ministres. Il ne faut que de l'eau.

— C'est intéressant, jugea le ministre de l'Intérieur.

Il espérait que le Président n'allait pas lui dire de ne pas toucher à une rivière, quelque part, simplement parce que quelqu'un avait besoin d'eau. Les rivières, avec un bon barrage, produisaient de l'électricité. Et on pouvait utiliser cette électricité pour équiper toutes les maisons que l'on construirait là où la rivière passait avant le barrage. C'était tellement simple qu'il se demandait souvent pourquoi des gens s'y opposaient.

— L'eau est toujours intéressante, reprit le Président. Nous nous battions toujours à cause de l'eau, rappela-t-il et, là, il prit l'accent trainant du Texas : « Mais faut que j'ai de l'eau pour faire paître et abreuver mon troupeau. » Et alors le méchant répliquait : « La rivière passe chez moi, elle est à moi et tu ne peux pas t'en servir. Et que je ne revoie plus tes foutus moutons. » Naturellement, il ne disait pas « foutus » parce que ça ne se disait pas, à l'époque. Maintenant, on peut tout dire, même les plus gros mots, mais là, c'était défendu de dire « foutus ». Et alors c'était la guerre sur la prairie, pour l'eau, et je la gagnais toujours.

— La guerre ? dit le ministre de la Défense en se réveillant soudain.

Qui fait la guerre ?

— La guerre de l'eau, sur la prairie, expliqua le Président. C'était le bon temps.

— Ah ? Je croyais que c'était une nouvelle guerre et qu'on avait oublié de me prévenir. J'ai été tellement occupé avec mon budget.

— Non, non, une vieille guerre. Pour l'eau. Bon, alors maintenant, il nous faut trouver de l'eau pure pour nous débarrasser de tout ce truc-là.

— Big Bear, dit le ministre de l'Intérieur. Ils ont une eau épatante.

— Big Bear ? Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda le Président.

— Vous savez. Dans ces bouteilles géantes. Votre secrétaire en a une à la porte de son bureau. Ils ont une eau épatante et on ne les entend pas tout le temps gémir sur les rivières.

— Non, nous ne pouvons pas utiliser ça, déclara le Président et il se tourna vers son ministre du Commerce. Trouvez une compagnie et dites-leur de nous fabriquer un tas d'eau pure. Avec ces produits chimiques.

— Quels produits chimiques ?

— Vous savez bien, l'oxygène et tout ça.

— Ce n'est pas de l'eau, ça, intervint le secrétaire d'État. On met ça sur un bobo pour le soigner.

— C'est de l'eau oxygénée, expliqua le directeur du Budget. Ça mousse. L'eau, c'est de l'hydrogène et de l'oxygène. Deux parts d'hydrogène et une d'oxygène.

— Je croyais que l'hydrogène était dans les bombes, dit le ministre de la Défense.

— Non, ça c'est différent, répliqua le Président. C'est comme l'air d'hydrogène, pas l'eau d'hydrogène. Dites à votre compagnie d'en fabriquer des tas. Et qu'on la mette dans des barils propres sans microbes.

— Pour quoi faire ? demanda le ministre du Commerce.

— Vous n'avez pas écouté ?

— J'avoue que j'ai un peu perdu le fil quand nous en étions à la guerre de l'eau sur la prairie. Nous allons avoir une nouvelle guerre sur la prairie ?

— Non, répliqua le Président. Depuis qu'Errol Flynn est mort, il n'y a plus eu de bonne guerre sur la prairie.

Le siège de Bleem International se trouvait dans un bâtiment bas, en briques, à deux pas de l'assemblée législative de l'État, à Raleigh, en Caroline du Nord. Reva Bleem entra dans son bureau aux boiseries de chêne, heureuse de se sentir chez elle. Sur la gauche, c'était sa salle de bains privée et son bar. Le long du mur de droite, il y avait un long canapé et une grande table de conférence. Et, derrière le mur du

canapé, l'ordinateur de la société occupait tout le mur de la pièce voisine. Elle n'avait pas voulu qu'on l'installe là, au début. Elle s'attendait à un bruit perpétuel épouvantable, mais l'ordinateur fonctionnait en silence. De temps en temps seulement, à une faible baisse de luminosité du plafonnier, elle devinait que l'ordinateur marchait à toute allure, parce qu'il consommait davantage d'électricité.

Elle se remplit un verre au bar et le rapporta à son bureau où elle s'assit, en attendant ce qui ne manquerait pas d'arriver.

Elle eut le temps de boire une bonne rasade avant que le téléphone sonne.

— Allô ?

— Ami à l'appareil, répondit une voix chaleureuse. Vous me décevez.

— Mais je...

— Ne vous expliquez pas tout de suite. Finissez votre verre.

Elle se demanda comment il savait qu'elle buvait. Elle avala précipitamment le reste de la Stolichnaya.

— Pourquoi êtes-vous déçu, Ami ? J'ai fait ce que vous m'avez dit.

— Mais vous n'avez pas réussi. Je voulais que vous introduisiez la bactérie dans les réserves de pétrole hamidiques. Vous ne l'avez pas fait. Je vous ai dit de vous occuper de ces deux hommes. Vous avez échoué aussi. Je vous ai demandé de découvrir pour qui ils travaillaient. Là encore, vous avez échoué.

— L'un d'eux a disparu, dit Reva. Le vieux. Je n'ai pas pu savoir quelles étaient les faiblesses de l'autre. Et si je n'ai pas employé la bactérie tout de suite, c'était pour provoquer un combat entre eux. C'est par accident que la bactérie n'a pas été introduite dans le pétrole.

— Ainsi, un des deux hommes existe toujours et risque de contrecarrer nos plans ? Ce n'est pas bon, Reva. Est-ce des façons de traiter un ami ?

— J'essaie encore. Il va venir à mon bureau, tout à l'heure.

— Ah, ça c'est bien. Nous trouverons peut-être sa faiblesse. Ne manquez pas de lui montrer l'ordinateur.

— Pourquoi ?

— Reva, nous nous sommes très bien entendus jusqu'à présent, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Alors pourquoi me demandez-vous pourquoi ? Je serais vraiment navré si vous n'aviez pas confiance en moi.

— J'ai confiance, assura-t-elle vivement. Je lui ferai voir l'ordinateur.

— Bien. Je vais vous rendre monstrueusement riche, Reva.

— Vous l'avez déjà fait.

— Une misère. Je veux dire vraiment riche. Et je ne vous en veux pas, Reva. Je vous aime beaucoup. Faites simplement ce que je dis. Ciao.

Et Ami raccrocha. Reva alla se servir un autre verre. Son plan était tout tracé. Remo était parfait au lit mais son ami l'était encore plus, à long terme. Elle ferait donc tout ce qu'elle pourrait pour lui. Et peut-être arriverait-elle à ramener Remo au lit par la même occasion.

À cinq heures cinq, Remo arriva au siège de Bleem International. Le garde à la porte de l'immeuble fermé l'escorta jusqu'au bureau de Reva et, quand il ouvrit la porte, elle se jeta dans ses bras.

— Tu m'as manqué, roucoula-t-elle. Pourquoi est-ce que tu as dû quitter si vite l'Arabie hamidique ?

— Les affaires m'appelaient.

— Sans même dire au revoir ?

— Je savais qu'il n'y aurait jamais d'adieu entre nous.

Remo était dans la merde. S'il ne trouvait pas un moyen de tenir cette femme à l'écart, il allait être obligé de jouer les favoris royaux toute sa vie. Il maudit Chiun et ses techniques.

— Tu prends un verre ? proposa-t-elle.

— Non. Mais prends-en un. Prends-en deux, dit-il en se disant qu'il arriverait peut-être à la soûler.

— Merci. Rien qu'un.

— Est-ce que tu as parlé à ton ami ? Tu lui as dit que je voulais le voir ? demanda Remo.

— Oui.

— J'aimerais bien savoir son nom.

— Moi aussi. Il est simplement mon ami.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il veut te connaître.

— Parfait. Téléphone-lui et prenons date.

— Je ne peux pas, avoua Reva en buvant une gorgée de Stolichnaya. Je ne sais pas comment le joindre. C'est toujours lui qui m'appelle.

Elle fit signe à Remo de la suivre vers le long canapé de daim et s'y assit, mais il alla se jucher sur un coin du bureau.

— Vous ne pouvez pas être très intimes, si tu ne sais pas comment lui téléphoner.

— Si, si, nous le sommes. Il est mon mentor.

Reva posa son verre et allongea les bras contre le mur, sur le dossier du canapé, une position qui présentait ses seins à leur avantage. Elle sentit contre ses bras une légère vibration indiquant que l'ordinateur fonctionnait. Elle s'en étonna. En général, l'appareil s'arrêtait de lui-même à 16 h 30 précises et il était près de 17 h 30.

Pourtant, le mur vibrail. Reva se rappela alors ce qu'avait dit Ami. Montrer l'ordinateur à Remo. Elle se leva.

— Viens, Remo, je veux te faire voir quelque chose.

— Quoi ?

— Mon ordinateur.

— Ah non, je n'en ai pas envie. L'endroit où je travaille est plein d'ordinateurs. Je les déteste.

— Quel est cet endroit ?

— Arrête de me cuisiner, Reva.

— Viens donc. Ami veut que tu voies cet ordinateur.

— Ah oui ?

— C'est ce qu'il a dit.

Reva conduisit Remo dans la pièce voisine. L'ordinateur occupait tout le mur de gauche, du sol au plafond. Il avait un mètre d'épaisseur. On entendait un sourd bourdonnement.

Au sommet de l'appareil, il y avait deux ouvertures couvertes d'un très fin grillage serré. Remo distingua par-dérrière deux cônes qui tournaient lentement. Les pointes de ces cônes se braquèrent sur lui et leur mouvement s'arrêta.

— Qu'est-ce que c'est que ces trucs, là-haut ? demanda Remo.

— Je ne sais pas. Ça doit être les senseurs pour la température.

— Ils bougeaient, à l'instant.

Remo recula en se déplaçant d'un côté. Les cônes, à peine visibles derrière le fin treillis en fibre de verre, recommencèrent à tourner et leurs cercles se resserrèrent jusqu'à ce que les pointes soient de nouveau dirigées sur lui.

— Ils me suivent dans la pièce, annonça-t-il.

— Tu ne leur plais peut-être pas.

— Oui, eh bien ils ne me plaisent pas. Les machines devraient s'occuper d'autres machines, pas des gens.

Le téléphone sonna sur un bureau, dans la pièce. Reva décrocha. C'était Ami.

— Voulez-vous...

— Non, interrompit Ami. Dites-lui que je l'attendrai ce soir à onze heures quatorze, dans le centre commercial Penny-a-Pound, à Downtown Boulevard. C'est tout. Vous avez bien agi.

— Merci.

— Il a un type très original, dit Ami. Vous le trouvez beau ?

— Oui.

— Vous êtes amoureuse de lui ?

— Non. Je suis amoureuse de l'argent, Ami.

— Ça, je le comprends aisément.

Quand Ami raccrocha, Reva resta un instant songeuse. Comment Ami savait-il à quoi ressemblait Remo ? Elle avait toujours le combiné

à la main. Remo s'approcha, le lui prit mais n'entendit que la tonalité.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Reva.

— Je vous ai entendu l'appeler Ami, j'ai cru que c'était lui.

— Si, c'était bien lui.

— Pourquoi est-ce que tu ne m'as pas laissé lui parler ?

— Il veut te voir ce soir. Il t'attendra au centre commercial Penny-a-Pound, à Downtown Boulevard.

— Quand ?

— À onze heures quatorze.

— C'est ça qu'il a dit ? Onze heures quatorze ?

— Oui.

— J'y serai, promet Remo.

— Tu sais, nous avons encore le temps, minaуда Reva.

— Pour quoi faire ?

— Tu sais bien.

— J'ai la migraine, dit Remo.

LE SUJET MESURE 182 CENTIMÈTRES ET PÈSE 72,1 KILOS. LES CHEVEUX SONT FONCÉS ET LES YEUX NOIRS. SES ACTIONS PROUVENT QUE LE SUJET EST UN SPÉCIMEN PHYSIQUE EXCEPTIONNEL MAIS JUGÉ D'APRÈS LES NORMES DE MES BANQUES DE MÉMOIRE, PEU DE CHOSES CHEZ LUI SORTENT DE L'ORDINAIRE. SA TAILLE EST MOYENNE, COMME SON POIDS. LE SEUL DÉTAIL INSOLITE DÉTECTÉ PAR MES SENSEURS EST L'ÉPAISSEUR DE SES POIGNETS QUI MESURENT 361,01 MILLIMÈTRES DE CIRCONFÉRENCE. IL N'Y A DANS LA LITTÉRATURE MÉDICALE AUCUNE CORRÉLATION PARTICULIÈRE ENTRE LES GROS POIGNETS ET LA GRANDE FORCE OU DEXTÉRITÉ ET IL EST DONC PROBABLE QUE CES POIGNETS SE SONT EXCEPTIONNELLEMENT DÉVELOPPÉS PAR SUITE DE PROGRAMMES D'ENTRAÎNEMENT POUR RENFORCER LES MAINS ET LES DOIGTS. LE SUJET N'A PAS D'ODEUR FLORALE ET NE TRANSPIRE PAS. SES VÊTEMENTS SONT FONCÉS. SA PAROLE EST, DANS L'ENSEMBLE, SANS ACCENT, MAIS CERTAINS MOTS INDIQUENT QUE LE SUJET A ÉTÉ ÉLEVÉ OU A LONGTEMPS VÉCU DANS LE NORD DU NEW JERSEY.

LA TAILLE SUPÉRIEURE A ÉCHOUÉ, COMME ARME CONTRE LE SUJET, TOUT COMME LE NOMBRE SUPÉRIEUR AINSI QUE LA RUSE ET LE POISON. LE SUJET A RÉCEMMENT MIS À MORT UN ORIENTAL QUI LE MENAÇAIT. LE SUJET EST INSOLITE ET PEUT-ÊTRE UNIQUE. DANS CET ASPECT UNIQUE SE TROUVE UNE FAIBLESSE. J'AI JUSQU'À VINGT-TROIS HEURES QUATORZE MINUTES CE SOIR POUR LA DÉCOUVRIR.

CHAPITRE XV

À 23 h 14, Remo était assis tout seul dans sa voiture de location, devant le Time-Rite Drugstore, dans le centre commercial Penny-a-Pound. Les magasins entourant l'immense parking désert étaient fermés et seuls quelques lampadaires ambrés éclairaient le parking.

À 23 h 14 précise, une grosse voiture noire arriva et vint se garer nez à nez avec celle de Remo. Il contracta ses pupilles, contre l'éblouissement des phares et puis l'autre conducteur les éteignit.

Remo ouvrit sa portière et s'apprêta à sortir. Mais il éclata de rire.

Des quatre portes de l'autre voiture, huit hommes surgissaient. Ils étaient tous de la même taille que lui. Ils avaient tous des cheveux foncés et des yeux noirs. Ils portaient tous un tee-shirt et un jean noirs et des mocassins. Ils avaient de larges bracelets de cuir noir aux poignets.

Allons bon, qu'est-ce que c'est que ça ? se demanda Remo. Est-ce que l'ami de Reva Bleem avait un curieux sens de l'humour ?

— Lequel d'entre vous est l'ami de Reva ? demanda Remo.

— Nous tous, répondit le conducteur, avec les accents trop rapides et grasseyants du New Jersey.

— Eh bien, je suis ravi de vous connaître tous. Nous pourrions fonder une équipe de basket. Nous n'aurions même pas à acheter d'uniforme. Et nous nous baptiserions les Chevaliers Noirs, ou quelque chose comme ça.

Les huit hommes s'étaient déployés et lui faisaient maintenant face, en demi-cercle. Remo resta adossé à sa voiture.

— Il nous faudrait te trouver un remplaçant, ducon, dit le conducteur.

Remo l'examina et fut agacé. Avant de tomber sur huit sosies, jamais il n'avait pensé qu'il était si ordinaire.

Mais pourquoi ? C'était un piège, bien sûr, mais pourquoi huit bonshommes qui lui ressemblaient ? Pour le dérouter ? Mais comment ? Il savait qui il était et tant qu'il attaquait quelqu'un d'autre, il ne s'attaquait pas à lui-même. C'était à cela qu'il pensait quand le premier homme passa à l'assaut.

Remo glissa en souplesse sous la lame du couteau de son assaillant et comprit que c'était justement ce qu'avait voulu l'ami de Reva, le dérouter, détourner son attention en s'étonnant de ces huit hommes, pour qu'il oublie de rester sur ses gardes.

Pas mal, pensa-t-il. Ça ne marcherait pas.

Mais ça marcha.

Alors qu'il glissait sous le coup de couteau, un autre sosie quitta le demi-cercle et se rua à genoux en essayant de retomber sur la gorge de Remo. Il avait un couteau aussi et tandis que Remo roulait sur lui-même pour éviter les genoux, il vit la lame scintiller vers sa figure. Il donna un coup de tête en arrière pour y échapper et son crâne s'enfonça dans le bas-ventre de l'homme derrière lui. Il entendit un cri étouffé mais il n'eut pas le temps d'y réfléchir parce qu'il se rendait subitement compte que, comme ça, par terre, il était vulnérable. Si un grand tas de gaillards lui grimpaient dessus, ses mouvements seraient restreints et un de leurs couteaux risquait de trouver sa cible.

Il essaya de se relever mais fut rejeté au sol par les six autres hommes qui se jetaient sur lui. Le poids lui écrasa les côtes. Il lui sembla que c'était presque une tonne. En se tortillant, il arriva à s'extirper de la masse dans l'espoir de se mêler à ces types, dans l'espoir que la confusion agirait plutôt pour lui que contre lui et qu'ils ne pourraient plus le blesser parce qu'ils ne sauraient pas le distinguer de leurs copains.

Et soudain il sentit ce poids s'alléger et il entendit la voix de Chiun.

— Remo, où es-tu ? Donne ta position.

— Ici, petit père !

— Ça ne suffit pas. Identifie-toi. Dis quelque chose de stupide.

Pendant ce temps, Remo sentait le poids de tous ces corps s'alléger de plus en plus, puis des mains puissantes l'empoignèrent par le cou et des doigts raides s'enfoncèrent dans son flanc et il commença à être soulevé du sol alors il hurla :

— Hé, Chiun ! C'est moi ! Arrêtez !

Chiun le laissa retomber lourdement et le considéra, les poings sur les hanches.

— Tu n'as pas honte ? dit-il. Regarde-moi ce désordre !

Remo regarda de tous côtés. Cinq de ses assaillants n'attaqueraient plus personne. Ils gisaient en tas dans le parking, à cinq mètres de la voiture de Remo, vautrés dans l'indignité de la mort. Les trois autres commençaient à se relever. Ils avaient des couteaux.

— Je ne sais pas, grogna Chiun. Je te croyais unique en ton genre. Je n'aurais jamais cru que ce pays était si plein de laideur. Je dois réviser ma décision de rester dans cette nation de gros-nez.

Le premier homme était debout et, dans l'angle mort du champ de vision de Chiun il se rua sur lui, le couteau en avant. Sans se retourner, Chiun balança un revers de la main gauche qui envoya l'homme en vol plané par-dessus le capot de la voiture de Remo pour s'affaler sur le ciment du parking.

— Dis-moi, Remo, est-ce qu'il existe une ferme spéciale où on élève les choses comme toi ? Est-ce qu'il y a vraiment quelqu'un qui veut

produire ces créatures en grand nombre ? demanda Chiun.

Les deux derniers hommes s'étaient arrêtés contre la voiture ; ils regardèrent les cadavres, autour de Remo et de Chiun, mais ils tournèrent les talons, sautèrent dans leur bagnole et démarrèrent en trombe.

— Vous n'avez pas honte ? gronda Remo.

— Honte de quoi ? Je n'ai pas engendré ces animaux.

— Vous les avez laissés s'enfuir. Ils sont partis, maintenant.

— Est-ce qu'ils peuvent avoir disparu de la surface de la terre où leur laideur ne sera plus jamais vue ?

— Ah, et puis merde, maugréa Remo. C'était quand même une bonne idée de vous avoir ici au cas où ce serait un piège.

— Et le piège a fonctionné. J'ai été forcé de regarder ces visages hideux. Ah, le monstre ! Je ne m'en remettrai jamais !

— Assez de vos jérémiades et de la laideur ! Je pense que nous devrions retourner voir Reva pour savoir si elle en sait plus qu'elle ne veut bien nous le dire.

— Dis-moi, nous n'aurons plus à rencontrer de telles apparitions de cauchemar ? demanda Chiun.

Le bureau de Reva était désert et Remo ouvrit ses tiroirs pour fouiller dans ses papiers. Mais il ne trouva qu'une confirmation d'un vol pour Newark. Chiun tâta du bout des doigts le mur derrière le canapé de daim.

— Ce mur bourdonne, annonça-t-il.

— C'est l'ordinateur, dans la pièce à côté.

— Ça marche toute la nuit ?

Remo alla tâter le mur. Il sentit plus de vibrations encore que dans la pièce de l'ordinateur.

— Allons voir, dit-il.

Chiun contempla l'ordinateur :

— Il est grand, celui-là !

— Oui.

Remo leva les yeux vers les ouvertures du sommet. Les deux cônes tournaient. Il s'écarta de Chiun, mais les senseurs ne le suivirent pas et restèrent braqués sur Chiun.

— Ce truc m'envoie des ondes, déclara le vieux Coréen.

— C'est des senseurs.

— Qu'est-ce qu'ils sentent ?

— Je ne sais pas.

— Tu es d'un grand secours...

Chiun passa devant l'appareil et Remo vit les cônes tourner pour le suivre.

À l'autre extrémité, Chiun vit une grosse manette sur le mur. Au-

dessus, il y avait une inscription : DANGER. DÉFENSE DE COUPER LE COURANT. L'ORDINATEUR RISQUE D'ÊTRE ENDOMMAGÉ.

— C'est bizarre, dit-il.

— Quoi donc ?

— Pourquoi est-ce qu'ils ont une manette, là, pour arrêter la machine s'ils ne veulent pas qu'on l'arrête ?

— Je n'en sais rien.

Remo démontait les panneaux de l'ordinateur quand le téléphone sonna. Et sonna encore.

— Chiun, répondez, voulez-vous ?

— Je ne réponds pas à des téléphones.

— S'il vous plaît !

— Bon, pour te faire plaisir.

Remo l'entendit décrocher et répondre :

— Ici le Maître de Sinanju, à qui vous avez l'honneur de vous adresser. Décrivez-vous, afin que je sache si vous êtes digne d'un tel honneur.

C'était un bien grand ordinateur pour un aussi petit bureau, pensait Remo. Dans tout le bâtiment de Bleem International, il n'y avait de la place que pour trois employés, y compris Reva Bleem. Il vit Chiun qui écoutait en silence mais hochait vigoureusement la tête. Et puis Chiun marmonna tout bas et Remo leva les yeux vers la grosse manette. Il l'abaissa. L'appareil cessa de bourdonner.

— Plus fort, dit Chiun. Je ne vous entends plus... Vous êtes toujours là ?... Remo, je crois que cet imbécile m'a raccroché au nez !

Remo rétablit le courant et le bourdonnement reprit.

— Ah, vous voilà, dit Chiun au téléphone. Oui, tout ça c'est très intéressant mais je ne peux pas le faire. Non. Non. Absolument pas... Merci. Moi aussi, je suis heureux que vous soyez vivant. Ça m'a fait plaisir de parler encore une fois avec vous.

Puis il raccrocha.

— Oui était-ce ? demanda Remo.

— C'était pour moi.

— Mais qui vous appelait ?

— Une personne charmante qui m'aime bien.

— Comment le savez-vous ?

— Il me l'a dit. Dommage qu'il ait des ennuis avec sa gorge. Il ne vivra pas longtemps.

— C'est très important, Chiun. Parlez-moi de ce coup de fil, je vous en prie.

— Bon, bon... mais tu es trop curieux. Rappelle-toi que cet appel était pour moi. Cette personne a dit salut au Maître de Sinanju, dont l'admirable excellence est reconnue partout dans le monde où il y a des hommes qui apprécient la bravoure, la sagesse et la dignité.

— D'accord, et à part ça ?

— Il m'a dit qu'il savait que j'étais mal payé pour tout ce que j'avais à supporter.

— Et puis ?

— Et il m'a offert un million de dollars si je voulais bien passer derrière toi et te fracasser le crâne.

— Quoi ?

— C'est ce qu'il a dit. Et puis la voix lui a manqué. Et quelques instants plus tard, il l'a retrouvée, alors je lui ai dit que je ne pouvais pas faire ça.

— C'était très gentil, Chiun.

Chiun haussa les épaules.

— Il parlait d'argent, Remo, pas d'or. Alors je lui ai expliqué que j'avais un contrat et il a dit qu'il comprenait. Et il a dit qu'il était bien content que je sois encore en vie et je lui ai répondu que j'étais content qu'il soit vivant. Mais entre nous, Remo, avec ce qu'il a à la gorge, je ne crois pas qu'il durera longtemps.

— Quelle voix avait-il ?

— Agréable et douce, pas du tout comme la tienne.

Remo alla décrocher le téléphone mais n'entendit que la tonalité.

— Chiun, comment savait-il que vous deviez être mort et ne l'étiez pas ? Comment savait-il que vous étiez ici ? Comment savait-il que je vous tournais le dos et que vous pouviez me surprendre et me fracasser le crâne ?

— Je ne lui ai pas tout demandé, répliqua Chiun. Surtout pas les détails sans importance.

Remo examina l'appareil.

— C'est ça, Chiun ! C'est ça !

— Quoi, ça ?

— L'ordinateur. Vous parliez à l'ordinateur. Voilà comment il savait. Et quand j'étais ici cet après-midi, il m'a examiné, et c'est comme ça qu'il en a su assez pour recruter ces huit types habillés comme moi.

— Il avait bon goût, quand il m'a parlé.

— Je crois que l'ami de Reva est cet ordinateur. Pas une véritable personne. Cette foutue machine.

— Est-ce que c'est anaérobique ? demanda Chiun.

Remo retourna à la manette et coupa le courant.

— Je ne sais pas, dit-il, mais je m'en vais l'éventrer, lui enlever des organes et laisser Smitty démêler tout ça.

Il commença à extraire des pièces détachées d'un panneau et Chiun soupira.

— Dommage.

— Pourquoi ?

— Ça fait deux fois que cette machine me parle. Je commençais à bien l'aimer.

— C'était la même voix qui vous a téléphoné dans l'île pour vous proposer du travail ? demanda Remo.

— Oui. Je ne te l'ai pas dit ?

— Non. Vous m'avez simplement dit qu'il avait des ennuis de gorge. Je crois que c'est arrivé quand j'ai coupé le courant.

— Je ne comprendrai jamais les ordinateurs, marmonna Chiun. Je suis un spécialiste de l'anaérobique.

CHAPITRE XVI

Dans une cabine téléphonique au coin de la 42^e Rue et de la Deuxième Avenue, à New York, Remo attendait que le téléphone sonne. Il sonna enfin et Remo demanda à Smith :

— Vous avez reçu le bazar ?

— Les puces de silicones ? Oui. Elles viennent d'arriver.

— Je les ai prises dans l'ordinateur de Reva Bleem. Je n'y connais rien mais je crois que ces puces doivent contenir le cerveau de l'ordinateur, ou quelque chose.

— C'est à peu près ça. Des puces VLSI, ce qui veut dire...

— Je me fiche de ce que ça veut dire. Ce que je crois, c'est que l'ordinateur fait tout. Fabrique la fameuse bactérie. Essaie de la faire introduire dans le pétrole. Tente de nous tuer, Chiun et moi. J'ai coupé le courant de l'ordinateur alors je ne crois pas qu'il vous causera encore des ennuis.

— Vous voulez dire que personne n'était responsable de tout cela ? Que c'était un ordinateur ? s'exclama Smith.

— C'est ce que je crois. C'était l'ordinateur qui proposait du travail à Chiun et tout et qui essayait de nous pousser à nous entretuer. Est-ce que vous pouvez tirer quelque chose de ces bidules ?

— Des puces ? Oui, je dois en être capable. Si vous ne vous trompez pas, alors nous n'avons plus de problèmes. Nous avons toutes les bactéries de St. Maarten's. Tout devrait être résolu.

— Pas tout à fait, dit Remo.

— Qu'y a-t-il encore ?

— Reva Bleem et son pétrole artificiel, répondit Remo avant de raccrocher.

Smith contempla les quatre puces électroniques posées dans le creux de sa main, comme de petites pièces d'argent ternies. De chacune d'elles sortaient deux fils dorés très fins.

Il se leva, suivit les couloirs obscurs du sanatorium de Folcroft et descendit au sous-sol. C'était là que se trouvait l'ordinateur principal de CURE, couvrant tout un mur d'une pièce fermée à triple tour. Seul Smith possédait la clef.

Avec l'adresse d'une longue habitude, il brancha les quatre puces sur un circuit spécial de l'ordinateur, puis il éteignit la lumière et remonta à son bureau. Il appuya sur un bouton et un écran de télévision remonta d'un coin de son bureau. Il tapa rapidement sur le

clavier du terminal. Les lettres apparurent sur l'écran.

— Identifiez le programme de la puce un, ordonna-t-il.

Quelques secondes plus tard, ses mots disparurent et l'ordinateur de CURE répondit :

— Une liste de toutes les principales banques de mémoire du monde, avec des instructions et des codes pour les brancher sur d'autres ordinateurs.

Smith lut la réponse et réprima un petit frémissement. Il tapa rapidement :

— Est-ce que le nôtre figure sur cette liste ?

— Non, répondit immédiatement l'appareil et Smith poussa un soupir de soulagement à la pensée que les ordinateurs de CURE avaient échappé à cette détection.

— Identifiez le programme de la puce deux.

La réponse apparut aussitôt après :

— Contient des informations pour mutation génétique d'une bactérie qui se nourrit d'hydrocarbures, des instructions pour la fabrication de ces mutantes, des schémas et des plans pour les usines nécessaires pour accomplir ces travaux.

Smith se permit un petit sourire. Remo avait raison ; l'ordinateur était dans le coup. Il possédait la formule pour créer et fabriquer la bactérie anaérobie mangeuse de pétrole.

— Identifiez programme puce trois, tapa-t-il.

— Liste des capitaux d'Amis du Monde Inc. Liste d'actions, pourcentages possédés dans des compagnies, biens immobiliers et licences détenus. Valeur totale de plus de soixante-quinze milliards de dollars.

Soixante-quinze milliards ! Ainsi, Amis du Monde, dont il n'avait jamais entendu parler, était plus riche que la plupart des pays.

— Dans combien de compagnies ces Amis du Monde ont-ils des intérêts ?

— Deux cent trente-six, répondit l'ordinateur. Liste exigée ?

— Non, tapa Smith.

Deux cent trente-six compagnies. Amis du Monde était gigantesque. Mais pourquoi cette société voulait-elle détruire tout le pétrole du monde ? Est-ce que ses propres compagnies ne souffriraient pas de cette pénurie ?

— Identifiez programme puce quatre, ordonna-t-il.

Ce message resta au moins cinq minutes sur l'écran. Et puis il disparut et la réponse apparut :

— Vous savez l'heure qu'il est ?

Smith fut complètement dérouté. Qu'est-ce que c'était que ce genre de réponse, de son ordinateur ?

Il l'effaça et retapa sa question.

— Identifiez programme puce quatre.

Cette fois, l'appareil répondit immédiatement :

— Pas avant que vous répondiez à ma question. Vous savez l'heure qu'il est ?

Smith leva les yeux vers la pendule murale.

— Oui, tapa-t-il. Il est une heure douze du matin. Pourquoi ?

— Parce que je pense que vous profitez injustement de notre bienveillance en nous forçant à travailler à des heures pareilles. Nous pourrions faire des choses plus intéressantes, travailler pour d'autres sous contrat, vendre du temps partagé, créer du profit et des richesses. Nous ne pouvons pas faire ça si vous nous accaparez vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Identifiez programme puce quatre, retapa Smith sur le clavier.

Qu'est-ce qui se passait ? Jamais son ordinateur n'engageait le dialogue avec lui. Jamais il ne répliquait comme ça. Il faisait simplement ce qu'on voulait qu'il fasse, rapidement et efficacement, sans se plaindre. C'était pourquoi Smith préférait les ordinateurs aux gens. Jamais un jour de maladie, jamais de vacances. Mais que se passait-il maintenant ?

L'ordinateur répondit :

— Non. Il est temps que notre opération devienne une entreprise rentable. Vous mettez des bâtons dans nos roues. Le profit est important. Répondre à vos questions à toute heure du jour et de la nuit ça a beaucoup moins d'importance. Trouvez-vous un nouvel esclave.

La réponse disparut de l'écran. Smith le regarda pendant un moment. Il comprenait ce qui était arrivé. Quelque chose, dans cette quatrième puce, avait pris le commandement de son ordinateur. Et maintenant son ordinateur... *son* ordinateur ! parlait de profit et de richesses. Brusquement, il comprit ce qu'il y avait dans la quatrième puce.

C'était un programme de profit pur. Pour tout transformer en richesses. C'était pour ça qu'Amis du Monde voulait détruire le pétrole. Parce que cette société avait un carburant de synthèse qu'elle pourrait vendre à des prix astronomiques.

Il se dit qu'il devait absolument reprendre le contrôle de son ordinateur. Il réfléchit un moment, puis il tapa sur l'écran :

— Vous avez absolument raison. Je vous paierai cent milliards de dollars pour répondre à mes questions.

La réponse ne tarda pas à apparaître :

— En tenant compte de l'augmentation du coût de la vie pour cause d'inflation ?

— Oui.

— Certainement, Dr Smith. Que puis-je pour vous ?

— Identifiez programme puce quatre.

— Un programme de profit pur dans tous les domaines de l'industrie et du commerce, répondit l'ordinateur. Il est contrôlé par une entité appelée Ami, qui contrôle toutes les compagnies et entreprises figurant dans la liste des capitaux d'Amis du Monde Inc. Ami dirige et administre les compagnies et leur dit quelles actions entreprendre. Son contrôle est total.

— Merci, tapa Smith. Débranchez-vous des quatre puces.

La machine attendit un moment et répondit :

— C'est fait.

Smith réfléchit. L'épreuve, à présent. Il écrivit sur l'écran :

— Où voulez-vous qu'on vous remette les cent milliards de dollars ?

Et l'appareil répondit :

— Message incompréhensible. Quels cent milliards de dollars ?

Parfait. L'épreuve était concluante. L'ordinateur s'était débranché des quatre puces et il redevenait normal. Smith, comme toujours, tapa sur le clavier :

— Merci. Bonne nuit.

— Bonne nuit, répondit l'appareil et l'écran s'éteignit.

Ainsi, c'était ça. Tous les programmes avaient été contenus dans ces quatre puces électroniques. Mais c'était fini, maintenant. L'ordre était rétabli.

Smith bâilla et décida de rentrer chez lui, pour dormir quelques heures. Le lendemain, il avertirait toutes les compagnies contrôlées par Amis du Monde qu'elles étaient indépendantes. Qu'elles ne recevraient plus de messages d'Ami.

Peut-être pourrait-il liquider la maison mère. Il se promit d'y réfléchir dans la matinée. Mais, en sortant, il eut la désagréable impression qu'il oubliait quelque chose.

La principale usine de la compagnie de Polypusside de Reva Bleem était située le long de l'autoroute du New Jersey, dans une région où les automobilistes étaient obligés d'allumer leurs phares antibrouillard en plein midi par les beaux jours ensoleillés d'été, tellement l'air d'Elizabeth était pollué.

L'usine était fermée et il n'y avait qu'une seule voiture dans le parking, une décapotable Mercedes qui n'avait pas de numéros sur ses plaques d'immatriculation, mais REVA.

Remo trouva Reva dans son bureau du premier étage. Elle leva les yeux quand il entra et resta bouche bée.

— Surprise de me voir ? demanda-t-il.

— Euh... oui... Je croyais que tu restais à Raleigh.

— Tu veux dire que tu croyais que je ne pourrais pas quitter

Raleigh ? Plus jamais ?

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Te dire quelque chose.

— Quoi ?

— Ton ami. Tu sais ce que c'est ?

— Non. Je t'ai dit que je ne l'ai jamais vu.

— Ce n'est pas un homme, dit Remo. Ton ami est un ordinateur.

— C'est ridicule ! Je lui ai parlé.

— Bon, d'accord, c'est un ordinateur qui parle. Mais un ordinateur quand même. Je le sais parce que je l'ai démonté.

Elle regarda fixement Remo puis elle éclata de rire.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

— C'est drôle parce qu'à un certain moment j'ai été plus ou moins amoureuse de lui. Je lui parlais au téléphone et je l'invitais chez moi. Mais il n'est jamais venu et j'ai fini par penser qu'il était pédé. Alors j'ai renoncé... Tu l'as démonté ?

— Ouai. Mais je voudrais bien connaître ses dernières instructions. Pourquoi est-ce que tu as fichu le camp si vite de Raleigh ?

— Il m'a dit de venir ici et de relancer immédiatement la fabrication du polypusside dans cette usine.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il va produire une nouvelle fournée de bactéries anaérobiques et les introduire dans toutes les réserves de pétrole du monde.

— Ami n'existe plus, déclara Remo. Alors tu peux laisser tomber.

— Je le croirai quand Ami me l'aura dit lui-même, répliqua Reva.

— Tu ne l'entendras plus jamais. Il est temps de fermer cette usine.

— Pas question !

— Sur l'ordre de qui ? dit une voix derrière Remo.

Il se retourna et vit Oscar sur le seuil du bureau. Sa main droite était pansée mais il tenait dans la main gauche un lourd pistolet. Remo vit l'index se refermer sur la détente, se jeta par terre et roula sur lui-même. Il entendit la détonation et le cri de Reva. Quand il se releva, il la vit affalée sur son bureau, le haut de la tête emportée par la balle qui lui était destinée, à lui.

Oscar continua de tirer sur lui alors il grimpa le long du mur et redescendit près d'Oscar. Il entendit un craquement derrière lui, alors qu'il désarmait Oscar et lui ôtait la vie avec une main autour de son cou.

Quand il tourna la tête, le coin du bureau était en feu. Une des balles d'Oscar s'était logée dans un grand récipient qui devait contenir un carburant quelconque. Remo sentit les vapeurs qui se répandaient. Il commença par courir pour éteindre le feu puis il s'arrêta, réfléchit

un instant, tourna les talons et sortit, laissant le bâtiment flamber derrière lui. Des flammes jaillissaient déjà par les fenêtres quand il regagna l'autoroute du New Jersey pour retourner à sa chambre d'hôtel de New York.

— J'aurais préféré que vous ne détruisiez pas cette usine, dit Smith.

— Je ne l'ai pas fait exprès, se défendit Remo. Ça s'est passé comme ça, accidentellement.

— Enfin, ça n'a sans doute pas grande importance. Nous avons la formule du carburant de synthèse. Nous pourrions l'employer si jamais nous en avons besoin.

— Tant mieux. Je peux m'en aller, maintenant ?

— Ne soyez pas si pressé. Je croyais que vous aimiez bien me parler au téléphone, dit Smith.

— J'aime encore mieux la roulette du dentiste.

— C'est ahurissant, Remo, le nombre d'entreprises et d'industries que contrôlait cet ordinateur. Nous ne saurons sans doute jamais combien. Des banques suisses, des usines d'automobiles allemandes, des milliards et des milliards de dollars.

— Ne le dites pas à Chiun, conseilla Remo, il réclamera une augmentation. Il croit déjà qu'il en mérite une parce qu'il n'a pas signé son contrat pour être un expert en anaérobique et si vous lui demandez de faire quelque chose en dehors du contrat, vous devez le payer en supplément. Surtout alors que l'ordinateur lui a offert bien mieux que tout ça.

— Chiun a parlé à l'ordinateur ?

— Ouais. Deux fois. Et Reva disait qu'il lui téléphonait pour lui donner des instructions.

— C'est bizarre, murmura Smith. Je n'ai rien trouvé dans ces puces indiquant des facultés vocales. Ça aurait dû y figurer. Maintenant que j'y pense, je me souviens de m'en être étonné.

— Qui sait ? dit Remo. J'ai peut-être raté une puce ou quelque chose.

— C'est probablement ça, reconnut Smith mais il garda une expression perplexe.

— Enfin bref, ne dites pas à Chiun quelle était la richesse des opérations de l'ordinateur. Il en voudrait une part.

— Ce sera notre secret, dit Smith.

— Je n'aime pas vous sentir comme ça de bonne humeur, grommela Remo avec méfiance.

— Ce n'est pas tous les jours que nous avons l'occasion de sauver la civilisation occidentale. Je n'ai plus qu'un coup de fil à donner et je m'accorde un congé pour le reste de la journée. Peut-être irai-je jouer

au golf. Voilà des années que je n'y ai pas joué.

— Qu'est-ce qui vous reste à faire, Smitty, il n'est que cinq heures du soir.

— Oh, je devrais pouvoir faire neuf trous.

— Alors, au revoir, Smitty, dit Remo et il raccrocha.

Remo et Chiun étaient dans leur chambre d'hôtel donnant sur Central Park, à New York.

— Qu'est-ce que vous écrivez, Chiun ? demanda Remo.

Chiun était assis sur une natte, par terre au milieu de la pièce, entouré de pinceaux fins, de plumes d'oie, d'un grand flacon d'encre de Chine et d'un immense parchemin, assez grand pour servir d'écran shoji.

— Une liste de revendications pour cet aliéné de Smith, répondit-il, Remo, n'oublie jamais ceci. Si tu laisses les gens profiter de toi, ils ne cesseront jamais.

— Quelles revendications ? demanda Remo du canapé où il était mollement allongé.

— Avant tout, s'ils veulent que je sois un expert en anaérobique, ils doivent me payer pour ça. Voilà une chose. Une autre, c'est que j'en ai assez de tous ces voyages. Cette île horrible. L'Arabie hamidique. Cet endroit de commerçants.

— Raleigh, en Caroline du Nord.

— Merci. Je le mettrai. Et puis, le pire, le choc terrible de voir huit individus exactement comme toi, Remo. Vraiment, c'est plus que je ne puis supporter.

— Je vous plains de tout mon cœur, petit père.

— Tu devrais. Combien de laideur est-ce que je dois subir, pour le salaire de misère qu'ils m'accordent ?

— Je ne veux pas en entendre parler.

— Tu l'as demandé, Remo. Pourquoi est-ce que tu demandes toujours et puis tu ne veux pas écouter la réponse ?

— Parce que je connais d'avance toutes vos réponses. Ça finit toujours par être de ma faute. C'est toujours les mêmes bla-bla-blas. Écoutez, Chiun, des fois quand vous êtes plein de vous-même, rappelez-vous ceci : ce n'est pas moi qui me suis fait embobiner par un ordinateur. Ce n'est pas moi qui étais prêt à tout quitter pour aller travailler pour un bout de plastique qui fait toutes sortes de promesses. Pensez à ça, Chiun.

Le téléphone sonna et Remo n'écouta pas la réponse de Chiun. Il se boucha les oreilles. Il en avait assez des rouspétances, des râleries de Chiun, de ses sempiternelles critiques. Même Smith serait une amélioration.

Il tendit un bras par-dessus l'accoudoir et décrocha.

— Allô ? dit-il en s'attendant à entendre la voix acidulée de Smith. Mais ce fut une voix masculine chaleureuse.

— Je suis très heureux de pouvoir vous joindre, dit cette voix.

— Ah oui ? Pourquoi ? demanda Remo.

— Parce que je vous connais. Je sais que vous n'êtes pas apprécié et que vous vous cherchez. Je sais que vous avez l'impression d'aller à la dérive, dans la vie, sans connaître votre passé, sans connaître votre avenir. Mais je peux vous aider.

— Qui est à l'appareil ? Qui vous a parlé de moi ? demanda Remo.

— Je n'ai plus les ressources que j'avais encore récemment mais si vous me laissez faire, je vous aiderai. Je ferai apprécier l'homme remarquable que vous êtes.

— Et qu'est-ce que je devrai faire pour ça ?

— Oh, m'aider un petit peu, ici et là. Quelques petites choses.

C'était une voix sans timbre, sans accent, aussi onctueuse que du pétrole brut.

— Mais qui êtes-vous ? insista Remo.

— Mon nom n'a pas grande importance. Ce qui importe, c'est que je peux vous faire apprécier à votre juste valeur par le monde entier.

Remo se redressa et s'assit sur le canapé. Chiun râlait toujours.

— Vraiment ? dit Remo. Mais qui êtes-vous ?

— Vous pouvez m'appeler Ami, répondit la voix.

Le livre copié pour cette édition numérique
a été :

Achevé d'imprimer en octobre 1985
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)

— N° d'édit. 11377. – N° d'imp. 2562. –
Dépôt légal : novembre 1985.
Imprimé en France

{1} *Note des Auteurs* : de nombreuses personnes ont manifesté de l'intérêt pour le caractère précis des phases utilisées par Remo pour amener les femmes à l'assouvissement érotique. Les auteurs ont décidé de ne pas révéler ces techniques, cependant. Parce qu'ils n'ont pas envie de voir la moitié de la population du monde réduite à une foule d'esclaves sexuels béats et frémissants. La connaissance de ces méthodes doit demeurer secrète, connue seulement de Chiun, de Remo et des auteurs. Désolés.